

# **GLOSSAIRE PORTATIF DE LA GUERRE CIVILE YOUGOSLAVE**

*Denis Stoyanne*



Buster Keaton, *Le Cameraman*

**S.A. MISE DATE  
1997**

# GLOSSAIRE PORTATIF DE LA GUERRE CIVILE YOUGOSLAVE

*Édition revue et augmentée du  
Petit glossaire de la guerre civile yougoslave  
(L'Âge d'homme, Lausanne, 1994)*

*par*

*Denis Stoyanne*

*1997*

*Laissez moi faire mon travail.  
A Sarajevo, les flics nous laissent travailler.*

Paparazzo empêché de s'approcher  
du corps de l'ex-princesse de Galles  
(*Le Monde* du 4 septembre 1997, page 2)

## **INTRODUCTION : L'idiolecte humanitariste**

**D**ans un passage souvent cité des Entretiens (XII, 3), où on a demandé à Confucius ce qu'il ferait en tout premier lieu s'il était associé au pouvoir d'un prince, il a répondu qu'il s'occuperait à rendre à chaque chose son vrai nom. Parce que si les noms ne conviennent pas aux choses, il y a confusion dans le langage, les affaires d'Etat ne peuvent se régler, on ne peut respecter les convenances, les châtiments ne sont pas proportionnés aux fautes, et les gens ne savent plus à quoi s'en tenir.

L'Etat est en danger si le langage est mauvais, s'il ne désigne pas une réalité d'une façon précise. Si des mots qui prétendent décrire quelque chose sont en fait des formules incantatoires, si on s'en sert comme les sots se servent de mots savants, des êtres humains peuvent en mourir.

Le danger a plané sur des Français, qu'une grande partie de ceux qui en France s'étaient engagés dans les affaires yougoslaves — journalistes, politiciens, écrivains, ecclésiastiques — voulaient envoyer se battre. On n'était pas loin du degré d'indignation fébrile atteint à Vienne en 1914, quand on demandait que pour leurs menées ignobles en Bosnie les Serbes soient « baignés dans l'acier ». (Ce qui fut fait — alors, puis de nouveau une trentaine d'années plus tard.)

Certains en avaient fait un métier — ils ont gagné de l'argent en essayant de pousser la France dans une guerre. On ne pourrait pas dire que ces gens ne faisaient qu'exprimer l'opinion des Français. Au contraire, ils essayaient de la former, et prétendaient même le faire avec courage, à contre-courant. Sans eux, pour des raisons bien naturelles — par égoïsme ou ignorance — les Français ne se seraient peut-être pas faits d'opinion sur ces affaires. Il a fallu les sortir de cette indifférence avec pas mal d'effort. Pourtant, aucune des personnalités qui fournissaient cet effort ne semblait envisager d'aller se battre elle-même. Vu leurs métiers, elles l'auraient fait plutôt par le truchement de quelqu'un d'autre. A propos d'une précédente guerre civile européenne, Orwell notait dans *Hommage à la Catalogne* que l'un des traits les plus abominables de la guerre, c'est que toute la propagande de guerre, les cris et les mensonges et la haine, tout cela est invariablement l'œuvre de gens qui ne se battent pas (*La Catalogne libre*, Gallimard, 1955, page 255).

Depuis la température a quelque peu baissé, grâce au développement des affaires dans les Balkans, et encore plus par lassitude, par le mouvement naturel descendant de toute mode. Mais quelque chose est bien resté de cet épisode maladif de la vie politique et intellectuelle de la France : une certaine débilité du cœur et de l'esprit. En particulier, la langue française en porte quelques cicatrices.

Les avocats de l'intervention militaire française en Yougoslavie se sont servis et se servent toujours d'un langage qui est mauvais. Aussi mauvais que la langue de bois

*communiste ou la novlangue d'Orwell (Newspeak). Pour s'en convaincre, il faut se pencher sur les mots clés de cet idiome, dont on trouvera ici un glossaire, un catalogue raisonné, sans doute incomplet.*

*Derrière la langue de bois ou la novlangue il y a une idéologie. Il serait faux de dire que le mauvais langage répertorié ici a toujours une source idéologique. Bien de ses aspects peuvent être expliqués par des affinités ou intérêts plus simples et plus tangibles. Pourtant, dans certaines parties de notre catalogue on voit poindre les bourgeons d'une idéologie. Cette contagion n'est aucunement limitée à la guerre civile yougoslave, mais dans ce domaine restreint elle a atteint une virulence toute particulière.*

*Penchons-nous cependant sur quelques traits généraux de cette idéologie débutante. En France elle est venue prendre la relève d'un gauchisme moribond et en a hérité certains cadres et certains procédés, sinon la substance. Comme les gauchistes, les gens qui s'en réclament parlent beaucoup. Mais alors que le gauchisme portait le fardeau d'un lexique et d'une syntaxe d'origine allemande, on a maintenant obtenu un genre pétulant, plus éventé, plus délié, auquel la langue française se prête avec facilité. On a des beaux parleurs. Ce sont, cependant, des beaux parleurs de grandes surfaces, qui vous offrent de tout, avec rabais et dans des quantités immodérées et inutiles.*

*Leur verbiage se voudrait si érudit que toute opinion adverse ne pourrait procéder que de la stupidité, si ce n'est de la mauvaise volonté. Ce complexe de supériorité est pourtant sans fondement. L'avalanche de paroles ne sert en fait qu'à cacher une ignorance abyssale, acquise en parlant sans cesse et en écoutant peu ou jamais.*

*Cette ignorance est telle qu'on ignore même ce qu'on veut défendre, à quoi on veut croire. Du moins, on n'arrive pas à le dire clairement. On a des certitudes, mais on ne sait pas exactement à quoi elles se rapportent. C'est une idéologie qui se cherche encore.*

*Entre-temps, on affiche des choses vagues, des fantasmes, des vœux pieux, des sentiments. On banalisera, on falsifiera, beaucoup de belles paroles pour exprimer cela : paix, tolérance, prospérité, démocratie, liberté, vie, santé, propreté, civilité, éducation. On y mêlera des mots à la mode de la cuisine idéologique : multiethnicité, humanitaire, démocratisation, pluralisme, dynamisme, pluriculturel, implémentation, sensibilisation, médiatisation, toutes sortes de logiques, logique de ceci ou logique de cela, des mots commençant par éco- ou euro-. Avec tout cela on trouvera un certain goût « post-moderne » pour des horreurs, qui doit quelque chose à la fois à l'esthétique nazie et aux acquis de la révolution sexuelle. (De ce même creuset proviennent les films anthropophages et les affiches de Benetton.)*

*Parti d'une proclamation de beaux sentiments et cherchant l'horreur, on abouti à une haine farouche, impitoyable, des ennemis supposés de ces beaux sentiments. On se dit plutôt pacifiste, mais on est plus belliqueux que n'importe quel officier. On n'accepterait certainement pas d'être classé militariste, mais on recommande l'emploi brutal des armes là où les soldats de métier rechignent à le faire. On est irresponsable.*

*La nouvelle idéologie post-gauchiste n'est pas tant concernée par l'homme mais par une certaine idée, banalisée et faussée, qu'elle se fait de la souffrance d'une partie choisie de l'humanité, ou plutôt par les sentiments tout aussi banals, mais empanachés, qu'elle prétend entretenir à propos de cette idée. Epouser la cause qu'on s'est ainsi confectionnée est présenté comme le seul objectif en accord avec la nature humaine et le sens de l'histoire : on y trouve un caractère pour ainsi dire rédempteur. Il ne s'agit pas d'humanisme : le mot qui résumerait le mieux ce mode de parler et d'agir, le nom qu'il aurait vocation de porter, serait peut-être humanitarisme.*

*Il nous faut encore justifier le terme d'idéologie dont nous voudrions nous servir pour qualifier l'humanitarisme. D'après Alain Besançon, qui a circonscrit le phénomène de la manière la plus lucide (voir ses livres sur « Les Origines intellectuelles du léninisme », Calmann-Lévy, Paris, 1977, « La Falsification du Bien : Soloviev et Orwell », Julliard, Paris, 1985, et le chapitre 6 de la première partie des « Trois tentations dans l'Eglise », Calmann-Lévy, Paris, 1996), il serait propre à l'attitude gnostique et à ses mutations idéologiques de traiter une croyance comme une connaissance, soutenue par une spéculation débridée et présomptueuse. Ainsi les humanitaristes, qui embrassent par la foi la cause progressive et salvatrice dont ils se font les champions, présentent les vertus de cette cause comme une évidence. Pour que cette évidence s'impose on doit être conscient d'une réalité supérieure : derrière les données immédiates, qui trop souvent devraient contredire l'opinion adoptée, il faut voir le sens profond, qui prétend être la seule réalité. La vision qui s'en dégage est unificatrice et cosmique : elle justifie les apparences disparates et coordonne des domaines hétérogènes. Y accéder requiert l'invention d'une sorte d'herméneutique charlatanesque, qui deviendrait proprement idéologique une fois qu'une charpente à l'aspect scientifique viendrait la soutenir. On n'en est pas encore à ce stade-là. Parfois on semble s'en approcher, mais peut-être que le vrai talent manque.*

*A part le gauchisme, on pourrait considérer l'idéologie écologiste, encore vivante, comme une préfiguration de l'humanitarisme. Le bien-fondé des idées, la sincérité des sentiments, tout cela est déjà presque humanitaire, avec un peu moins de coloris (trop verdâtre) et dans une gamme mineure (plus mollo). Bien sûr, l'accent est mis sur la sauvegarde de l'animal et du végétal, plutôt que de l'humain. En théorie, on est concerné par la nature dans sa totalité, mais la lutte concrète oblige à choisir des espèces particulièrement menacées et à s'opposer à des ennemis, qui sont toujours du genre humain.*

*Le gauchisme était présent surtout par la parole écrite. Le véhicule privilégié de l'humanitarisme est la télévision. La résonance creuse de cette boîte qui ne s'arrête pas de parler, son manque de pondération et de goût, sa sentimentalité fausse — en un mot, le kitsch —, tout cela convient si bien à l'humanitarisme qu'il en épuise pratiquement la substance. Cette idéologie rappelle les programmes publicitaires de la télévision. Souvent ces programmes consistent à faire de la publicité pour d'autres programmes de la télévision, qui sont en grande partie eux-même publicitaires, si bien que finalement la publicité seule reste*

— tout contenu a tendance à disparaître. C'est comme si on avait des livres dont resteraient seules les couvertures, des tableaux qui se réduiraient à des cadres. (Le contenu disparaît, mais non le gain.)

Comme la classe ouvrière nécessiteuse n'encomrait pas trop les messes solennelles du comité central ou les séminaires enfumés des théoriciens de la libération totale, ainsi les infirmes, les pauvres, les affamés, les humbles, ne troubleront pas trop les festivités téléphilanthropiques (c'est en effet un amour de loin). Il suffit d'avoir des illustrations d'handicapés, de S.D.F., de catastrophés humanitaires, de gestes spectaculaires.

L'écologisme, et encore bien d'avantage le gauchisme, avaient un profil plus marqué que l'humanitarisme, dont l'articulation est encore fœtale. Il manque à ce dernier une charpente, un système, où des notions telles que catastrophe humanitaire, aide humanitaire et sensibilisation trouveraient leur place — comme les notions de révolution, lutte des classes et conscience de classe ont eu une place déterminée dans les systèmes marxistes.

Les humanitaristes sont appelés à chasser sur le même terrain où chassaient naguère les gauchistes. Le paysage a changé depuis les années 60, mais de vieilles armes sont toujours bonnes. En particulier celle qui dans une société déchristianisée, où l'habit de prêtre a été réduit à un pin's, fait appel à la charité et éveille chez l'inconverti un sentiment de culpabilité.

La possession de cette arme est un avantage de l'humanitariste sur l'écologiste, car la charité adressée aux bêtes et aux plantes ne devrait pas excéder celle envers le prochain. (C'était semble-t-il également un avantage considérable du communiste sur le nazi.) L'écologiste en est réduit à prendre en fin de compte un but égoïste, le bien-être des humains, tandis que l'humanitariste peut faire appel au pur altruisme.

Les succès de l'humanitarisme sur le sol français doivent donc être expliqués par les quantités d'engrais gauchiste qui s'y sont accumulées pendant des années. Ce milieu est moins réceptif aux autres courants de pensée déséquilibrée qui le harcèlent aujourd'hui : l'écologisme a mieux prospéré en Allemagne, l'islamisme est toujours limité à sa chasse gardée ethnique, alors que relativement peu de terrain a été cédé aux modes idéologiques américaines du féminisme, de l'homosexualisme, de l'antieuropéanisme et de l'antitabagisme (un avatar du puritanisme, comme l'était l'antialcoolisme prohibitionniste après la Première Guerre mondiale).

Comme les deux redoutables idéologies totalitaires qui ont marqué notre siècle, et comme l'écologisme, l'humanitarisme a besoin d'un facteur messianique. Le rôle du prolétariat exploité, de la race supérieure souillée ou des espèces menacées, est maintenant dévolu à une population humaine souffrante, choisie et conçue suivant le goût et les intérêts de l'humanitariste, sur laquelle on doit miser pour le salut de tout le monde. Une carence des humanitaristes, à laquelle ils devraient remédier s'ils veulent progresser, c'est qu'ils sont assez volages dans leurs choix messianiques.

*Comme les trois idéologies mentionnées ci-dessus, l'humanitarisme a également besoin de l'ennemi. Les gauchistes s'attaquaient surtout à l'Amérique. Les humanitaristes s'attaquent à la Serbie. Là, on peut dire qu'ils font preuve de constance. Sans vouloir dévaluer ce petit pays malheureux, il faut admettre qu'il y a du grotesque à lui trouver tant d'importance pour la destinée de la planète. Si encore il n'y avait pas cette pose insupportable où l'on prétend qu'il faut aujourd'hui du courage pour dire du mal des Serbes.*

*Il fallait avoir plus que du bon sens et de la probité intellectuelle, il fallait du courage, pour attaquer la Chine de Mao dans la presse des années 60. Les créateurs de l'opinion publique française ne se sont pas particulièrement illustrés dans le genre. Il fallait peu de courage alors pour attaquer l'Amérique, et il n'en faut aucun aujourd'hui pour attaquer la Serbie. Il suffit de suivre la mode. Attaquer l'Amérique n'est sans doute pas plus dangereux qu'avant, mais ce n'est plus tellement à la mode.*

*C'est un trait d'un esprit inférieur que de se comporter comme s'il prenait une attitude personnelle quand il ne fait que suivre une mode. On tombe encore plus bas si en se comportant de la sorte on se donne un air chevaleresque, tout en y gagnant de l'argent. C'est bien une vertu à la mesure d'un monde marchand. On sombre dans l'immoralité si en faisant tout cela on ment.*

*Le monde occidental s'enorgueillit d'une presse libre. Il avait plus de raison de le faire du temps du communisme, quand, pourtant, le scepticisme envers soi-même, pas forcément bien fondé, était très répandu. Aujourd'hui, il n'y a plus beaucoup de scepticisme — on est plus sûr de soi. Il serait certainement exagéré de dire que la presse occidentale n'est plus libre, mais certains de ses défauts sont plus marqués. L'esprit publicitaire envahit tout. Finalement, la liberté n'exclue pas le faux — on peut dire des mensonges en toute liberté. C'est ce qu'on fait dans la publicité. Et on n'est pas obligé de mentir d'une manière directe. Il suffit de passer sous silence ce qui ne s'accorde pas et accentuer ce qui s'accorde avec les opinions préconçues. C'était la méthode préférée de la presse communiste, mais le monde occidental peut s'avérer plus efficace dans ce domaine, comme dans bien d'autres. L'abus de cette méthode mène à une image du monde qui est tout au moins déséquilibrée, avant de perdre toute attache avec la réalité.*

*Le but de ce glossaire est de redresser le déséquilibre où ont mené les attaques à outrance contre les Serbes. On n'y traite pas des défauts des Serbes, imaginaires ou réels, sur lesquels l'attention de tout le monde a été plus que suffisamment attirée. On se consacrera plutôt aux défauts présents dans l'exposé habituel des défauts des Serbes. En ce faisant il faudra se pencher par-ci par-là sur des mots qui véhiculent les préjugés et idées reçues de l'idéologie humanitariste en général. Nous attaquerons cette tâche sous les auspices railleurs d'illustres prédécesseurs, sans prétendre toutefois pouvoir la mener à bout avec tout le manque de sérieux qu'elle mérite.*

## **GLOSSAIRE PORTATIF DE LA GUERRE CIVILE YOUGOSLAVE**

**A**GRESSION. Dans le langage de la politique on parle d'habitude d'agression lorsqu'un Etat attaque un autre Etat. Pour que cette chose se produise une condition nécessaire est que ces deux Etats existent. Si par hasard l'Etat attaqué n'existe pas, ou si l'agresseur n'est pas un Etat, mais les habitants d'un même Etat se battent entre eux, on ne saurait parler d'agression, mais de sédition, révolte, insurrection, rébellion, soulèvement, révolution, ou, pour être neutre, de guerre civile.

Les créateurs de l'opinion publique française, de même que les gouvernements d'Izetbegovic et Tudjman, évitent, voir interdisent, tout emploi du terme « guerre civile », qui pourtant correspond de la manière la plus précise aux conflits bosniaque et serbo-croate. L'implication dans ces conflits d'une puissance supposée étrangère — le reste de la fédération yougoslave — ne suffit pas à leur ôter leur caractère de lutte entre citoyens d'un même Etat. Même si on nie toute réalité à l'ancien Etat yougoslave et reconnaît uniquement les Etats qui existent ou prétendent exister depuis 1992, l'énorme majorité des combattants, sinon tous, sont du terroir. Pour le contester il faudrait priver de la nationalité croate environ un huitième des habitants du pays, ce qui était peut-être l'intention depuis le début, et a été accompli de fait après l'expulsion des Serbes de la Krajina Serbe en 1995. Dans le cas de la Bosnie et de l'Herzégovine il faudrait rejeter environ un tiers de la population (en comptant seulement les Serbes — avec les Croates on aurait plus que la moitié), ce qui est, bien sûr, plus difficile, mais non exclu.

L'un des combattants en vue qui ne sont pas du territoire où ils ont fait la guerre est un officier d'Etat-major serbe dans les forces de ... Izetbegovic. Ce personnage fantôme du nom de Divljak (ce qui, par malchance, veut dire « sauvage » en serbo-croate) est originaire du Sud-Est de la Serbie. De la région du Sandjak en Serbie, à l'est de la Bosnie, proviennent également les combattants musulmans des corps d'élite dans Sarajevo assiégé et dans l'enclave de Bihac. Ils se sont acquis une réputation redoutable même parmi leurs coreligionnaires de Bosnie, qu'ils ont combattus au nord de Bihac. Les commandants des forces serbes bosniaques dont les noms sont arrivés jusqu'aux journaux français sont tous de la région, de même que les soldats sous leurs ordres.

On ne refuse pas le titre de guerre civile à la guerre civile espagnole du fait que des puissances vraiment étrangères, l'Allemagne, l'Italie, l'Union Soviétique, y étaient impliquées directement. Même les troupes du nom de « brigades internationales », dont la renommée a été si grande, ne changent rien. Dans la guerre civile yougoslave, on a parfois signalé la présence de volontaires afghans, persans et arabes du côté musulman, britanniques et français

du côté croate et russes du côté serbe. Leur nombre est certainement beaucoup moins significatif que le nombre des étrangers qui ont combattu en Espagne.

Proscrivant le terme « guerre civile » par un tabou lexical, les avocats d'Izetbegovic et Tudjman ont imposé qu'on parle toujours d'agression (voir aussi CONQUÊTE et OCCUPATION). L'engagement passe ainsi dans le langage même. Les nôtres sont des libérateurs ou des défenseurs, suivant qu'ils gagnent ou perdent du terrain, et les adversaires sont des agresseurs dans les deux cas.

Dans la forteresse de Belgrade se trouve le tombeau d'un certain Damad Ali Pacha, que s'engageant du bon côté, celui d'Izetbegovic, on qualifierait de libérateur de la Morée (Péloponnèse). A l'encontre des agresseurs grecs.

AIDE. Dans le jargon des organisations de criminels, c'est ce qu'elles vous offrent, et ce que vous ne saurez refuser sous peine de conséquences graves. Ce terme peut avoir exactement le même sens en politique. Il n'y a pas longtemps encore, l'Union Soviétique offrait là où elle le pouvait beaucoup d'aide, qu'elle qualifiait de « fraternelle ». Et de nos jours, quand par le biais de ses organisations la « communauté internationale » (voir ce mot) se met à offrir de l'aide aux Serbes, ces derniers en ont le sang glacé.

L'aide peut être offerte par un quelconque Polonais, fonctionnaire de cette organisation fantomatique appelée OSCE. Il vous proposera, par exemple, une simple petite « médiation », où vous pouvez avoir entière confiance dans le « médiateur ». On vous amènera à la table où la médiation se déroulera, on vous endormira, et hop ! vous serez débarrassé de tous vos tracas. Si timidement vous essayez de refuser cette aide (n'avez vous pas déjà été chassé de cette organisation, et spolié de tant de territoires où vivaient vos compatriotes ?), ce n'est pas le Polonais qui vous répondra, mais d'abord les ministres européens réunis à Bruxelles — surtout l'allemand et le français —, puis ce sera le tour d'un club des grandes puissances qui s'appelle « Groupe de contact », puis du Conseil de Sécurité de l'ONU, puis du secrétaire général de l'OTAN, et, finalement, parlera un Américain — pour qu'il n'y ait pas de doute. Alors que le ton des premiers variera entre le pleurnicheur et l'offensé, le dernier sera tout à fait impoli. Au point de défourailler.

À MAJORITÉ MUSULMANE. Pour entretenir la fiction qu'Izetbegovic ne représente pas uniquement les musulmans de Bosnie, mais aussi les Croates et les Serbes, on dit souvent de son gouvernement et des organismes qui en découlent qu'ils sont « à majorité musulmane ». Cela a également l'avantage de minimiser un peu le soutien prodigué à des musulmans. Ce qui est bon pour les affaires à Riyad pourrait se révéler gênant auprès de certains électeurs domestiques.

Il existe toutefois un organisme du pouvoir d'Izetbegovic concernant lequel on pourrait trouver quelques raisons pour lui coller l'épithète « à majorité musulmane », plutôt que simplement « musulmane ». Il s'agit de l'armée d'Izetbegovic. Primo, il y a eu en effet

dans cette armée *un* soldat qui n'était pas musulman, mais plutôt serbe (voir AGRESSION). Secundo, à ses débuts, cette armée a été composée en partie considérable par les truands de la ville de Sarajevo. Izetbegovic, en bon musulman qu'il est, n'aurait certainement pas considéré ces gens comme des fidèles, et il aurait pu suggérer aux journalistes étrangers cette heureuse solution — « à majorité musulmane » —, qui lui permettait en même temps de ne pas mentir devant l'Eternel et de faire une bonne impression multiethnique. (On pourrait même envisager de considérer la mafia yougoslave, qui s'est énormément multipliée pendant la guerre — du côté serbe et croate autant que du musulman — comme une quatrième « ethnie », caractérisée par une culture et un jargon spécifique. Cette ethnie irait compléter le triangle de la guerre civile yougoslave pour en faire un carré ; voir MULTIETHNIQUE).

Dans l'armée à majorité musulmane de Sarajevo ont été remarqués spécialement les noms des chefs de bandes Celo I, Celo II et Celo III, qui étaient devenus officiers (« Celo » est un sobriquet pour *Le Chauve* en serbo-croate). Ali Baba Izetbegovic a eu ensuite du fil à retordre avec ces 40 officiers qui terrorisaient la ville, et lui-même. Il semble qu'il en ait eu raison seulement en installant comme défenseurs principaux de sa capitale des troupes composées de bachi-bouzouks redoutables de la région du Sandjak en Serbie. Ainsi l'armée est devenue très purement musulmane. Izetbegovic s'en est senti plus sûr, mais pas forcément les autres habitants (voir CONQUÊTE).

A propos, le côté opposé aurait mieux fait de refuser les services rendus un moment donné par un agent double de la mafia belgradoise et de l'ancienne police secrète communiste, appelé Arkan, que Milosevic avait recommandé. Il y avait aussi dans les rangs serbes d'autres Robins des Bois.

Mais c'est les Croates qui dans le domaine de la criminalité organisée se sont montrés imbattables, comme sur le champ de bataille. Les affaires se mènent bien plus rondement quand un Etat internationalement reconnu et bien ancré dans la « communauté internationale » prend les choses en main. Après la « libération » finale du pays de la Krajina Serbe de tous ses habitants, la société nationale des chemins de fer a organisé des trains spéciaux de pillers : on s'achetait un ticket pour une excursion de pillage dans les contrées abandonnées par les Serbes. On a ensuite promulgué une loi qui prévoyait la confiscation des maisons vidées et des terres si leurs propriétaires ne les rejoignaient pas illico, sans toutefois prévoir aucune procédure pour permettre à ces gens de traverser les tranchées qui désormais les séparaient de leurs biens.

L'ambassadeur d'Allemagne à Zagreb a une mauvaise habitude de téléphoner à l'assemblée nationale croate quand quelque chose ne lui plaît pas dans une loi qui vient tout juste d'être votée. C'est très ennuyant, car à peine le travail fini, les députés doivent rentrer dans la salle et se remettre à lever le bras. Concernant cette loi qui régularisait le statut matériel des Serbes, il a encore trouvé à redire, et on a dû changer un peu la formulation. Avec cela on n'a pas aidé les spoliés, car on leur a permis de se faire des illusions. Le texte précédent était plus clair.

L'ambassadeur des Etats-Unis est beaucoup plus compréhensif. Finalement, cette fois-ci il était de la partie.

AUTODÉTERMINATION. Décision prise dans une auto. Entre Bonn et Bad Godesberg, ou, encore mieux, entre Washington et Camp David. A moins que ce ne soit la papamobile faisant un petit tour autour du monde.

AUTODÉTERMINER. Verbe transitif. La Slovénie et la Croatie ont été autodéterminées sur le premier trajet et l'Etat d'Izetbegovic plutôt sur le second. Exemple d'emploi : « *Wenn die Serben so obstinieren als die Robespierreburrick bleiben, der Großeuropagemeinschaft wird niemand selbstdeterminieren diese sturmliche unterkulturelle Volksgruppe, aber sie strategischluftterminieren werden* » (*Frankfurter allgemeine Zeitung*, passim).

AUTOPROCLAMÉ. Pour la République Serbe en Bosnie et en Herzégovine, son gouvernement et son parlement, on doit toujours dire qu'ils sont « autoproclamés ». Si cela veut dire que ce n'est pas l'ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique qui les a proclamés, c'est bien vrai. Par contre, la première personne à s'exprimer sur la nécessité d'un Etat bosniaque indépendant était Warren Zimmermann, l'ex-ambassadeur américain en ex-Yougoslavie. Il l'a fait en décembre 1991, avant qu'Izetbegovic n'ait osé le faire. En 1993, après avoir quitté son poste, Zimmermann a parlé du projet qu'il caressait en incitant les musulmans à la sécession (les Croates avaient précédemment été suffisamment incités par d'autres ambassadeurs aux noms germaniques). Ce n'était rien moins que la reconstitution de l'union yougoslave. La Bosnie indépendante aurait été un pont par où se serait refaite l'entente serbo-croate. L'ex-ambassadeur a alors candidement avoué qu'il s'était trompé. Pourtant, quand une certaine alliance entre belligérants serbes et croates a fini par se dessiner en Bosnie, les Etats-Unis se sont empressés de la défaire.

Mentionnons encore quelques caractères du genre *ambassadeur américain en Amérique latine* : les supérieurs hiérarchiques de Zimmermann. C'est d'abord James Baker, qui par le biais de la société *Carlyle Group* conseille de nos jours les princes saoudiens où investir dans sa patrie (peut-être même son altesse al-Waleed bin Talal en personne ; voir le magazine *Time* du 22 mars 1993, page 51), tout en prenant soin d'un projet intéressant de gazoduc pour la compagnie *Enron*. Le tube devrait partir de l'Etat de l'ami Saparmurad Niyazov, président démocratique du Turkménistan (ancien chef du parti communiste du pays, élu avec 99,5 % de voix), et traverser la Turquie ou le Pakistan. Baker a été secrétaire d'Etat au début de la crise yougoslave, avant d'aller s'occuper de la campagne présidentielle ratée de George Bush.

Son remplaçant, Lawrence Eagleburger, est un autre ex-ambassadeur belgradois. Certains expliquent sa terrible rancune envers les Serbes par ses investissements dans la compagnie automobile *Yugo-America*, où il estime avoir été roulé par les businessmen

balkaniques. C'est lui qui a préparé une liste de criminels yougoslaves pour un nouveau tribunal de Nuremberg. Il a été remplacé par des experts en affaires balkaniques de Little Rock, Arkansas.

Pour choisir son ministre des Affaires étrangères le président américain prête sans doute moins attention à la jeunesse et à la beauté que quand il s'agit du choix à d'autres fonctions dans son entourage féminin. Le président Clinton n'est pas connu comme homme de goût (du moins, la qualité semble l'intéresser moins que la quantité : quoiqu'il ne soit pas mormon — ni musulman, à ce qu'on sait —, il pourrait bien tenir en estime les arrangements matrimoniaux des « saints des derniers jours »). Mais pour faire le choix qu'il a fait dans la personne qui était son ambassadrice à l'ONU, et qui est devenue la secrétaire d'Etat de son second mandat, il a dû être poussé par une nécessité implacable, une dette à payer. Ou bien il a voulu que l'Amérique montre au monde, dont elle s'est autoproclamée leader, un visage effroyablement fané et menaçant. Les qualités intellectuelles ou morales qui compenseraient cette laideur font cruellement défaut. Quand il se tourne vers les Serbes, avec une *acerbité* toute particulière, ce visage prend une grimace aigrie par on ne sait quelle rancœur d'une jeunesse perdue. (On dit que cette dame a passé son âge tendre en Yougoslavie, comme fille d'un diplomate tchécoslovaque.)

Les députés serbes de Bosnie et d'Herzégovine n'ont même pas demandé à Zimmermann et compagnie la permission de proclamer leur république — comme s'il suffisait d'avoir le soutien des habitants du pays. Cela a valu à cette république d'être d'abord appelée autoproclamée, puis ensuite aérobombardée.

AVOCATS. Pour les convertis à la cause d'Izetbegovic et Tudjman, parler un langage neutre et objectif équivaut à se mettre du côté de l'ennemi. Leur slogan est toujours : « Ceux qui ne parlent pas comme nous sont contre nos protégés ! » En fait, ils diraient plutôt « contre l'humanité », alors que la seule chose que l'on pourrait affirmer avec quelque certitude est que ceux qui ne parlent pas comme eux sont contre leur manière de parler.

Ainsi ont été déclarés avocats des Serbes tout ceux qui, comme Annie Kriegel, Peter Handke et certains auteurs cités dans ce glossaire, ont voulu parler d'une manière neutre du conflit yougoslave — en respectant scrupuleusement les faits et en évitant le langage frelaté. Parmi le peu d'avocats et d'amis que le peuple serbe a en Occident, on n'en trouve pratiquement pas d'un autre genre. Le monde est tel qu'on y trouve peu de gens parés de vertus, et comme ces avocats des Serbes le sont, ils ne sauraient être nombreux.

Un vrai avocat évite de plaider contre son client. Dans ce sens-là notre glossaire est un plaidoyer pour les Serbes. Notre thème « les défauts présents dans l'exposé habituel des défauts des Serbes » devrait nous permettre de prendre cette attitude. D'autres, les procureurs, ont tellement grossi l'exposé des défauts, qu'il n'y en a sans doute aucun qu'on aurait omis de noter. La plupart ont été notés des milliers de fois, et on en trouve beaucoup qui ont tout simplement été inventés. Nous voudrions par contre parler de choses qu'on dit

rarement, parfois jamais : nous insisterons sur les défaillances scandaleuses du réquisitoire. Connaître ces choses est pourtant essentiel pour obtenir une image complète et véridique.

Il faudrait être dénué de tous sentiments envers ces gens terrassés pour les piétiner encore un peu. Même les ennemis de ce peuple, qui n'en manque pas, ne devraient pas le faire s'il leur reste un peu de générosité. Pourtant les avocats habituels des Serbes, les avocats neutres, n'ont jamais omis de mentionner également ceux des crimes dont on accuse ce peuple qu'ils tiennent pour établis. Et ils ont bien fait ! Les Serbes devraient se réjouir de ne pas avoir d'amis sauf parmi les gens épris de vérité.

L'image des Serbes produite par ces auteurs honnêtes et habiles n'est pas très flatteuse. Mais elle n'est pas si mauvaise non plus : parfois on croit voir des traits d'une authentique noblesse. C'est une image vraie et triste. Quand la mode passera, cette image-là devrait rester pour la postérité.

**BASTION.** Grande ville de la République Serbe en Bosnie. D'habitude dans la plaine, comme Banja Luka, alors que dans la montagne on trouve plutôt des *fiefs*, des bourgades comme Pale (mais parfois on se trompe et on mélange les deux termes). On dit que les fiefs sont peuplés uniquement d'extrémistes, mais la situation ne doit pas être bien meilleure dans les bastions.

Car sur qui pourrions-nous compter pour nous tirer des situations délicates — comme, par exemple, celle qui s'était présentée en 1995 quand les Croates, dans leur offensive du printemps, avaient chassé tous les Serbes de Slavonie ? Des milliers de gens. Nous avons alors vu un reportage fait non loin de là. En direct de Banja Luka, l'évêque catholique du bastion nous faisait état des derniers méfaits des Serbes dans leur campagne d'expulsion. Des pierres auraient été jetées sur un presbytère des alentours. Le curé, un homme d'un certain âge, aurait eu une attaque et il en serait mort.

Il y a dû y avoir de crimes bien pires perpétrés dans le bastion, avant ou après, mais ce soir-là nous avons eu droit à cet événement particulier. Si les extrémistes n'étaient pas tombés à pic, on n'aurait eu aucune nouvelle des lieux à 20 heures.

Car en Slavonie on n'a rien filmé, ni l'évêque orthodoxe — qui d'ailleurs n'était plus là-bas — ni rien d'autre. Les reporters n'avaient pas pu passer, si d'aventure ils l'ont essayé : la route était barrée pour cause de travaux.

Domage qu'on n'ait pas au moins filmé ces travaux : ils étaient tout à fait intéressants. Le film aurait montré comment l'armée croate s'y prend pour se débarrasser des traces laissées sur la route par les réfugiés — traces de ce liquide qui abreuve les sillons d'une armée triomphante. Des soldats à genoux, des seaux posés à côté d'eux, des brosses dans les mains, lessivaient la chaussée.

On aurait enfin eu un document plastique d'un crime sans doute semblable à celui dont parlait l'évêque — seulement, un peu plus compromettant. Suivant la mode, on aurait dû appeler cela « lessivage ethnique ».

**BATAILLE.** Terme démodé. On ne s'en sert pas du tout. On le traduira par une panoplie de termes : « horreur des bombardements serbes », « offensive serbe », « tentative des forces gouvernementales pour regagner du terrain », « défense héroïque de la ville par les civils sans armes », « opération de dissuasion ».

« **BELLIGÉRANT** ». On se sert de ce terme seulement entre guillemets, en s'énervant. Il devrait devenir démodé. On le traduira par « agresseurs » ou « civils sans armes », suivant les cas. Parfois on pourra aussi mettre « membre du personnel des forces de protections » ou « observateur ».

BOSNIAQUE. Ce terme ne saurait désigner une nation qui aurait existé avant le printemps 1992. Il est grotesque de parler de réincarnation d'on ne sait trop quel Etat de Bosnie médiévale pavoisé de fleurs de lys. En Yougoslavie personne n'a jamais vu ces fleurs malheureuses avant la guerre civile. Ne seraient-elles pas tout simplement une invention de la compagnie *Ruder Finn Global Public Affairs*, qui s'occupe de l'image du gouvernement d'Izetbegovic (ainsi que de celle des Croates et des Albanais de souche du Kosovo) ? Si c'était vrai, l'Etat d'Izetbegovic serait peut-être le premier qu'on aurait doté d'un logo comme une nouvelle marque de pâte dentifrice.

Parfois on entend dire avec un soupir que la Bosnie devra bien être partagée et qu'il n'y a plus de retour à *l'ancien* Etat idyllique, pluriculturel et multiethnique. Qu'est-ce que cela veut dire ? L'ancien Etat, c'était la République Socialiste de Bosnie-Herzégovine *dans* la fédération yougoslave. Les Serbes ont pris les armes pour retourner à un tel Etat. Depuis que l'Etat d'Izetbegovic est reconnu comme Etat indépendant, il y a la guerre. Un Etat idyllique de Bosnie indépendante n'a pas existé une seule seconde.

Un moment donné, dans les médias français, « bosniaque », qui en principe désigne tous les habitants de la Bosnie, est devenu synonyme de « musulman » (écrit parfois avec un M majuscule, contre l'orthographe habituelle et suivant les particularités de l'orthographe titiste ; voir MUSULMAN). Procédé admirable pour générer la confusion ! Voit-on le terme « belge » devenir synonyme de « francophone » pour parler de la dispute entre Flamands et Wallons ?

Bien plus qu'à un quelconque Etat bosniaque, les musulmans de Bosnie s'identifient à l'Empire Turc. Leur malheureux Etat n'est qu'un rejeton mort-né de cet empire inique qu'on croyait défunt. Toutefois, leur infortune est qu'ils ne savent pas le turc et se trouvent mal à l'aise avec leurs racines slaves. D'une manière assez étrange, ils les dissimulent plus facilement à eux-mêmes qu'aux autres. L'un des traits dominants de la culture léguée par l'Empire Turc est le mensonge (voir PLURICULTUREL). En Bosnie, ce mensonge est présent dans l'identité même de la nouvelle nation que l'Occident s'est précipité de reconnaître, on ne sait trop pourquoi.

BOSNO-SERBE OU SERBO-BOSNIAQUE. On m'a dit une fois que les journalistes français faisaient une distinction subtile entre « bosno-serbe » et « serbo-bosniaque ». L'un de ces deux adjectifs désignerait les Serbes de la République Serbe et l'autre les quelques malheureux restés chez Izetbegovic dont il se sert pour sa propagande à l'usage des Occidentaux. Mais j'ai oublié quel terme correspond à quoi. Je suis sûr que même les experts français qui ont inventé ces termes doivent les confondre.

**CAMPS.** Bien plus que le résultat d'une indignation, la réaction aux visites des camps de réfugiés et de prisonniers de guerre de l'été 1992 a été celle d'un monde assoiffé d'horreurs. Les cameramen des grandes chaînes de télévision, que les Serbes, croyant n'avoir rien à cacher, allaient laisser filmer en toute liberté (seuls les Serbes ont permis qu'on visite leurs camps), sont accourus tous palpitants. C'était une occasion de rêve — un reportage en direct d'Auschwitz.

Alors ils ont été un peu déçus. Il n'y avait pas de clôture autour du camp, pas de barbelés. On en a trouvé seulement un petit bout, sur un terrain adjacent. On s'en est tout de même servi pour une prise de vue assez Auschwitz en y mettant derrière un homme très maigre, qu'on est parvenu à trouver, parmi d'autres qui l'étaient moins (voir l'article de Thomas Deichmann dans *Die Weltwoche* du 9 janvier 1997). Quelque temps après les panneaux publicitaires de France ont été décorés avec ce spectacle.

C'est dans le même esprit qu'en 1994 on a commercialisé les camps de la mort nazis dans un film pour lequel on a fait de la publicité comme l'année précédente on en avait fait pour les dinosaures. On s'attend à voir un feuilleton télévisé centré sur Auschwitz, s'il n'y en a pas déjà eu, avec de chatoyantes réclames en intermittence.

La Bosnie et l'Herzégovine sont des pays très malheureux, mais leur malheur actuel ne ressemble pas spécifiquement à Auschwitz, ni par ses proportions ni par son genre.

On s'approche d'Auschwitz en Herzégovine près des gouffres qui s'ouvrent sur des charniers souterrains où, enfouis dans les profondeurs, gisent les ossements des Serbes massacrés pendant la Seconde Guerre mondiale. Il est regrettable que l'organisation qui pendant des années a mené tout ce monde se recueillir à Medjugorje négligeait de mentionner dans quel genre d'endroit on était arrivé. Si encore l'Eglise catholique croate n'avait rien à se reprocher dans la mort de ces innocents.

On s'approche d'Auschwitz en Bosnie dans le site de Gradina, l'équivalent de Birkenau, où étaient massacrés à la chaîne les Serbes qui ne sont pas entrés dans le camp de Jasenovac, sur la rive opposée de la Save. Cela se passait sous l'inspiration directe de la SS, bien qu'un expert de cette organisation y ait trouvé les conditions révoltantes, d'un point de vue humanitaire et hygiénique.

Mais tous ces endroits obscurs, qui appartiennent à l'histoire infâme de l'Etat fantoche de Croatie (voir INCOMPRÉHENSION), ne ressemblent pas beaucoup, ni par le nombre énorme de corps humains qui y sont enfouis ni par le peu de publicité qu'ils ont reçue, aux camps de réfugiés et de prisonniers de guerre qui ont tant ému le monde en 1992.

Depuis qu'en 1995 on a cru avoir trouvé un chef d'accusation contre les Serbes à Srebrenica, on n'insistera plus beaucoup sur les camps. Puisque ce n'est que pour Srebrenica qu'on s'est décidé à traîner le président Karadzic et le général Mladic aux Pays-Bas devant le tribunal international, en les accusant de génocide, y a-t-il eu de crimes précédents, en particulier dans les camps en 1992 ? Est-il possible qu'on ait tout simplement laissé tomber

cette histoire de camps de la mort ? « Si ce ne sont pas ces camps, bon, alors ce sera cette fusillade. »

Le cas des camps de 1992 rappelle plutôt le bourrage de crâne de la guerre de 14 que ce qu'on a vu durant la Seconde Guerre mondiale. L'imagination démesurée de certaines accusations portées contre l'ennemi au cours de cette grande guerre précédente a parfois empêché de faire la part de la vérité dans des atrocités à venir. Comme si le monde ne produisait pas suffisamment de vraies horreurs pour pouvoir se passer des fausses.

CAPITALE CULTURELLE DE L'EUROPE. Les musées de Maastricht se sont installés à Sarajevo. Ce sont des dames d'un certain âge, qui s'habillent en vison, vont chez le coiffeur et se maquillent — tout ça pour narguer les assiégeants, mal habillés, mal peignés et mal rasés. L'un des arts les plus cultivés de la nouvelle capitale culturelle sont des petites scènes de théâtre en mauvais français transmises par la chaîne Arte.

Domage qu'on n'y ait pas entendu une réplique d'Ejup Ganic, qui jouait chez Izetbegovic le rôle de membre du cabinet de nationalité yougoslave. Voilà comment il a expliqué la différence entre la culture et ses adversaires sauvages : « Les Serbes ont accueilli les soldats russes dans leur quartier périphérique de Sarajevo avec du chlivovitz et du mauvais tabac d'Herzégovine. Nous au centre ville, on leur aurait donné du whisky et des cigarettes Marlboro ! ».

\*

Le père Noël est un descendant médiatisé de saint Nicolas de Bari qui a émigré en Amérique et s'y est immensément enrichi. Il a eu un cousin appelé *père Gel*, membre du parti et activiste socioculturel dans les pays de la constellation soviétique. Toute cette mafia catholico-marxiste aux barbes luxuriantes, qui se promène à la barbe du Prophète et de ses marabouts, heurte franchement les sentiments d'Alija Izetbegovic. A partir de l'an 1374 de l'hégire, une fois les festivités daytoniennes terminées, il ne laissera plus roder aucun des cousins dans la capitale culturelle de l'Europe.

On se demande comment les amis humanitaristes d'Izetbegovic, chez lesquels le généreux père Noël devrait être plutôt bien vu, pourraient justifier ce geste. Ils l'ignoreront sans doute. Ou prétendraient-ils qu'ils ne croient pas au père Noël ?

CARICATURE. Il ne s'agit pas du mot « caricature », mais de la caricature comme moyen d'expression. Dans les caricatures de Juifs que favorisait le ministère de Goebels ils étaient représentés ventrus, mal rasés, rapaces, sanguinaires. Les caricatures soviétiques de bourgeois, genre *Crocodile*, étaient de la même inspiration. On peut se faire une idée de ce style dans les caricatures de Serbes publiées par *Le Monde* depuis 1992.

Après une certaine hésitation entre le svastika et l'étoile rouge, le caricaturiste s'est décidé de mettre la seconde comme décoration sur le bonnet militaire dont il affuble ses personnages serbes. Notons toutefois que la forme de celui-ci n'est pas celle du bonnet

militaire serbe, très caractéristique, ni du bonnet de l'armée titiste (qui avait entre-temps perdu son étoile) ; par une ironie du sort, elle est proche de celle du bonnet que portaient les oustachis (équivalents croates des SS). Ou serait-ce peut-être tout simplement des bonnets français, des souvenirs familiaux d'Algérie ? (C'est possible, car les bonnets des victimes sont du genre oriental.) Comme il est peu probable qu'un dessinateur à l'œil si perçant ait mal vu, on pourrait supposer plutôt que dans les scènes sanglantes dont il s'inspire les originaux n'étaient pas des Serbes.

Pour Noël 1992 (où l'on voulait faire croire aux Français qu'il a été fêté par les musulmans de Sarajevo), ces types aux bonnets ont couronné les massacres des numéros précédents du *Monde* en crucifiant l'Enfant Jésus. L'inventeur d'un tel sujet pourrait revendiquer plus que le simple talent de singe qui lui aurait évité de chômer en Allemagne dans les années 30. Si seulement dans ce prétendu enrichissement de l'iconographie chrétienne on pouvait faire abstraction de sa morbidité blasphématoire.

**CATASTROPHE HUMANITAIRE.** Voici bel et bien un terme du cru idéologique. Avec cette résonance savante, météorologico-sociale. Conçu pour alerter, pour être dit, ou plutôt crié, sur fond de sirène d'alarme. Seulement, avec de tels mots on doit toujours s'attendre à une fausse alarme.

Les prophètes tartufes qui veulent nous faire peur avec elle doivent avoir appris que, comme dans le jeu des échecs, la menace est plus forte que l'exécution. Car ils ne disent jamais que la calamité a eu lieu, mais qu'elle est imminente si quelque chose d'énergique ... etc. Ce mal toujours annoncé et jamais advenu est difficile à concevoir — il nous dépasse. Comme le mot « catastrophe », il n'est pas de l'ordre du commun, mais du sublime.

Et pourquoi cet adjectif « humanitaire », et pas simplement « humain » ? C'est comme si on voulait que le secouriste soit mis en lumière plus que le sinistré. « Catastrophe humanitaire » fait penser immédiatement aux travaux des ONG, des FORPRONU, des UNPA, à la pagaille, au débordement. La chose qu'en principe ce terme doit désigner, et que tous ces efforts herculéens, souvent militaires, devraient prévenir, cette chose nous échappe.

Les pendants les plus proches de ce terme dans le langage ordinaire sont entourés de silence. Avec eux on désigne des choses qui ont eu lieu, des choses vraies. Le malheur des gens, la misère humaine.

**CÉLÉBRER LA DÉFAITE.** Les Occidentaux en ont entendu parler. D'un ton moqueur, borné, outrecuidant, leurs journalistes leur ont dit qu'il s'agissait d'une coutume bizarre de célébrer une défaite que les ancêtres des Serbes auraient subie de la part des Turcs au quatorzième siècle. Dans ce ton il y a à peu près autant de mérite que dans celui d'un Chinois (pour prendre un personnage conventionnel dans le style du Siècle des lumières) qui décrirait la religion encore pratiquée en Europe comme une coutume bizarre où l'on célèbre l'exécution

d'un condamné qui a eu lieu en Palestine il y a deux mille ans : le symbole de ce culte est une sorte de potence.

Donner une réponse à l'étonnement des journalistes concernant les coutumes serbes présuppose quelques connaissances essentielles concernant la coutume qui a étonné le Chinois. Comme il est possible que le journaliste et son lecteur partagent également cet autre étonnement, nous commencerons d'abord par une petite leçon de catéchisme. Ensuite nous essayerons de donner quelques informations d'intérêt général sur l'épopée de Kosovo (*Kosovo* est aussi appelé en serbe *Polje Kosovo*, ce qui se traduit en français par *Champ des Merles*) — tout en étant conscient qu'il s'agit d'une tâche très difficile, où nous ne pourrions prétendre suggérer plus qu'une petite partie de ce qui devrait être dit.

\*

L'épopée de Kosovo est une œuvre d'inspiration chrétienne. Les héros de la bataille sont des martyrs dans l'Eglise orthodoxe serbe, et l'épopée parle de la vertu souffrante, d'une imitation de la Passion.

Dans la représentation évangélique de la Passion nous voyons le sort qu'a eu à subir en ce monde la perfection incarnée. Ce que cet homme parfait a subi est une défaite dans le monde visible. Cette défaite était une arrestation, une condamnation et la mort. Les chrétiens croient cependant que les yeux avec lesquels nous contemplons ce monde voient peu et mal. Ils croient que cette défaite apparente est une introduction à la victoire du Christ, Prince de la Gloire, qui a vaincu le monde. Mais le règne de ce prince n'est pas de ce monde.

On appelle martyr celui qui est comme un témoin de la foi chrétienne, qui nous propose de préférer les réalités invisibles au monde visible. Un chrétien témoigne de sa foi non seulement par la parole, mais aussi parce qu'il accomplit des actions vertueuses guidé par l'esprit du Christ. Un suprême témoignage est apporté par ceux qui, à l'imitation du Christ, ont souffert pour accomplir un bien quelconque, cette souffrance allant jusqu'à la mort. Ces gens-là sont appelés *martyrs*.

L'Eglise applique souvent aux martyrs une terminologie guerrière. Il est dit d'eux qu'ils ont été courageux dans le combat, qu'ils ont tenu bon dans la bataille, avec une parole hardie, une âme intacte, une force divine. C'est parce que le martyr, tout en procédant de l'amour de Dieu et du prochain, est proprement dit un acte de courage. C'est un courage qui consiste à supporter et non à attaquer. On pourrait s'attendre alors à trouver des martyrs parmi les soldats chrétiens. Thomas d'Aquin exprime cela avec beaucoup de discernement, comme d'habitude : « Il revient au courage de confirmer l'homme dans le bien de la vertu contre les dangers, et surtout contre les dangers de mort qu'on rencontre à la guerre. Or il est évident que dans le martyr l'homme est solidement confirmé dans le bien de la vertu, lorsqu'il n'abandonne pas la foi et la justice, à cause de périls mortels qui le menacent, surtout de la part de persécuteurs, dans une sorte de combat particulier » (*Somme théologique*, second volume de la seconde partie, réponse à la question 124).

L'épopée de Kosovo est une représentation du sort qu'ont eu à subir en ce monde des hommes justes et bons, mais, bien sûr, imparfaits, parés seulement de quelques vertus. Il s'agit de soldats, de chevaliers, et les vertus en question sont appropriées à ce métier : c'est avant tout le courage. Un soldat peut aussi posséder des vertus, comme la justice et la foi, qui lui permettent de résister aux péchés qui guettent tout homme. Mais il y a des péchés qui guettent en particulier les soldats. L'un de ces péchés est l'orgueil. Les chevaliers de Kosovo, parés des vertus de fidélité, docilité et, en particulier, humilité, ont résisté à ce péché. Ils étaient de bons soldats et en plus des justes, et le sort de tels soldats n'est pas celui des soldats qui sont appelés bons parce qu'ils gagnent des batailles.

Ces hommes-là avaient d'abord assez d'esprit pour se rendre compte qu'ils sont plus faibles que l'ennemi, et ils en ont eu peur. De la véracité d'un récit témoignent d'habitude des détails. Une épopée fautive n'aurait pas permis à ses héros d'avoir peur. Un beau chant de l'épopée nous suggère la peur des chevaliers de Kosovo par le rapport d'un éclaireur qui parle d'une grande plaine avec des villes et des rivières, entourée de montagnes — il donne une sorte de petit catalogue homérique avec des noms qui résonnent en écho, comme des voix dans les vallées. Ensuite il parle de l'ennemi qui a envahi toute cette plaine jusqu'au haut des montagnes, et qui avec sa multitude de chevaux et de troupes, semble être lui aussi un accident géographique immense, une forêt noire de lances au dessus de laquelle flottent des nuages qui sont des drapeaux. Les tentes éparées dans cette forêt sont comme des neiges. (Malgré la peur, on est encore capable de jouir de la beauté du monde, même de la beauté dont participent des choses qui amèneront notre fin. La vue esquissée ressemble à peu près à celle de la Défaite de Saül par Bruegel.) Tout cela est dit avec une grande économie de moyen — il s'agit d'une dizaine de vers —, dont l'élégance mâle ne saurait être rendue par une traduction en prose. Le mot « peur » n'est pas encore prononcé, mais le sentiment est bien présent.

Le poète de l'épopée a dû comprendre que si Dieu lui-même a eu peur quand il est resté tout seul dans la nuit dans un jardin, alors ces héros aussi devaient avoir peur. Cette peur si bien sentie et à peine nommée est sans doute celle du poète, entouré par le même ennemi, énorme et redoutable. Et quoi de plus naturel pour un soldat avant la bataille que d'avoir peur ?

Mais les chevaliers de Kosovo guidés par leur bon prince Lazare ont eu assez de courage et d'humilité, pour surmonter la peur, pour ne pas fuir et accepter la bataille, sans aucune chance de gagner et de survivre. En quittant la vie et tous les biens terrestres dont ils ont joui, ils avaient aussi la foi pour espérer un plus grand bien.

Derrière eux était un pays beau, cultivé, riche, comme la Toscane médiévale, dont les vestiges sont les églises et les peintures de la vieille Serbie rescapées des siècles d'esclavages et de destruction, ainsi que les villes de la côte — notamment Dubrovnik et Kotor —, qui ont échappé au joug turc. Il fallait défendre ce pays tout en étant conscient qu'on n'a pas les forces requises pour le sauver. Cette conscience est une forme de douleur. Une tristesse

infinie couvre cette épopée, dont les épisodes principaux parlent de la veille de la bataille, et sont autant d'étapes sur la voie douloureuse d'une cérémonie d'adieux. Ces gens-là savent que leur terre va être envahie, leurs maisons détruites, leurs femmes et leurs enfants réduits à l'esclavage. Leurs églises seront pillées, les peintures saccagées, les portraits auront les yeux arrachés, les châteaux seront dévastés, les manuscrits brûlés. Les survivants deviendront des brutes pauvres et farouches, blotties dans les montagnes, entourées de pierres. Les routes seront mal entretenues et à la merci des pillards. Il n'y aura plus de loi dans le pays, plus de justice, plus de pitié. Sur les murailles des forteresses sécheront des têtes. Les cloches ne sonneront plus, la joie sera étouffée. C'est la tristesse que fait naître non la disparition d'un être humain particulier, mais de toute une civilisation, une tristesse comparable à celle de l'Iliade, où une ville entière est condamnée.

Ces soldats ne se sentaient pas défiés par l'ennemi, qu'ils ne pouvaient sous-estimer. Le seul défi que relève un héros du combat — le plus courageux — est celui que lui lance lors d'une sorte de Cène d'adieu un seigneur de son propre camp, en l'accusant auprès du prince qu'il ne tiendra pas et qu'il trahira. Ces gens-là n'allaient pas à un tournoi ou à la conquête. Des êtres chers et des choses précieuses se trouvaient en danger, et ils devaient combattre pour les défendre. Il est dans l'esprit chrétien de résister au mal pour préserver ces êtres et ces choses dont Dieu nous a confié la garde : il s'agit même d'un devoir. Toutefois, leur destinée était de combattre pour défendre leur pays tout en sachant qu'ils n'y parviendraient pas. Pourquoi combattre alors ?

C'est une question difficile, apparentée à la question concernant le but de la vie. A cette question les chevaliers de Kosovo ont trouvé une réponse chrétienne. Ils ont décidé de rester fidèles à leur pays, à leur foi et au bon prince Lazare, ils ont accepté avec docilité et humilité son appel à le suivre dans la bataille, et ils ont trouvé assez de courage pour combattre. Sans orgueil et sans colère qui les auraient amenés à se révolter, à refuser d'aller dans un combat perdu d'avance. Sans être liés à la jouissance des biens terrestres jusqu'à y perdre l'âme. Ils auraient pu abandonner, fuir ou passer du côté de l'ennemi. Essayer de préserver leurs vies et leurs fortunes en lui servant. Tous, sauf un — justement ce seigneur calomniateur —, ont résisté à ces tentations.

Avant la bataille ils ont communiqué, puis revêtus de leurs beaux habits, richement brodés, ils ont sellé et enfourché leurs chevaux, ils se sont ceints de leurs sabres tranchants et ils ont levés leurs lances de combat. Portant sur leurs épaules leurs grands étendards ornés de croix, un à un ils sont sortis par la porte de la ville pour descendre dans la plaine. Là, en regardant d'en haut, sur l'herbe verte, leurs rangs semblaient être des fleurs, qui allaient bientôt être emportées par une marée déchaînée et boueuse.

Ces soldats estimaient que cette fin était belle et digne de leur métier. Et, étant croyants, ils voulaient imiter le Christ. Leur défaite, qu'ils acceptaient docilement et humblement, les menait à une victoire qui n'est pas de ce monde, où il leur sera donné de partager la gloire du Prince de la Gloire.

Il s'agit d'un mystère. Seul un chrétien décrira la destinée éternelle d'un martyr dans un tel langage. Mais ce qu'un non-croyant peut également constater, c'est la destinée de la mémoire de la bataille dans l'histoire du peuple serbe — une destinée aussi mystérieuse dans son genre.

Le peuple serbe a survécu dans les conditions décrites ci-dessus en gardant ce qu'on appelle le *legs de Kosovo*, une promesse faite aux siens et à soi-même d'être digne des ancêtres qui ont péri dans la bataille. Ces héros étaient devenus le point de référence, le modèle à imiter. C'est avec ce legs qu'au dix-huitième siècle a commencé le renouveau de la culture serbe, et un peu plus tard la renaissance des Etats serbes.

Un mystère aussi grand est la destinée du poème. Il s'agit d'une épopée composée on ne sait par qui, dont nous avons seuls des fragments — quelques dizaines de pages en tout. On n'est même pas sûr que ces fragments proviennent d'une œuvre unique, malgré qu'ils se ressemblent beaucoup. Ce sont des poèmes que chantaient, plutôt que récitaient, des aèdes illettrés, des mendiants, des aveugles, en s'accompagnant d'une sorte de viole monocorde. Ils ont été couchés sur papier au début du dix-neuvième siècle par Vuk Karadzic, un grammairien, lexicographe et traducteur de la Bible d'un mérite exceptionnel. Grâce aux efforts de Karadzic, ces poèmes ont acquis une réputation parmi les lettrés, et un certain temps, au siècle dernier, ils avaient même eu dans l'Europe cultivée une notoriété plus large — ils étaient à la mode. Profitant de cette conjoncture, Prosper Mérimée les avait pastichés. Dans un autre registre, consciencieux et érudit, Auguste Dozon, un ami proche de Baudelaire, en a traduit un certain nombre en prose (voir son livre « L'Épopée serbe : Chants populaires héroïques », Paris, 1888).

On ne sait pas quand les chants épiques que Vuk Karadzic a fait imprimer ont été composés. Le texte en est sans doute vieux, car d'autres fragments avaient été notés deux ou trois siècles plus tôt, à Dubrovnik et ailleurs, dans un mètre différent qui a pu entre-temps évoluer. On ne sait pas non plus où ces chants ont été produits. Karadzic les a recueillis aux quatre coins de l'aire où les Serbes ont été dispersés par l'histoire : ils proviennent de la Sirmie au nord de Belgrade, de la Bosnie dans la vallée de la Drina, de l'Herzégovine au dessus de Dubrovnik, du Monténégro plus au sud, de la Krajina Serbe dans les environs de Zadar.

A part l'épopée de Kosovo, qui appartient à un genre que l'on pourrait appeler *poésie illégale* — on ne pouvait la chanter en présence des maîtres turcs sans graves conséquences —, il existe aussi des poèmes épiques moins compromettants. Parmi tous ces poèmes, légaux et illégaux, l'épopée de Kosovo tient une place à part par ses qualités. On a songé un moment donné à recoller les fragments et remplir les vides, comme lorsqu'on restaure des peintures murales. Les résultats ont été navrants. C'est comme si cette construction gagnait en beauté à être brisée et rongée par le temps. Il s'agit d'une beauté semblable à celle des ruines grecques (qui restaurées et repeintes seraient probablement hideuses). Finalement, cet état ruiné ne s'accorde-t-il pas avec le message du poème ?

Donc, c'est une épopée d'un auteur inconnu, transmise oralement. En ce sens, elle appartiendrait, d'après l'opinion communément admise aujourd'hui, au même genre que les deux grandes épopées grecques. Certaines caractéristiques du style homérique, comme l'emploi des épithètes fixes (*le rapide Achille, les cuirasses d'airain, les épées à double tranchant*), ont justement été étudiées en les comparant aux caractéristiques semblable du style épique serbe (avec son *bon prince, ses lances de combat, ses sabres tranchants*, toujours répétés). Les épopées occidentales du Moyen Age ne seraient pas exactement du même genre. Elles reflètent beaucoup le temps et le milieu qui les a créées, et elles sont souvent une littérature de cour. L'épopée serbe pourrait avoir des racines semblables, mais elle s'est développée plus tard dans des conditions différentes, plus primitives. Elle en est devenue plus intemporelle, rejoignant par ce biais l'épopée grecque.

Une épopée celtique attribuée à un certain Ossian avait exalté les esprits à peu près au même temps où les chants serbes ont été imprimés. Elle prétendait être du genre homérique, mais elle s'est avérée être un faux. A lire cette œuvre aujourd'hui on peut douter du goût des gens de lettres, parfois connus, qui ont été abusés par elle. Dans la littérature française on pourrait penser à la Chanson de Roland et aux chansons de gestes. Sans vexer cette littérature, qui a bien d'autres œuvres pour battre en brèche la littérature serbe, la Chanson de Roland est d'une beauté inférieure à la Chanson de Kosovo. Comme elle est d'une beauté bien inférieure à l'Iliade. L'épopée de Kosovo ne saurait égaler l'Iliade en beauté, mais, compte tenu de ses dimensions beaucoup plus réduites, sous certains aspects elle n'en est pas trop éloignée.

Malgré son inspiration chrétienne, il ne s'agit pas du tout d'une œuvre religieuse, dans le style d'une hagiographie. Le sens en est chrétien et non la parole, si l'on comprend par ce mot ce qu'on trouve dans les textes de l'Eglise. Les références à la religion sont réduites à quelques éléments essentiels : la communion, le signe de la croix et le choix du prince Lazare — il a préféré le royaume des cieux et la vie éternelle, qu'il aura après une défaite sur terre, au royaume terrestre périssable, qu'il aurait eu après une victoire temporaire. Un sacrement, un signe et un symbole de la foi abrégé — c'est tout. Dans presque chaque chant, on trouve ces éléments limités à quelques vers, comme des estampilles. C'est autant de science chrétienne que pouvait acquérir sous le règne turc un chantre serbe inculte, et c'est tout à fait suffisant s'il a reçu l'esprit. Avec lui l'esprit chante non dans le sanctuaire, mais dans le porche de l'Eglise — et plus loin encore, quand il y a fête, entouré de gens, d'objets et de peines de la vie quotidienne. Il chante une histoire où on se souvient d'une défaite et où on espère une victoire.

Cette histoire, le poète l'a habillée dans un langage dont la beauté est semblable à celle qu'avaient avant ces splendides objets en bois — polis, patinés et durs —, que les paysans savaient faire. On pense également à des matières précieuses comme de la cire jaune, un drap blanc, du vin rouge, une croûte de pain, un brin sec de basilic, une goutte de miel, des noix sèches. Mais il y a aussi des qualités qui manquent le plus souvent aux produits folkloriques :

une concision, une retenue, un goût, un sens de la mesure et des proportions, une sorte de grâce inattendue. (Pour imaginer ces chevaliers on devrait regarder le tableau du Louvre de la Bataille de San Romano par Uccello — qui est né quelques années après la bataille de Kosovo —, plutôt que la tapisserie de Bayeux.)

Les héros ne sont pas des icônes — ils sont plus vivants, plus naturels, plus spontanés. Pourtant comme les plus belles icônes ils mêlent harmonieusement la majesté à la familiarité. Ce poème a une noblesse dont on ne saurait dire si elle est due simplement au talent ou à un héritage très ancien. On se trouve au point où les manières simples des paysans ne peuvent être distinguées des manières simples d'une vieille aristocratie. Il en ressort quelque chose de purement humain, dépassant les conditions changeantes de l'homme.

Le mètre de ces vers est tel qu'on a pu les comparer à des vagues : ils commencent par une poussée qui monte, se heurte assez vite à l'obstacle et se retire lentement, pour revenir de nouveau. Dans cette énergie éternellement brisée il y a de la force et de la tristesse. Le grand art se reconnaît par la capacité de créer avec le langage un milieu d'une tournure particulière mais tout de même naturelle, dans lequel des mots simples comme

*Tiens, mon amie, prends ce voile doré,  
Pour que de moi cela te souviennne, ...*

sont entendus dans leur plénitude. Alors ils peuvent toucher jusqu'aux larmes. Parfois on croit entendre un cri où un sanglot, subjugués et transformés en vers.

Pour en estimer la beauté il faut, bien sûr, comprendre la langue serbe, de quoi peu de gens sont capables en France, y compris les yougoslavologues professionnels. Ce poème ne leur dit rien, mais je suppose que l'Iliade en grec, ou même dans une bonne traduction française, ne leur dirait pas grand chose non plus.

Dès que Vuk Karadzic a fait imprimer les chants épiques serbes, cette poésie a cessé d'être créée. Elle a eu une grande influence sur le développement de la littérature serbe, mais de nouveaux chants d'une valeur comparable ne sont plus apparus. Le dernier grand poète épique, d'un talent particulier, est un chanteur de Karadzic, appelé Filip Visnjic, originaire de ce qui deviendra la République Serbe en Bosnie.

Les Serbes d'aujourd'hui connaissent et ne connaissent pas cette épopée. Les gens éduqués, qui comme partout sont minoritaires, sont supposés être plus sensibles à ses beautés, bien que l'appréciation de ce genre particulier de poésie devrait traverser les barrières de l'éducation. Un sentiment vif du legs de Kosovo a dû encore exister à la veille de la Première Guerre mondiale. Après une terrible saignée durant cette guerre, le peuple serbe est entré entre les deux guerres mondiales dans cette ménagerie avec les Croates et les Slovènes, où d'autres sentiments, moins chevaleresques, ont tout de suite pris le dessus. Suppliciés dans une nouvelle guerre mondiale et happés par la culture abrutissante du communisme ou les aspects plus voyants et plus faciles de la culture occidentale, beaucoup de Serbes — sans

doute la majorité — sont arrivés au point où ils ne se sentent pas particulièrement concernés par cette littérature, qu'ils ont un peu lue à l'école et ensuite plus jamais. Mais ils savent tous à peu près qu'il s'agit de quelque chose de précieux et de très important. Les Grecs modernes doivent avoir une attitude semblable envers cet héritage trop lourd en mérite qui leur est échu. (L'avantage du Serbe sur le Grec est que l'épopée de Kosovo est en serbe moderne, alors que le Grec avec l'Iliade peut y perdre son grec.) Mais l'attitude des Italiens envers Dante — presque un contemporain de la bataille de Kosovo — ne doit pas être bien différente non plus.

Une sorte de souvenir de la bataille de Kosovo existe également parmi les Serbes islamisés en Bosnie et ailleurs, qui en changeant de religion ont cessé de se considérer serbes. Un grand nombre de passage à l'islam a été fait dans un passé assez récent — il peut s'agir de bisaïeux, ou même d'aïeux, des musulmans d'aujourd'hui, qui en gardent des souvenirs qu'ils évitent de mentionner, et qu'ils préféreraient ne pas avoir. Dans la tradition de ces convertis, leurs ancêtres auraient soi-disant gagné la souveraineté du pays en tant que vainqueurs de la bataille de Kosovo. Les Serbes orthodoxes ne sont pas dupes de ce mensonge, et ils ont pour lui le mot exact : trahison.

Pour apprendre quelque chose d'important concernant les Serbes, la guerre civile yougoslave, et la destinée de l'homme en général, un étranger pourrait essayer de lire l'épopée de Kosovo dans une solide traduction en prose — comme pour l'Iliade, les traductions en vers doivent être désastreuses. (En français, on ne trouvera sans doute pas mieux que les traductions de Dozon citées ci-dessus.) Lire les auteurs serbes à la mode, dont la bonne renommée est limitée à l'opinion des professionnels de la littérature, est sans grand intérêt. Par contre, dans la traduction française apparemment réussie des « Migrations » de Milos Crnjanski, le plus grand écrivain serbe moderne, et l'un des plus grands en général, on peut obtenir une vision romanesque, lyrique, du legs de Kosovo au dix-huitième siècle.

Terminons cet article par une note concernant la première apparition médiatique de la bataille de Kosovo dans le royaume de France. Certaines sources historiques rapportent que quand la nouvelle est arrivée jusqu'à Paris, ce qui a dû prendre plusieurs semaines, on avait compris que les chrétiens avaient gagné. Alors on a fait sonner les cloches de Notre-Dame, encore relativement neuves, pour célébrer cette victoire.

**CIVILS SANS ARMES.** Le bon sens dit que pour toute guerre, civile ou autre, il faut qu'il y ait au moins deux forces opposées, qui sont toutes les deux armées. Pourtant, on nous suggère que dans le cas yougoslave il y a eu guerre entre une armée redoutable « serbo-fédérale » (voir ce mot) et des civils sans armes.

D'abord, en 1991, dans le prélude slovène à la vraie guerre civile, où il y avait en tout une trentaine de morts, les civils sans armes combattant contre l'ancienne armée fédérale titiste, la JNA (Armée Nationale Yougoslave), ont tué cinq fois plus de conscrits qu'ils n'en ont perdus, même si on compte les camionneurs turcs comme victimes slovènes. Ce n'est pourtant pas cela qui a fait plier la JNA, mais les images télévisées de la capitale slovène sur

fond de sirènes d'alarme. Les stratèges slovènes ont ultérieurement admis n'avoir jamais supposé qu'un avion pourrait arriver. (Un peu plus tard, les Croates se sont servis du même stratagème, en faisant toutefois filmer le palais présidentiel à Zagreb après une explosion. La bombe aérienne qui était censée l'avoir provoquée avait abîmé le parquet, mais pas le plafond.)

Ensuite, dans deux cas, à Vukovar et à Dubrovnik, la JNA a usé de la force à grande échelle, d'une manière aussi déplacée que vaine. Elle est parvenue à prendre Vukovar en détruisant la ville. C'était peut-être une victoire pour la JNA, mais c'était une défaite pour les Serbes, tant la chose a nui à leur cause. Du reste, les recrues de Serbie qu'on envoyait au front de Vukovar y allaient sans aucun enthousiasme — c'est le moins qu'on puisse dire. Le nombre de désertions n'a jamais été aussi élevé de toute l'histoire serbe (qui n'est pas avare en guerres). Des régiments entiers quittaient le front, parfois avec leurs armes. Un tankiste a même déserté avec son char, l'a conduit jusqu'au centre de Belgrade et l'a garé devant le bâtiment de l'Assemblée Nationale (non sans heurter quelques voitures). Des milliers de jeunes gens ne répondaient pas à l'appel et se cachaient.

Les quelques milliers de civils sans armes qui défendaient Vukovar contre la JNA étaient beaucoup mieux motivés. Leur commandant, un ancien de la JNA, portant le sobriquet de « Jastrebo » (*Le Vautour* en serbo-croate), a fini par être emprisonné par Tudjman, qui l'a accusé d'avoir détourné une somme considérable en marks allemands durant la bataille. La vraie raison était peut-être différente. En tout cas, Tudjman en a conçu une belle peur, car Jastrebo menaçait de tirer avec un canon sur le palais présidentiel à Zagreb (à peine réparé après le bombardement mentionné ci-dessus). Drôle de civil sans armes !

Le siège de Dubrovnik s'est soldé par une défaite de la JNA. Elle a été vaincue non tellement par les civils sans armes qui avaient mis leurs canons dans la vieille ville, mais plutôt par la décision funeste de tirer sur eux. Faire cela sous les caméras de la télévision n'a pu que renforcer l'image criminelle que cette armée s'était déjà faite. Heureusement, la ville en a souffert moins qu'on avait cru au début. Les assiégés ont profité de la situation pour démolir le toit de l'église orthodoxe et la ruiner. Cela pourrait être le seul résultat, très symbolique, de cette campagne criminellement stupide. La JNA est revenue au Monténégro sans pouvoir préserver même les quelques rochers qui ferment l'entrée de la baie de Kotor (voir FRONTIÈRES INTERNATIONALEMENT RECONNUES).

Une tactique très nouvelle a été appliquée dans la guerre en Slovénie, en Croatie et également en Bosnie. Elle consiste à encercler des casernes par des civils sans armes. Les soldats encerclés ont ensuite tout le mal du monde à s'en sortir. On les laisse éventuellement partir s'ils abandonnent leurs armes. On se demande pourquoi cette tactique si efficace, qui est venue à bout de la JNA, n'a jamais été appliquée précédemment. Lors de la Seconde Guerre mondiale, la libération de Paris n'aurait pas été attendue si longtemps si les Parisiens désarmés avaient su qu'il suffisait d'encercler les casernes allemandes.

Pendant deux ans des centaines de canons serbes ne sont pas arrivés à bout des civils sans armes qui défendaient Sarajevo assiégé. La ville ne produit pas d'armes. D'autre part, son seul lien avec l'extérieur a été assuré par la « communauté internationale » (voir ce mot), qui n'y a amené rien sauf de l'aide humanitaire et des équipes de journalistes et autres dignitaires politiques, militaires et ecclésiastiques. On pourrait penser que les assiégeants serbes ont eu une bien piètre armée pour combattre avec tel insuccès des civils sans armes. Pourtant il a fallu engager une grande escadrille de 200 avions de la plus grande alliance militaire du monde pour les forcer à renoncer au siège.

Enfin, pendant toute une année il y a eu une guerre en Bosnie centrale et à Mostar entre les civils sans armes croates et les civils sans armes musulmans. On pourrait peut-être le nier si à l'emplacement de son vieux pont la ville de Mostar n'en portait pas une grosse balafre.

Il est beaucoup plus commode de laisser combattre des civils sans armes, car alors on n'est pas obligé d'expliquer d'où viennent les armes.

COCA. Nom d'une boisson édulcorée à goût médicamenteux dont tout le monde raffole, parce qu'on lui a dit beaucoup plus de fois qu'il ne le fallait qu'il devait en raffoler. On estime essentielle pour la survie l'énergie contenue dans ce liquide, comme l'électricité ou le gaz. Tout de même, les Américains devraient être peinés qu'au lieu de la bannière étoilée ou de ce bonhomme à barbiche, le symbole de leur nation soit devenu ce sirop brun et pétillant. Pour suggérer le mot « Amérique » dans un de ces jeux d'association il serait le plus naturel de dire « coca-cola » — et pour suggérer le second de ces mots, on pourrait dire le premier. Il faudrait toutefois préciser que ce n'est pas tellement la boisson qui est en question, mais son récipient.

Car le coca-cola est avant tout un symbole, un logo, une bouteille, une canette, dont le contenu est secondaire et sans importance. Ce symbole est non seulement un symbole de l'Amérique, mais de toute cette civilisation à la mode américaine dans laquelle nous vivons. L'idéal de vie de cette civilisation serait un soap, une opéra de lessiviers, où l'on se lave interminablement les dents, les cheveux et le carrelage, entouré d'une progéniture qui découvre le monde et forme son goût en jouant avec des monstres en plastique. Et, bien sûr, tous, adultes et enfants, boivent du coca-cola.

Les dangers de cette civilisation ont été maintes fois annoncés, surtout par la gent de gauche, mais cela n'a servi à rien. On pouvait s'y attendre avec de tels prophètes. C'est tout de même triste qu'après avoir refusé par les mouvements des années 60 de prendre une petite dose de cette boisson, la société soit obligée d'en avaler une dix fois plus grande.

Ce mouvement de refus est viscéral à la nature humaine et n'est pas un produit du gauchisme, qui voulait seulement s'en servir pour atteindre son propre idéal de vie — beaucoup plus répugnant. Ce refus n'a pas disparu avec le gauchisme, et aujourd'hui le guettent pour s'en servir d'autres prophètes de malheur. Parfois ce sont les mêmes gens, dans

des habits plus soignés. Ce qu'ils nous offrent comme palliatif n'est pourtant qu'un reflet de la société où ils se sont trouvés : encore plus de coca-cola — et pour tout le monde. Le seul but qui donne maintenant un sens à la vie est de sauver quelques malheureux supplémentaires, pour qu'ils nous rejoignent à table. Pour cela il faut surtout combattre et envoyer à la géhenne ceux qui, par hasard, ne seraient pas des nôtres. Cette combinaison idéologique, du coca-cola pour les uns, des missiles pour les autres, devrait s'appeler *humanitarisme* (nous en avons parlé dans l'Introduction de ce glossaire).

Comme dans toute idéologie, son but est une nouvelle humanité. L'homme tel qu'il est ne nous satisfait pas — il faut en faire un autre. Ce que les journaux télévisés préfèrent dans les allocutions de Jean-Paul II, c'est quand devant une grande foule sur la place Saint Pierre, ou sur un stade, il demande dans son style décoloré que soit créée une nouvelle humanité. (*L'homme*, cela passe mieux dans ce genre de programme — les mentions de Dieu sont cantonnées dans une autre émission, qui dure quinze minutes et n'est pas prime time.) Je ne sais pas exactement ce que le Pape demande (cela devrait être doctrinal : en cette matière il est censé être compétent), mais je peux essayer de m'imaginer ce que pense ce Jean-Paul Belmondo de journaliste, qui nous fait part de la nouvelle avec une grimace béate. Et devant ce que j'imagine j'ai spontanément un mouvement de retrait, comme quelqu'un qui se serait penché sur le vide.

La nouvelle humanité *humanitaire* est aussi un vide. Elle n'a pas plus de contenu que ce que pourrait trouver un homme d'affaire ou un pilote de chasseur-bombardier. Ces gens sont sans doute compétents dans leurs métiers, mais quand il s'agit des grands thèmes ils ne pourraient faire mieux que se référer au soap qu'ils ont vu à la télé. Leurs idées ne devraient pas nous inquiéter, sauf si elles sont transformées en philosophie qui serait imposée à tout le monde. Mais, justement, il y a déjà des philosophes qui charrient des conceptions qui font regretter celles du marchand et du pilote — ces deux-là n'étaient pas entièrement dénués de bon sens.

L'humanitaire a deux côtés : le côté des affaires et le côté militaire. Parmi eux, le premier, le Charité business, est proche de la médecine, comme le coca-cola. Une image de ce côté a été longtemps collée dans toutes les gares de France : le visage déplaisant de l'ex-directeur de l'ARC, gérant d'un empire financier cancéreux. Il y a aussi d'autres affiches dans les gares. Par exemple, celle-là, qui est comme le reflet dans un miroir d'une cure diététique : « Avant : photo de femme affamée avec enfant pendant sur les bras ; 100 F après : la même femme grosse et souriante, le bambin tout content. » La conscience tranquille s'achète pour cent francs. Et, comme dans toute entreprise commerciale, vos sous font vivre également les intermédiaires — et parmi eux, les inventeurs d'affiches.

Le côté militaire de l'humanitaire se voit moins dans les gares, mais plutôt à la télévision. Ici, nous n'en parlerons pas, car il est traité ailleurs dans ce glossaire. Mais revenons à notre boisson.

Dans les années 50, en France, il pouvait encore vous arriver au café qu'après que vous ayez commandé un coca-cola le garçon vous réponde poliment : « Monsieur, ceci n'est pas une pharmacie. » Depuis les choses ont changé du tout au tout. Après avoir vendu dans les supermarchés un livre qu'on disait être son journal — une contrefaçon du journal d'Anne Frank à la mode des années 90 —, on a amené cette fillette de Sarajevo assiégé jusqu'à Paris. D'après les magazines de mode, lorsqu'elle a vu les lumières de la capitale, elle a sauté les bras et les pieds en l'air en s'écriant : « Super ! Enfin du coca-cola, de l'électricité, du gaz ! » Peut-être que la fille a dit tout cela — elle aussi regarde la télévision —, mais sans doute les journalistes y ont mis du sien.

COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE. Euphémisme qui recouvre les grandes puissances occidentales et les pays islamiques alliés des Occidentaux.

La guerre civile espagnole s'est faite avec le concours direct ou indirect des grandes puissances qui allaient entrer un peu plus tard dans le dernier conflit mondial. Pourtant, elle ne s'est pas terminée par un accord de ces puissances, mais par la victoire militaire des insurgés.

La guerre civile yougoslave a reçu des dimensions encore plus planétaires. Dans les moments décisifs, son déroulement, comme l'image qu'en donnent les médias, a peu de liens avec ce qui se passe sur place entre les belligérants. Les fils qui font bouger les choses viennent d'ailleurs. Cela était clair quand les Serbes ont cédé à la « communauté internationale » l'aéroport de Sarajevo en 1992 et le mont Igman au sud de la ville en 1994. L'un ou l'autre de ces points stratégiques aurait dû leur assurer la victoire militaire. Ils ont également renoncé à entrer dans Bihac en 1994 pour l'amour d'une visite de l'ex-président Jimmy Carter. Cela était clair aussi quand les Croates ont cédé au diktat américain en 1994 pour faire une sorte de paix avec les musulmans. Finalement, quand après le grand bombardement de l'OTAN en 1995 les Serbes ont perdu sans résistance la plupart de leurs territoires occidentaux et sont restés sans défense dans leur plus grande ville de Bosnie, Banja Luka, la poussée croate s'est arrêtée par miracle.

Cette guerre semblait ne pas pouvoir s'achever sans l'autorisation de la « communauté internationale ». On pensait même encore aux Russes. C'était beaucoup de monde à mettre d'accord — beaucoup trop pour un si petit pays. Mais avec le temps les choses ont évolué. La constitution des Etats-Unis d'Amérique prévoit une élection présidentielle tous les quatre ans, et comme cette échéance approchait, la dénotation du terme « communauté internationale » rétrécissait. Ont cessé de compter tous les autres présidents, premiers ministres, chanceliers, rois et émirs, pour que le terme finisse par désigner quelque chose comme « comité de réélection du président sortant ». Ce fut un grand malheur pour ce petit pays lointain déchiré par la discorde que de devenir un jeton dans le black-jack de la politique intérieure américaine.

CONQUÊTE. Sauf dans le cas précis de quelques rares municipalités, comme Jajce, il n'y a pas eu de prise de la part des Serbes de territoires contrôlés par Izetbegovic. Avant la guerre civile en Bosnie, les Serbes de Karadzic étaient en coalition avec les musulmans d'Izetbegovic et les Croates fidèles à Tudjman pour gouverner la République Socialiste de Bosnie-Herzégovine, qui faisait partie de la République Socialiste Fédérative de Yougoslavie. Ce gouvernement a duré presque deux ans et avait survécu à la guerre civile en Croatie, où l'armistice a pris effet au début de 1992. Quand au printemps 1992 Izetbegovic a proclamé son Etat, puis a été reconnu par les grandes puissances (à moins que les choses se soient déroulées dans l'ordre inverse ?), il ne contrôlait qu'une fraction du territoire qu'il s'appropriait. Les autorités de Karadzic, qui n'ont pas reconnu cette sécession, ont proclamé là où elles l'ont pu leur propre république, qui aspirait à rester dans la fédération yougoslave et aujourd'hui souhaite y revenir. Pour ce faire elles se sont servies du personnel et des armes léguées par l'ancienne armée fédérale, la JNA. La grande majorité des recrues de la JNA en Bosnie était alors constituée de Serbes bosniaques, les recrues croates et musulmanes, encouragées par leurs représentants au gouvernement, n'allant plus faire leur service dans cette armée. La majorité des officiers étaient sans doute Serbes, mais le nombre d'officiers musulmans n'était pas négligeable. Une partie de la JNA en Bosnie est devenue l'armée serbe de la région, alors que le personnel non-bosniaque et une grande partie des armes, en particulier l'aviation et les blindés, ont été précipitamment évacués vers la Serbie et le Monténégro. Au moment où on l'accusait de faire une conquête en Bosnie, la JNA abandonnait tous les territoires qu'elle tenait. Et si on ne veut pas faire de distinction entre la JNA et son héritière, l'armée serbe, alors on peut dire tout au plus que la JNA n'a pas abandonné une partie des territoires. C'est une conquête très spécifique qui a été faite en ne cédant pas tous les territoires qu'on tenait auparavant.

A Sarajevo, les autorités de la nouvelle République Serbe n'ont pu s'assurer que le contrôle des faubourgs, déjà habités par des Serbes, où sont venus se réfugier d'autres Serbes qui s'étaient enfuis ou ont été expulsés du centre-ville. L'armée serbe a alors entamé le siège du centre contrôlé par l'armée d'Izetbegovic, et s'est mise à le bombarder avec des canons. Izetbegovic avait équipé son armée avec le matériel de la JNA duquel il a pu se saisir. Il ne semble pas qu'il ait manqué d'armes légères et de munitions — au début, il manquait surtout de pièces d'artillerie lourde et de blindés (plus tard, il remédiera à ces carences avec l'aide des Iraniens et des Américains). Cette armée « à majorité musulmane » (voir ce mot) a été composée en partie considérable par des gangsters de la ville, promus officiers à la hâte, qui après avoir arrêté les « conquérants » ont vite commencé par terroriser les habitants, y compris l'entourage immédiat d'Izetbegovic. Un certain ordre, à l'orientale, n'a pu s'installer en ville qu'avec d'autres « conquérants ».

Il ne s'agit pas des unités de la « communauté internationale », mais de troupes de volontaires du Sandjak, en Serbie. Avec ces musulmans fanatiques, Izetbegovic a obtenu une population plus à son goût, mais beaucoup d'anciens habitants qui n'étaient pas partis — de

toutes les confessions — ont dû regretter de ne pas l'avoir fait. Maintenant, il était trop tard. Dans le projet de provoquer une intervention planétaire dans sa guerre, Izetbegovic avait besoin de figurants bombardés pour les coproductions qu'il filmait avec toutes les grandes chaînes télévisuelles du monde. Il y avait aussi des rôles particuliers à distribuer. Une poignée de Croates était essentielle pour le journal de 20 heures du 24 décembre (avant-guerre déjà, la communauté catholique de la ville n'était pas bien grande). On allait bien dénicher quelques acteurs pour les rôles de Juifs (la plupart avaient quitté Sarajevo au début, en direction de la Serbie). Même les quelques rares Serbes restés en ville pourraient jouer un petit rôle multiethnique.

Au cours de la guerre, des gens des trois communautés, des musulmans, des Serbes et des Croates, se sont enfuis ou ont été expulsés d'un grand nombre de municipalités partagées. En ont souffert notamment au début les musulmans des villes de la vallée de la Drina — Zvornik, Foca, Visegrad, Rudo —, et en 1995, après les bombardements américains, les Serbes de toute la partie occidentale du pays. Cependant, dans bien des cas, et en particulier à la campagne, rien n'avait en fait changé — chacune des trois communautés contrôlait ce qu'elle contrôlait déjà avant les hostilités.

Les Serbes affirment posséder en propriété foncière 60% de la superficie de la Bosnie et de l'Herzégovine. On n'a jamais essayé de démentir cette affirmation — on se contente de l'ignorer. Par contre, on ne se lasse pas de répéter que 40% des habitants de l'Etat réclamé par Izetbegovic sont musulmans, alors que les Serbes n'en font que le tiers (on ne mentionne jamais que les Serbes ont perdu la majorité assez récemment — il y a une vingtaine d'années). On ne cesse de suggérer qu'un tiers de la population ne pourrait détenir équitablement plus qu'un pourcentage égal du territoire. Avec de tels critères les Chinois pourraient réclamer le quart de la planète.

Il faut savoir que les anciennes villes turques de la région étaient entourées de campagnes peuplées de serfs serbes. Jadis, la terre des campagnes appartenait aux habitants des villes — depuis quelques générations elle appartient aux anciens serfs. La superficie des villes est comme toujours plus petite que la superficie des campagnes, mais le nombre d'habitants y est devenu plus grand.

On se demande ce que pourrait signifier dans ce contexte l'affirmation souvent répétée que les Serbes bosniaques ont conquis les terres dont ils ont fait leur république. A qui les ont-ils prises et quand ? A l'Empire autrichien ou à l'Empire turc ? En 1918 ou au Moyen Age ? On ne pense tout de même pas aux conquêtes des Slaves sur l'Empire Romain d'Orient (voir OCCUPATION) ? !

CONSEIL DE SÉCURITÉ. Depuis la fin de la guerre froide, le « machin » sert à quelque chose. Il fournit un habit respectable à la politique étrangère des Etats-Unis d'Amérique. Le président américain a désormais moins de mal à persuader l'ONU de faire quelque chose que le Congrès de son propre pays. Par exemple, on n'a pas fait trop d'histoire pour châtier les

Serbes de leur témérité. Ce fut vite fait, sans autre forme de procès. Les raisons fournies ont été : « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère ! ... C'est donc quelqu'un des tiens ! » Et l'ostracisme à l'encontre des Serbes est là pour durer tant que l'Amérique le voudra.

Ce nom de « Conseil de Sécurité » fait rêver. Un Etat totalitaire ne trouverait pas mieux pour nommer sa police secrète. Cette idée n'est pas si farfelue qu'on pourrait le croire, car dans un cas au moins le Conseil de Sécurité s'est bel et bien comporté comme un Etat totalitaire. Il s'est arrogé le droit de faire la loi dans le domaine scientifique. C'est une chose que l'on ne mentionne pas d'habitude, mais le blocus contre les Serbes s'appliquait aussi à la science (ce qui n'était pas le cas pour l'Afrique du Sud, ni aucun autre pays frappé par des sanctions onusiennes). A part la science, ont été concernés également l'art et le sport. Le texte de la résolution en question (n° 757 du 30 mai 1992) est assez vague. On ne voit pas très bien qui sont ces scientifiques serbes avec lesquels il ne fallait plus avoir de contact. Des gens qui ont une adresse en Serbie, ou un passeport délivré en Serbie, ou se déclarent comme Serbes lors des recensements, ou sont d'origine serbe ?

Les scientifiques n'ont jamais remis entre les mains du Conseil de Sécurité le droit de décider quoi que ce soit concernant leurs contacts professionnels. Ils ont été certes un peu surpris par cette résolution, mais la télévision a si bien fait son travail que certains sont sans doute persuadés du bien fondé de l'exclusion de leurs collègues serbes. Il y a toutes sortes de gens parmi les scientifiques. Mais la plupart ont fait fi de la résolution n° 757 et se comportaient comme d'habitude — ils pouvaient toujours se justifier par le vague du style onusien. Quand on s'éloigne de la vraie science, dans les régions proches du monde commercial et administratif, les choses deviennent plus graves. Des maisons d'éditions refusaient d'imprimer des textes dont les auteurs avaient une adresse en Serbie (on y trouve l'un des éditeurs scientifiques les plus prestigieux, la maison hollandaise *Elsevier*).

Les Serbes ne sont pas souvent les premiers en science, mais ils ne sont pas parmi les derniers. Parfois, ils sont très bons. La grande majorité des nations représentées à l'ONU, et un nombre considérable de celles qui par le biais de leurs ambassadeurs au Conseil de Sécurité ont voté l'exclusion de la Serbie, sont plus faibles qu'elle dans le monde scientifique. Peut-on punir des gens innocents, qui en plus ont une mission noble, pour atteindre un but politique ? Même si on avait eu établi que les actes du gouvernement serbe étaient criminels, pourquoi les scientifiques serbes en auraient-ils été collectivement responsables ? Finalement, pouvait-on s'attendre à ce que la mesure fût efficace pour atteindre le but voulu — on ne sait pas trop lequel ?

Mais tout cela est sans importance, car un principe essentiel est en question. L'expression « science serbe » a aussi peu de sens que l'expression « science juive ». Les esprits bornés qui siègent au Conseil de Sécurité ne le comprennent peut-être pas, mais ils sont entrés dans une filière totalitaire. Celle où on parle de *science juive*, plutôt que de *science bourgeoise*.

Pour que l'on ne pense pas que nous abusons du terme *totalitarisme*, citons un grand expert en la matière, Raymond Aron, qui a écrit : « Quand un Etat ou un parti prétend dicter à la science ses objets d'études ou les lois de son activité, quand il prétend exclure tel individu ou telle nation, quand il va jusqu'à arbitrer des controverses qui relèvent de l'expérience ou du raisonnement, il ne suffit pas d'évoquer, selon une formule banale, l'oppression des individus par la collectivité. Il s'agit de l'intervention illégitime d'une collectivité politique dans l'activité d'une collectivité spirituelle, il s'agit, en d'autres termes, du totalitarisme, saisi à sa racine même. » (Introduction à *Max Weber : Le savant et le politique*, Plon, Paris, 1959, réimpr. 10/18, 1979, page 16).

Depuis le début des années 90, le Conseil de Sécurité passe son temps à reconnaître celui-ci et à ne pas reconnaître celui-là. Quiconque veut garder un esprit sain, au moins dans le domaine de la science, ne doit pas reconnaître le Conseil de Sécurité.

COUPABLES. Aujourd'hui on est à l'heure des massacres dûment filmés pour la télévision. Trois massacres de ce nouveau genre ont ponctué l'instauration du blocus de l'ONU contre la Serbie en mai 1992, la grande menace de bombardement aérien faite aux Serbes par l'OTAN en février 1994 et le grand bombardement des Serbes finalement réalisé en septembre 1995. Dans aucun des trois cas, on n'a pu établir la responsabilité des Serbes. Pour répondre aux soupçons qui pèsent sur le gouvernement musulman (voir l'article « *Anatomy of a Massacre* » par David Binder dans la revue *Foreign Policy*, no 97, hiver 1994-95, pages 70-78) ses amis français ont entrepris d'expliquer pourquoi il ne fallait pas chercher la vérité concernant ces crimes. Le journal *Le Monde* (voir, par exemple, le numéro du 9 février 1994, page 2) s'est mis en devoir de relayer cette position qui n'est pas sans précédent dans l'histoire de la philosophie et de la jurisprudence. A l'instar des marxistes, on estime que la culpabilité *objective*, sinon *véritable*, des Serbes peut être établie a priori.

L'enquête concernant le troisième de ces massacres, le deuxième du marché Merka (a-t-on manqué d'imagination pour se servir de nouveau du même endroit ?), a été spécialement vite bâclée. Les experts américains qui ont pris les choses en main ont empêché cette fois-ci qu'aucune fausse note se produise. Il y a eu la nouvelle du massacre, puis, tout de suite après, le bombardement et la défaite militaire des Serbes en Bosnie occidentale. On n'a jamais plus rien entendu concernant cette affaire.

Encore un massacre dont les Serbes sont accusés a été annoncé à un moment propice. En août 1995, le jour qui a suivi l'acceptation du plan de paix américain par le gouvernement de la Krajina Serbe, la population a dû partir sous les coups des bombes américaines et des canons fournis par les américains. Deux-cent mille occupants serbes fuyaient la poussée des libérateurs croates. Tout le pays a été si bien libéré qu'il n'y est resté personne. Une colonne de réfugiés d'environ trois cents kilomètres, la plus grande qu'on ait vue depuis le début de la guerre, a pris la route de Belgrade. En Bosnie elle a parfois été attaquée par des avions croates que les radars de l'OTAN n'arrivaient pas à capter.

A ce moment-là, Mme Madeleine Allbright, l'ambassadrice américaine à l'ONU, a tout d'un coup trouvé des photos, prises à ce qu'on dit par satellite un mois auparavant (entre-temps la pellicule a sans doute été égarée), sur lesquelles on a cru voir un stade près de Srebrenica où la terre a été remuée. On en a conclu que trois ou huit mille soldats musulmans ont été fusillés et enterrés en juillet 1995, lorsque les Serbes sont entrés dans la ville. (Comme les batailles de Gorazde et Bihac en 1994, la bataille de Srebrenica avait commencé par une offensive des musulmans, précédée par des incursions et des massacres dans les villages serbes des alentours. Le responsable en serait Naser Oric, commandant musulman de la ville, qui a mystérieusement abandonné ses troupes pendant la bataille. Il aurait eu l'imprudence de montrer des photos de ses exploits aux soldats de l'ONU : les têtes coupées des victimes sur les photos devaient sans doute être des trophées, suivant une vieille coutume turque.)

L'affaire depuis suit son cours (l'affaire de la ville de Srebrenica, bien sûr — et cela concernant le crime dont on accuse les Serbes ; l'affaire Oric et cette autre petite affaire du pays de la Krajina Serbe sont classées). On en est encore à la recherche des preuves que le crime a été commis : on épluche les listes fournies par les ministres d'Izetbegovic et le Croissant-Rouge, on n'arrive pas à les accorder avec celles de la Croix-Rouge, on cherche des endroits où on pourrait creuser (le stade a été labouré sans résultats satisfaisants). Mais les coupables sont déjà connus. C'est pour Srebrenica que les chefs Serbes seront très officiellement inculpés de génocide par le tribunal international héritier de celui de Nuremberg.

Même en supposant que la pire des estimations de Mme Allbright et de ses collègues soit correcte, on est plutôt rassuré que depuis les temps nazis, pendant cinquante ans, il n'y ait pas eu de plus grand crime sur terre que celui-là. Les crimes au Viêt-nam, au Cambodge, en Corée, en Indonésie, au Cachemire, au Bengale, au Tibet, en Chine, en Russie, en Afghanistan, en Iran, en Irak, en Somalie, au Soudan, en Ethiopie, en Angola, au Nigeria, au Congo, au Liban, à Chypre, en Algérie — dans une grande partie desquels des Européens ou des Américains ont été mêlés —, tous ces crimes ont donc été surestimés.

Ce qui est étrange, c'est que les Serbes étaient déclarés coupables déjà depuis 1992. Depuis le début, on avait les criminels — il ne manquait plus que le crime.

**DAYTON, OHIO.** Caserne dans la plaine américaine où on a fait d'importantes concessions aux Serbes. On a permis à leurs représentants de fumer pendant toute la durée des négociations. Milosevic, leur fumeur le plus connu, en a été très satisfait.

Pour obtenir la libération de deux aviateurs-bombardiers français, prisonniers des Serbes, le Président de la République avait prié qu'on prenne en compte le destin de cent mille Serbes de Sarajevo qu'on se préparait à chasser de chez eux. Les responsables de la base de Dayton ont fait également une importante concession concernant cette affaire — non aux Serbes, mais au président français. Ils ont accepté, qu'après la signature de l'accord, les trois zozos signataires et les autres de la « communauté internationale », fumeurs et non-fumeurs, viennent à Paris pour une promenade. Ils ont dit : « Wow ! We'll go from Dayton, Ohio, to Pæriz, France ! »

Cette belle excursion a été un tout petit peu gâchée seulement par une grève des cheminots et des conducteurs du métro. Les rues étaient bouchées plus que d'habitude, les bateaux-mouches bondés. Ceux qui par hasard n'auraient pas vu le métro avant, ont dû être déçus, comme Zazie. Mais c'est pas grave ! On s'est baladé en hélicoptère.

**DÉFI.** Un beau jour les soldats serbes du poste d'en face se sont fâchés. On les menaçait comme d'habitude avec des bombardements, on les bombardait çà et là, mais cette fois-ci, ils ont pris la chose du mauvais côté et ils ont riposté. « Ils ont lancé un défi à la communauté internationale. » Ils ont pénétré dans le poste tenu par les Français de l'autre côté du pont de Vrbanja à Sarajevo (on imagine une sorte de cabane, sans doute pas beaucoup plus grande qu'une cabine téléphonique) et en ont chassé les occupants, en faisant un prisonnier. « Cet otage a été une humiliation pour la France. » Le lendemain le gant a été relevé. Après un assaut ordonné par le Commandant en chef des armées nouvellement élu, en direct du Palais de l'Elysée, les troupes françaises ont repris *la moitié* du poste. Les choses en sont restées là pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'on ait ouvert la porte pour voir que les Serbes n'étaient plus dans la pièce d'à côté. Ils ont bientôt disparu aussi de l'autre côté du pont. Dans tout le quartier sur l'autre rive, il n'est resté personne.

Quelques médias nationaux (en particulier *Le Monde*, à la une) ont essayé de fêter cette victoire des armes françaises remportée sur un pont. Sans trop de succès, car l'incident a vite été oublié (et pour bonne raison). Les termes « défi » et « humiliation » trouvaient naturellement leur place dans cette sorte de bulletins impériaux. (Personne ne s'est rappelé à ce propos que déjà le général Bonaparte a failli être capturé à Arcole par des Serbes au service de l'Autriche, non sur le pont, mais sous le pont. Lors d'un retrait de ses troupes, il s'était enlisé dans la fange à côté du pont, mais comme il était tout couvert de boue, les soldats ennemis originaires de la Krajina Serbe ne l'ont pas reconnu : ils ont traversé le pont sans prêter attention.)

Toutefois, l'emploi de ces deux termes n'est pas limité à la rhétorique napoléonienne : ils sont d'usage courant. Ils trahissent que l'aventure bosniaque de l'armée française est bel et bien une aventure militaire d'un grand et puissant Etat, et pas autre chose.

Si quelqu'un chasse une sœur de la Charité de son poste, ou s'il la capture, cela ne représente pas un *défi* à l'Eglise, qui d'habitude n'a pas les moyens de riposter. La « communauté internationale » les a et s'en est servi. La capture de la sœur peut-être qualifiée d'infâme, immorale, abjecte, ignoble, méprisable, odieuse, abominable, dégoûtante, mais elle n'est pas un défi. Il lui manque pour être un défi l'orgueil blessé de l'Eglise, et l'Eglise n'est pas orgueilleuse, ou du moins ne devrait pas l'être. Une armée et un Etat le sont, fort souvent. C'est là leur plus grande tentation.

On peut dire que la capture de la bonne sœur est une honte, mais c'est une honte pour celui qui l'a capturé et non pour elle. Elle n'a pas à avoir honte. Par contre, un soldat capturé sera souvent honteux d'avoir été capturé, de ne pas avoir résisté vaillamment, de s'être montré plus faible. Et s'il appartient à une grande et puissante armée, la honte retombera sur toute l'armée, sur la nation même. Elle en aura l'orgueil blessé, elle sera *humiliée* (voir HUMILIATION).

Etre un otage (voir ce mot) n'est pas plus humiliant qu'être un prisonnier de guerre ordinaire. Mais c'est plus dangereux. Vous êtes à la merci non seulement de vos ravisseurs, mais aussi des vôtres. Ou, plus précisément, des Américains dans leurs machines volantes.

DÉMOCRATIE. En règle générale, on peut douter du caractère démocratique de tout scrutin remporté avec un pourcentage supérieur à, disons, 95. Le doute doit augmenter en s'approchant de 100. Au référendum organisé par Izetbegovic avec le concours des Croates, de la Communauté Européenne et de l'ancien ambassadeur américain à Belgrade, Warren Zimmermann (voir AUTOPROCLAMÉ), le nombre de voix favorables à la sécession de la république de Bosnie-Herzégovine n'était pas exactement de 100%, mais les 98% proclamés ne sont peut-être pas étrangers au fait que la chose a débouché sur une guerre, d'abord contre les 33% non-inclus parmi les 98%, et ensuite contre 33% des inclus. (Les Serbes font le tiers de la population totale du territoire, et les Croates le tiers de la population sans les Serbes.)

Au référendum semblable organisé au Monténégro pour demander si cette république doit rester dans la fédération yougoslave, il y a eu environ 60% de voix favorables. Ont sans doute voté contre les Albanais de souche, les musulmans et la minorité monténégrine qui renie son identité serbe. Zimmermann n'était pas content du tout de ce résultat et l'a fait savoir. La démocratie n'est pas bonne pour les Serbes — ils ne savent pas s'en servir comme il faut.

DIEU SAIT. A la veille de Noël 1992, en tonnait contre les Serbes dans une allocution télévisée, l'archevêque de Paris a dit : « Dieu sait quelles armes il faudrait exactement employer contre ces ... », puis il s'est arrêté un instant, avec une petite expression de doute

sur le visage, une expression humaine, comme s'il avait voulu se reprendre. A-t-il regretté d'avoir invoqué Dieu ? S'est-il souvenu du deuxième commandement ? A-t-il simplement voulu dire « Qui sait ... », et le mot lui a échappé ?

Ensuite il a continué son discours comme il l'avait commencé.

DOS À DOS (RENVoyer AINSI L'AGRESSEUR ET L'AGRESSÉ). Sorte de tournedos. Plat de résistance d'un face à face sur la guerre civile yougoslave (voir AGRESSION, « BELLIGÉRANTS », CIVILS SANS ARMES, CONQUÊTE, DUR).

DROITS DES MINORITÉS. Il y a un droit concernant la minorité albanaise en Serbie qui mérite d'être cité, car les journalistes français ne veulent pas en parler. Les Albanais de souche en Serbie ont des écoles, et depuis une trentaine d'années aussi une université à Pristina, où on enseigne en langue albanaise. Leur droit à l'éducation en langue albanaise n'a jamais été mis en question. Ce qui a changé depuis que le Kosovo a été mis sous une « effroyable tutelle policière serbe » est que les programmes scolaires et les manuels, traduits en albanais, se font à Belgrade. Cela peut en effet avoir une portée politique pour une matière comme l'histoire, et c'est surtout pour cette raison que le gouvernement de Belgrade s'est occupé de la chose. Mais, pour la plupart des autres matières, cela aurait pu permettre au niveau de l'éducation de la région de s'améliorer. Le niveau atteint par l'activité indépendante du ministère de l'Education du Kosovo, sous Tito et jusqu'à la fin des années 80, était très bas. Les Albanais ont refusé tout compromis sur cette affaire — si on ne leur permet pas de faire leurs propres programmes à Pristina, ils feront la grève et n'iront pas à l'école. Cette attitude opiniâtre peut finir par transformer une population de gens mal éduqués en une population d'analphabètes complets.

La France n'est pas ici en très bonne posture pour approuver l'attitude des Albanais. Car ce que le gouvernement serbe refuse de donner à une minorité, la France ne l'a jamais donné à sa majorité. Toutes les écoles, toutes les universités de France, ont des programmes faits à Paris. Sans parler que toutes les écoles sont uniquement de langue française.

Une affaire plus pressante que l'école buissonnière est le refus des Albanais du Kosovo de participer aux élections. Leur droit de vote n'a absolument pas été restreint et c'est leur propre décision de ne pas s'en servir. A plusieurs reprises, ils auraient pu faire pencher la balance au détriment de Milosevic. Mais, menant délibérément une politique du pire, ils laissent Milosevic récupérer tous les sièges du Kosovo — ils lui font cadeau d'une trentaine de députés (aux élections législatives de Serbie en 1993, Milosevic a obtenu 122 députés sur 250). Ne pas voter permet aussi de prétendre chez les Occidentaux que leurs droits civiques sont bafoués d'une manière flagrante.

On n'a pas eu à parler beaucoup des Albanais dans ce glossaire car, heureusement, la guerre les a jusqu'à présent épargnés. Malgré leur manque de bonne volonté pour le compromis et la détermination qu'ils mettent à poursuivre leur buts maximaux, ils pourraient

être sauvés par la sagesse qui leur reste et le peu d'incitation à l'action armée qu'ils reçoivent de l'étranger. Espérons que par des moyens pacifiques ils obtiendront l'indépendance de la partie du Kosovo qui leur revient — cela serait mieux pour tout le monde. Espérons aussi que les Serbes trouveront assez de sagesse pour élire des gens capables de partager équitablement le Kosovo avec les Albanais avant que la communauté internationale ne s'en mêle en reconnaissant les frontières actuelles de la province comme frontières d'Etat (voir COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE, FRONTIÈRES INTERNATIONALEMENT RECONNUES, INTANGIBILITÉ DES FRONTIÈRES, TERRE SAINTE).

Toutefois, comme les va-t-en guerre français oublie rarement le cas albanais en parlant de la guerre civile yougoslave, il fallait mentionner la manipulation avec les droits considérée ci-dessus.

DUBROVNIK, VILLE CROATE. Il est utile de connaître concernant cette ville quelques faits qu'on n'ira pas apprendre à Zagreb. Dubrovnik est devenue croate à part entière au cours de ce siècle, avec une urbanisation massive après la Seconde Guerre mondiale sous le régime communiste. Le fait qu'un nombre considérable des aristocrates de Dubrovnik se soient jadis déclarés Serbes catholiques a pu ajouter à l'antipathie qu'on y ressent envers les Serbes un brin de haine de classe. Une pièce de théâtre d'un auteur ragusain qui porte le titre français *Allons enfants* et parle de la prise de Dubrovnik par les troupes napoléoniennes reflète sans doute une opinion encore prédominante entre les deux guerres mondiales. On y voit la fleur de la république qui vient d'être assujettie désirer ardemment que du Monténégro viennent les libérateurs serbes.

A ce sujet, on pourrait mentionner le cas de la petite ville de Cavtat, dans la banlieue de Dubrovnik. Au cours des récents combats, les Monténégrins sont entrés dans Cavtat sans rencontrer de résistance, ce qui a permis à la ville de sortir intacte du conflit. Des rumeurs disent que ses habitants ont payé en devises fortes les défenseurs de l'armée croate pour qu'ils les abandonnent. Une version des événements qui pour des raisons différentes n'a cours ni d'un côté ni de l'autre.

DUR. Si l'on vous dit qu'Izetbegovic n'est pas un islamiste, vous devriez répondre qu'il a publié un texte intitulé « *Déclaration islamique* ». Si votre interlocuteur n'est pas convaincu, vous devriez citer le titre entier de l'ouvrage : « *Déclaration islamique — Un programme d'islamisation des Musulmans et des peuples musulmans. Notre but : L'islamisation des Musulmans, Notre devise : Croire et se battre* ». Si alors il vous dit que cela ne prouve encore rien, qu'il faudrait lire le texte, mais que lui, malheureusement, ne sait pas « le bosniaque », vous devriez lui répondre que des extraits ont été traduits en français dans le livre de Jean-François Furnemont « *Le Vatican et l'ex-Yougoslavie* » (L'Harmattan, Paris, 1996, pages 179-192).

Ensuite votre interlocuteur pourrait dire qu'il s'agit sans doute d'un texte récent, écrit de toute évidence sous le feu de l'ennemi, à la lumière d'un cierge, dans le palais présidentiel à Sarajevo, bombardé jour et nuit, entièrement brûlé — il n'en reste pas une pierre. Puisque les pays islamiques étaient les seuls à vouloir fournir des armes pour sauver la démocratie, la civilisation européenne à Sarajevo, puisque nous n'avons rien fait, absolument rien, pas un seul de nos soldats là-bas, pour essuyer les larmes d'un enfant, pour donner un bonbon, pour ..., Izetbegovic devait, bien malgré lui, leur donner un gage. Dans de telle situation on n'a pas le choix. On peut croire Izetbegovic : tant de nos hommes éminents ont parlé avec lui et connaissent ses convictions profondes. Il n'est pas un islamiste. C'est un modéré. Il y a sans doute autour de lui des *durs* (c'est peut-être eux qui lui ont inspiré ce petit texte), et si nous n'aidons pas Izetbegovic, les durs, ceux qui à son insu entretiennent tous ces liens louches avec l'Iran (comme Hasan Cengic du ministère de la défense, traqué par les Américains), ceux-là pourraient prévaloir. Ce petit texte, sur lequel, sans raison, on insiste tellement, n'est qu'une preuve supplémentaire que notre civilisation a capitulé, que l'humain est devenu superflu, que notre siècle ...

Là vous devriez être un peu impoli, interrompre votre interlocuteur, et lui rétorquer que l'on disait des choses semblables concernant Staline. Il était soi-disant modéré, pragmatiste, mais malheureusement entouré par les « durs » du politburo. Alors, pour que ceux-là ne l'emportent pas il fallait faire des concessions à notre ami. Mais, pour retourner à notre mouton, cet autre ami, Izetbegovic, son petit texte — qui n'est pas si petit que ça —, il l'a publié en serbo-croate en 1990 (Mala muslimanska biblioteka, Sarajevo), deux ans avant que la guerre civile ait atteint la Bosnie. C'est sur cette plateforme-là qu'il a été élu par ses coreligionnaires la même année, ainsi que six ans plus tard.

Maintenant vous pouvez vous attendre à ce qu'on vous attaque d'employer le terme de « guerre civile ». On vous dira que c'est inconcevable de renvoyer dos à dos l'agresseur et l'agressé. On vous demandera si vous ne voyez pas l'orage déchaîné contre le lys tremblant, le lion dressé contre la gazelle palpitante, le crocodile contre le nourrisson, le yéti contre le poussin, Pleksi-Glatz et Rastapopoulos contre un petit ami de Tintin.

**ENTITÉ.** Pour décrire les deux parties de la Bosnie-Herzégovine inventée à Dayton, les Américains sont tombés dans la philosophie. Il y a une entité concrète, la République Serbe, et une entité abstraite, la Fédération Croato-musulmane. Et il y a l'Union impossible du concret et de l'abstrait.

**ESTIMATION.** La méthode la plus usitée est la multiplication par mille. Par exemple, on répertorie trente cas de viol et on conclue qu'il devait y en avoir trente mille. Certains préconisent plutôt la multiplication par deux mille.

**EURO-.** Préfixe que l'on rajoute devant certaines choses édulcorées ; par exemple, de la crème au chocolat à la saccharine (*Hergestellt in Deutschland*).

**EXPERTS.** Les acteurs télévisuels français ont témoigné d'un si grand art dans les émissions du genre « je vous prends le crachoir » que même les collègues de la chaîne américaine CDS (succursale du groupe ONU) ont cru bon d'en engager pour un feuilleton qu'ils tournent contre le peuple de la République Serbe dans la brume au pays des vaches. Si jamais quelqu'un tourne quelque chose de semblable contre le peuple d'Israël, la France pourrait offrir les services de l'abou Roger Garaudy assisté de l'abbé Pierre Grouès (voir **TÉMOIGNAGE, TRIBUNAL INTERNATIONAL**).

**EXTRÉMISTE.** Qui n'est pas sage et ne veut pas écouter les grandes puissances occidentales (voir **MODÉRÉ**).

**EXTRÉMISTE DE PALE.** Crétin des Alpes Dinariques, extrêmement répugnant. Le Président de la République aurait évité tout reproche si en 1995, au lieu de faire exploser des bombes dans le Pacifique, il avait fait charger ces mêmes engins sur des appareils qui les auraient largués au dessus de Pale sur les extrémistes.

**FIEF.** Bauge serbe peuplée d'extrémistes.

**FORCES DE PAIX.** Armée d'occupation.

**FRAPPE CHIRURGICALE.** Manifestation sans doute typique de l'humanitaire, car dans son appellation sont réunis les deux plans où celui-ci s'applique le plus : le médical et le militaire. Jusqu'à maintenant limitée à la bombarderie aéronautique.

C'est vrai que le geste caractéristique d'un chirurgien ne saurait être de frapper (ce serait peut-être le geste d'un chirurgien qui ne se maîtrise pas, un chirurgien sans entraves, *sans frontières*), mais cette image est tout de même bien choisie — rassurante. La frappe est atténuée par la précision et ennoblie par l'art. Cette chirurgie martiale est forcément une bonne chose — bien bonne.

Le peuple serbe de Bosnie, qui n'a pas besoin de l'humanitaire médical, n'a pas trop à craindre du militaire non plus. Le « *collateral damage* » de l'opération qu'on lui a préparée sera strictement limité. Le service de presse de l'Armée de l'air américaine s'en chargera.

Voici le genre de texte qu'il laissera filtré (par l'intermédiaire de l'envoyée spéciale Marie-Claude Decamps dans *Le Monde* du 20 février 1994, page 3): « Aviano est prête. Sur la base américaine, au pied des Alpes du Frioul, les chasseurs-bombardiers sont déjà armés de missiles qui ne demandent qu'à être lancés, les uniformes sont bien repassés, le moral au zénith. Jusqu'au soleil qui lui haut dans un ciel tout bleu : un vrai grand beau temps pour attaquer. [...] Juchés sur leur appareils, posant pour les caméras, un pilote de F-15 (huit appareils en tout) et un autre de A-10 (douze appareils) se livrent à des discours comparatifs. On fait salon sur les pistes. Avantage au capitaine Walt Scott, blouson à l'ancienne et fine moustache, venu d'Allemagne comme beaucoup d'autres, prêter main forte. "*Affreux, mon A-10 ? Peut-être, mais on ne l'a pas appelé le « tueur de tanks » pour rien. A bord, vous pouvez charger n'importe quel type de bombe et je vous garantis que ça fait du bon boulot.*" Et la fameuse précision chirurgicale des tirs, dont on a vu certains ratés en Irak ? "*Tout est au point, si on ne voit pas au sol, notre service radar nous confirme les positions. En principe cette fois, aucun problème.*" » (Peut-être que l'envoyée s'est voulue ironique ? Mais à lire tout le texte on voit qu'elle a été charmée bien plus qu'elle n'a charmé.)

Il y a une grande différence entre un bombardement chirurgical et le canonnage arriéré que les Serbes ont infligé au centre de Sarajevo, tenu par les musulmans. On n'a pas idée de frapper comme ça quand il y a toutes ces brigades de la presse internationale qui vous guettent ! Et viser en plus l'artillerie que l'ennemi a installée sur le toit de l'hôpital (encore de la médecine), tout de suite à côté de l'hôtel des journalistes ! Ça ne se fait plus, ces choses-là.

C'est une aubaine d'être à la merci de l'humanitaire de nos jours. Les choses ont énormément évolué depuis Hanoi, sans parler de tout ce carnage non-chirurgical, allemand et allié, du temps préhistorique de la Seconde Guerre mondiale.

FRONTIÈRES INTERNATIONALEMENT RECONNUES. Si l'on se réfère à l'accord de Helsinki, les seules frontières yougoslaves internationalement reconnues sont celles de l'Etat fédéral tel qu'il existait il y a vingt ans. Dans le cas de la Croatie, c'est donc la frontière de ce pays avec la Hongrie. Dans le cas de l'ancienne République Socialiste de Bosnie-Herzégovine, aucune de ses frontières ne peut être mentionnée par l'accord de Helsinki, puisqu'elle n'a comme voisins que d'autres républiques ex-yougoslaves. Par quelque chose qui juridiquement ressemble fort à un tour de passe-passe, mais qui serait en fait un exemple d'application de la loi du plus fort, les frontières de cette ancienne république socialiste yougoslave ont été proclamées frontières internationales. D'abord par les grandes puissances, puis par l'ONU.

Pour parler de ces frontières on prend souvent un ton pathétique, comme s'il s'agissait de quelque chose de vénérable, qui existe de toute éternité : « S'il vous plaît, Messieurs, Dames, ce sont les Frontières d'un Etat ! Internationalement Reconnu ! » L'Etat bosniaque, lui, n'est reconnu que depuis peu, et encore, quand il a été reconnu, il n'existait pas. Entre-temps, il n'a pas encore commencé d'exister. Quand à l'histoire, elle n'a rien de vénérable.

Les frontières des républiques yougoslaves ont été tracées par les communistes victorieux au lendemain la Seconde Guerre mondiale. Tito en porte la responsabilité ultime, mais il est peu probable qu'il se soit directement occupé de telles vétilles. Les vrais auteurs se trouvent dans son entourage immédiat, parmi les membres du politburo du Parti Communiste Yougoslave. On a essayé ces derniers temps à Belgrade de trouver la trace des travaux qui ont produit ces frontières, et on n'a rien trouvé. On s'est rendu compte que les nouvelles autorités communistes avaient même omis de faire approuver ces nouvelles frontières internes par le parlement fantoche qu'elles avaient donné au pays.

On a tout de même appris quelques détails de la bouche de Milovan Djilas (toujours le plus bavard), qui a avoué qu'il était responsable jusqu'à un certain point de la frontière entre la république de Serbie et la république de Croatie dans la région de Vukovar. Sans trop de regret, Djilas dit que dans ce cas épineux d'une ville à majorité croate dans un district à majorité serbe, il avait fallu effectuer quelques recherches sur le terrain pour savoir ce que le peuple voulait. Ce qui revenait à demander aux *camarades* sur place ce que le peuple voulait. Finalement, on s'était décidé en faveur de la Croatie, en tenant compte d'un petit nombre de Croates restés ailleurs du côté serbe de la frontière. Tout cela a été bâclé en quelques jours, d'une manière bien typique pour les communistes : « Ce que les soi-disant experts bourgeois, avec leur approche formaliste, auraient mis des mois à faire, nous communistes, nous pouvons le faire en un tour de main ! »

Le plaisantin qui a dessiné la frontière entre la république de Croatie et la république du Monténégro a dû être très pressé pour avoir octroyé à la première une toute petite péninsule inhabitée qui ferme l'entrée de la baie stratégique de Kotor au Monténégro. Peut-être sa main a-t-elle tremblé?

Pour la frontière de la république de Bosnie-Herzégovine on a repris un tracé qui date de la Paix de Karlowitz, de la fin du dix-septième siècle, quelque peu corrigé ultérieurement. Légitimé par un empereur du Saint Empire Romain Germanique et un sultan, il taille dans des populations homogènes serbes et croates sans aucun respect de la situation ethnique. Ces frontières ont provoqué pas mal de tracas, y compris une guerre mondiale, avant de disparaître dans le royaume de Yougoslavie. Elles ont resurgi sous Tito avec tous leurs détails historiques (y compris la languette de Neum, qui coupe la côte croate en deux) on ne sait trop pourquoi. Sans doute Tito ne le savait-il pas non plus, car dans son opinion cela ne devait avoir aucune importance. Il était maître de tous les côtés. Alors on peut dessiner n'importe quoi — même les frontières de la Paix de Karlowitz si l'on veut.

(L'insistance d'Izetbegovic pour avoir Neum ne peut être motivée par la volonté d'y construire un port — chose pratiquement impossible, puisque l'agglomération se trouve dans une baie peu profonde. Ses raisons doivent être plutôt le désir d'embêter les Croates et celui de récupérer les villas que le gouvernement de la République Socialiste de Bosnie-Herzégovine s'y est fait construire. Il n'y a rien d'autre à Neum. Il serait amusant que toute la machine de l'OTAN se mette en marche au prix de centaines de millions, voire milliards, de dollars pour récupérer les villas balnéaires du gouvernement bosniaque.)

**GRANDE CROATIE.** Comment peut-on se servir de ce terme ? ! Le terme correct serait sans doute NDH (voir INCOMPRÉHENSION, CAMPS).

**GRANDE SERBIE.** Ce terme n'a pas été inventé par des Serbes, mais par des Autrichiens. Les hommes d'Etats et les journalistes habsbourgeois s'en sont servi pour ridiculiser et couvrir d'opprobre la volonté des Serbes de parachever leur unité nationale. Cette volonté mettait en danger l'Etat austro-hongrois, qui jusqu'à 1918 englobait des territoires où vivaient la moitié des Serbes. Ce n'était pas le seul danger qui menaçait cet Etat malheureux, mais c'est bien celui qui a finalement provoqué sa perte. Le succès planétaire que le terme de Grande Serbie a atteint de nos jours peut être perçu comme une revanche posthume.

Ceux qui au début de la guerre civile yougoslave ont fait revivre ce terme dans sa version allemande originelle ne manque sans doute pas d'affinité avec l'empire défunt de Vienne (à la manière de Ionesco, on pourrait qualifier cette inspiration de *néohabsbourgique*). Mais ceux qui s'expriment en d'autres langues et emploient volontiers le terme le font moins par goût du macabre que parce qu'ils sont des nigauds. Ils ont l'air de penser qu'il a cours chez les Serbes. Les Serbes se serviraient donc volontiers d'un terme péjoratif façonné par leurs ennemis. Qu'on se rassure, on ne parle guère de Grande Serbie parmi les Serbes. Comme on ne parle pas de Grande France parmi les Français. ( Peut-être en parle-t-on parmi les nationalistes basques, catalans, corses ... que sais-je ? )

Ce à quoi les Serbes aspirent en geste et en parole est l'unité nationale — chose qui devrait être compréhensible aux ressortissants de la République, Une et Indivisible. Cette chose, que les Serbes avaient parachevée en 1918, vient de leur être retirée avec l'annulation des résultats du Traité de Versailles. La tentative précédente d'annulation, qui a été défaite en 1945, a maintenant abouti, et des Etats nés du bon vouloir de Hitler, la Slovaquie et la Croatie, sont réapparus. Suivis d'autres, que Hitler n'avait pas envisagés. Les Serbes, par contre, semblent s'être trouvés du côtés des vaincus, et beaucoup sont prêts à ne pas lésiner sur les moyens pour dresser des frontières étanches dans leur milieu.

Les Serbes ont construit leur unité nationale pendant longtemps et à très grand frais. Pendant tout le dix-neuvième siècle ils ont poursuivi ce but non seulement contre le gré de deux empires formidables qui les englobaient et les étouffaient, la Turquie et l'Autriche, mais aussi contre le gré de la plupart des grandes puissances d'alors. Ils ne l'ont atteint qu'au prix de sacrifices immenses au cours de la Première Guerre mondiale, grâce à des alliés victorieux, en particulier la France. S'ils ne s'étaient lancés alors dans l'aventure yougoslave avec les Croates et les Slovènes, on leur aurait sans doute donné d'inclure la Bosnie dans un Etat que personne, sauf les vaincus, n'aurait appelé Grande Serbie.

Aujourd'hui on leur dit que l'aspiration à l'unité avec des parties des ex-républiques yougoslaves de Croatie et de Bosnie-Herzégovine, régions où ils sont majoritaires depuis des siècles, ne peut être qualifiée que par ce terme à résonance grotesque et criminelle. Se

soucie-t-on du pourcentage exacte des Croates et des musulmans dans ces contrées ? A quoi bon ! Le terme de Grande Serbie fait l'affaire. Il suffit de l'employer pour impliquer que cette nation n'a droit qu'au territoire que ses grands ennemis autrichiens, Hitler inclus, seraient prêts à lui concéder.

GUERRE CONTRE LA GUERRE. Une anecdote russe du temps brejnevien fait demander à un oracle s'il y aura encore des guerres mondiales. La réponse est : « Non ! Il n'y aura plus de guerre mondiale. Mais il y aura une telle bataille pour la paix que le monde ne s'en remettra plus. » Bien sûr, la manière dont Léonide Brejnev nommait la guerre n'est pas l'invention de ce personnage dépourvu de talent. Cette formule de mauvaise augure date au moins de l'Empire Romain. Dans la version extrême qu'en a donné Orwell dans *1984*, le ministère de la Guerre se nomme « ministère de la Paix ».

Ceux qui pourraient légitimement employer cette façon de parler, comme les Britanniques au cours de la dernière guerre mondiale, ne le font pas d'habitude. Au lieu de dire qu'ils mènent une guerre contre la guerre, ils auraient plutôt dit qu'ils la mènent contre les Allemands. Les va-t-en guerre d'aujourd'hui, concentrés surtout dans la profession journalistique et ecclésiastique, se servent volontiers de la formule, car « guerre contre les Serbes » manquerait d'allure. Se référant à leur propre tradition religieuse, sans doute différente de celle du Pape de l'Eglise catholique romaine, les dignitaires musulmans parlent également de « guerre sainte ».

**HUMANITAIRE.** Se dit de toutes sortes d'affaires, métiers ou machines dont le but ostensible est d'apporter de l'aide à certaines gens qu'on a choisi d'aider. Il existe aussi bien des ex-ministres et professeurs d'université humanitaires que des camions humanitaires. La chose est inséparable de la télévision, qui « sensibilise » les spectateurs (voir SENSIBILISER) — elle rend l'opinion publique consciente du besoin de l'humanitaire, comme le parti communiste devait rendre les masses laborieuses conscientes de leurs besoins authentiques. Mais cela est du ressort de la théorie. Dans la pratique, l'humanitaire s'est imposé d'une manière spectaculaire dans les domaines médical et militaire.

D'après les images de la télévision, les malades pris en charge d'une façon humanitaire dans la guerre civile yougoslave sont toujours des enfants musulmans. Par contre, la population à laquelle devrait s'appliquer une action militaire à but humanitaire est composée d'adultes mâles serbes. On ne montrent pas ces bêtes sauvages, inaccessibles dans leurs gîtes, leurs fiefs, où elles s'adonnent à la purification ethnique et au viol systématique. On montrent plutôt avec contentement les instruments de l'intervention humanitaire que l'on prépare à leur égard — de beaux bombardiers en plein vol, par exemple.

Les Américains ont encore fait mieux que les autres sur ce chapitre. Quand les appareils de l'U.S. Air Force ont finalement déversé leur charge humanitaire sur la République Serbe en 1995, l'hebdomadaire *Time* a sous-titré la photo céleste de sa couverture « Vol de conscience ».

Les enfants serbes n'ont pas besoin d'aide humanitaire et n'ont rien à craindre d'elle, pour la simple raison qu'ils n'existent pas. Les Serbes sont un peuple sans enfants.

Les actualités cinématographiques produites par le ministère de Goebels s'occupaient aussi beaucoup des enfants. De ceux qui existaient, bien entendu, et non de ceux qui ne devaient pas exister.

Une autre forme d'intervention humanitaire consiste à ravitailler l'une des parties en conflit, et si possible empêcher l'autre de mener à bout des opérations militaires. Une spécificité de la guerre civile yougoslave est que la plupart des nouvelles du front parlent de convois humanitaires qui ont pu ou n'ont pas pu traverser les tranchées. Il est de règle d'être choqué que ces convois soient fouillés au passage, comme de vulgaires voyageurs est-européens soupçonnés de trafic (voir CIVILS SANS ARMES, IMPARTIALITÉ).

**HUMILIATION.** On la lave après l'avoir essuyée. « Si l'humilité est un renoncement à l'orgueil, l'humiliation au contraire amène un renforcement de l'orgueil » (André Gide). (Voir DÉFI.)

**I**MPARTIALITÉ. Pour les nouvelles dramatiques qui viennent de l'étranger il est presque de règle que le journaliste français oriente ses lecteurs dans la position à prendre. Ainsi on n'a pas eu à tergiverser lorsque le président Yeltsine a pilonné le parlement russe, ou lorsque pendant la guerre civile yougoslave un grand massacre a eu lieu au Rwanda. On a instinctivement essayé de croatiser les Tutsis et serbiser les Hutus (à moins que ce ne soit l'inverse). Il est utile que le parti pris du journaliste s'accorde avec celui de l'Etat, quoiqu'il soit permis au journaliste de clamer qu'il essaye de tirer l'Etat de sa torpeur ou de le sauver de ses égarements.

La prétention à l'impartialité que la France essaye d'afficher dans la guerre civile yougoslave est tout bonnement ridicule. Pendant les deux premières années du conflit bosniaque, la France a, peut-être plus que quiconque, été engagée dans l'effort de guerre d'Izetbegovic. *Manu militari*, elle lui a permis de garder une partie des territoires sous son contrôle, notamment Sarajevo, Bihac et Srebrenica. Ensuite, sur le terrain, la France n'a été devancée que par l'Amérique (et suivi de peu par l'Angleterre) pour assurer la victoire des armes croates et musulmanes en 1995. Tout cela est accompagné d'un chœur bien uni de ministres et autres journalistes, chantres de la cause musulmane.

Pourquoi ? La France est-elle mue uniquement par la générosité ? Permettons-nous d'en douter lorsqu'il est question d'affaires d'Etat. Il est toujours beaucoup plus vraisemblable qu'il s'agit d'intérêts.

Il arrive que les nouvelles de Bonn et Riyad se chevauchent désagréablement avec celles des Balkans. Laisant de côté les vieux amis allemands, souvenons nous qu'au début de 1994, juste avant de réclamer à cor et à cris la réouverture de l'aéroport de Tuzla, puis d'initier l'ultimatum de l'OTAN lancé aux Serbes, le Premier ministre, le ministre des Affaires étrangères et le ministre de la Défense se sont vu claquer la porte au nez à Riyad, où ils étaient allés plaider pour un énorme contrat concernant des avions et pièces accessoires. On peut manquer à l'impartialité pour des raisons exactement inverse à la générosité.

On peut aussi manquer à l'impartialité par amitié. Là, on ne peut guère nourrir de soupçon envers la France, qui s'est opposée sans remords à ceux qui étaient ses plus grands amis parmi les Yougoslaves. Si en 1918 la Serbie n'avait pas été tentée par l'aventure yougoslave, on lui aurait sans doute concéder l'unification avec les Serbes de Bosnie comme la moindre des choses. A l'époque les Serbes pouvaient compter sur un grand allié vainqueur, qui aujourd'hui ne sait rien et ne veut rien savoir de ces protégés et amis lointains. Le nom même de « Serbe » était oublié en France avant qu'il ne réapparaisse sur des affiches abusivement ornées d'un portrait de Hitler. Bien des Français seraient étonnés de trouver en plein milieu de Belgrade, dans le centre du parc sous la vieille forteresse, un monument de dimension imposante sur lequel on a gravé : « Nous aimons la France comme elle nous a aimés. » En 1992 un disciple du sculpteur Christo a recouvert ce monument d'un énorme

voile noir en signe de deuil. Depuis on a enlevé le voile, et le monument se couvrira de poussière, comme n'importe quel monument aux morts.

**IMPLÉMENTER LA PAIX.** Faire marcher le programme militaire d'un processus de paix (voir ce mot). C'est-à-dire, faire marcher l'infanterie. La partie aérienne du processus précède l'implantation ... pardon, l'implémentation.

Il est désirable avant d'installer des troupes dans un pays étranger de s'assurer préalablement de la compatibilité avec les troupes du pays. C'est-à-dire, obtenir leur capitulation. Pour qu'on ne vous prenne pas pour des envahisseurs pré-modernes, du temps où on ne connaissait pas encore la force des ordinateurs. Les ordinateurs, c'est ceux qui donnent des ordres et introduisent le nouvel ordre mondial.

**IMPLOSION.** Chose qui est arrivée au communisme (presque partout sauf en ex-Yougoslavie, où ça a ex-plosé). Essayons de voir un peu pour quel raison ce terme emprunté à la phonétique et à la physique a pu s'imposer dans le journalisme.

Dans la terminologie phonétique, le communisme était un système qu'on pourrait appeler *occlusif* : il fallait y avoir la bouche fermée, ce qui a été suivi d'une ouverture brusque. La bouffée d'air libéré fait alors un petit bruit étouffé. Les frontières aussi étaient fermées et elles se sont brusquement ouvertes, sans beaucoup d'effet. Car l'implosion est la première phase de l'articulation d'un autre système occlusif, avec frontières fermées à l'Ouest, par les policiers et douaniers du monde libre.

En physique, l'implosion est l'irruption brutale d'un fluide à l'intérieur d'une enceinte plus faible. Un très bon candidat pour l'implosion est un téléviseur. De même que la cavité cérébrale d'un téléspectateur moyen.

**INCENDIES CRIMINELS.** L'armée française en a déjà vu. A Moscou en 1812. Les descendants des grognards ont pu admirer un spectacle semblable au début de 1996 dans les faubourgs serbes de Sarajevo, quand tous les habitants étaient partis. Les reporters des journaux ne trouvaient que des mots durs pour condamner ce vandalisme. Alors que le mot pour décrire ces feux était « désespoir ».

Les journalistes que l'Empereur a choisi d'emmener avec lui à Moscou ont dû écrire de la même manière. Car Napoléon connaissait très bien le côté médiatique de l'art de la guerre et avait construit sa carrière en l'exploitant avec adresse. Une anecdote russe du temps soviétique peut ici servir d'illustration.

Alexandre le Grand, Jules César et Napoléon sont à Moscou, à la tribune du Kremlin, en train de regarder la parade militaire du 1er mai. Alexandre en est ébahi : « Quelle armée magnifique ! Avec une telle armée je ne me serais pas arrêté en Inde. J'aurais traversé l'Himalaya, j'aurais conquis la Chine, le pôle Nord, je ne sais pas quoi ... ! » Jules César, lui aussi, est très enthousiasmé : « Fantastique ! Avec ça, j'aurais traversé le Rhin, j'aurais pris

toute la Germanie, la Sarmatie, la Scandinavie, même la Sibérie ... ! » Napoléon, lui, il ne regarde pas les colonnes de soldats qui défilent : il lit la *Pravda*. Alors les deux autres lui demandent : « Et toi, tu en dis rien ? » Napoléon lève un peu le nez par dessus son journal : « Ah ! les soldats ? ! Ils sont pas mal. » Puis il baisse le journal et d'un ton enthousiaste déclare : « Mais ce journal, ça, c'est formidable ! Si j'avais eu un tel journal, personne n'aurait entendu parler de Waterloo ! »

Napoléon est dans cette perspective notre contemporain. Bien des aspects des guerres télévisées lui seraient familiers. Par exemple, la théâtralité avec laquelle CNN annonçait en 1991 les nouvelles inexistantes de la guerre du Golfe : « *And now ! We have the last releaease of thee WAR IN THE GULF !!!* ». Cela aurait pu lui plaire encore plus que la *Pravda* (qui, finalement, ne s'est pas montrée si bonne).

Il aurait peut-être aimé se mêler aux marginaux de l'humanitarisme, avec lesquels il partage le même amour de la pose : il aurait pu les trouver de son niveau intellectuel. Ne véhiculait-il pas lui aussi avec ses conquêtes une idée, falsifiée et aussi creuse ?

INCOMPRÉHENSION. Quand les gens disent qu'ils ne comprennent pas la guerre civile yougoslave, ils veulent dire d'habitude qu'ils ne l'approuvent pas — ce qui est bien normal. Mais dans un autre sens du mot « comprendre », qui est du domaine de la raison, il s'agit de savoir quel est l'enchaînement des événements qui ont mené à cette guerre. Il n'y a aucune chance de parvenir à cela si on persiste à occulter des faits aussi importants que les massacres de la Seconde Guerre mondiale où ont péri les parents des combattants d'aujourd'hui. Que dirait-on de quelqu'un qui voudrait comprendre le conflit israélo-arabe sans remonter plus haut que 1990 ?

L'Etat croate actuel se réclame trop souvent de l'Etat Indépendant de Croatie — le sigle serbo-croate en est NDH — qui a existé de 1941 jusqu'à 1945. Quand un Etat se voit obligé d'insister sur l'indépendance dans son appellation même, on peut douter qu'il l'ait réellement, mais un bon Croate serait sans doute vexé qu'on appelle « fantoche » son NDH. Il a tort, car il disculpe ainsi l'occupant allemand et met entièrement au compte de la nation croate un héritage auquel il serait plus prudent de renoncer (voir CAMPS).

Le théâtre de la guerre civile yougoslave est précisément le territoire du NDH. Le foyer central de la guerre est en Bosnie-Herzégovine et dans les régions limitrophes de la Krajina Serbe, où se sont déroulés la plupart des événements sanglants de la guerre précédente. Le but proclamé du NDH était de rendre son territoire libre de toute présence serbe. Ce but sera réalisé un demi-siècle plus tard d'une manière plus parfaite et moins compromettante que celle des émules de la SS dans le NDH. A l'époque déjà, il y avait une alliance entre les Croates et les musulmans (plus solide que celle d'aujourd'hui). Et l'ambassadeur allemand à Zagreb était, comme de nos jours, un personnage très important.

Qui peut affirmer que toutes ces choses sont purement accidentelles et qu'on a tort de comprendre les événements actuels à la lumière de l'histoire récente ? Le problème est que si

on ne les comprend pas ainsi, on risque de ne pas les comprendre du tout. Cette incompréhension vous donne une belle posture morale, mais peut conduire à des gestes qui aggravent le malheur des gens.

INDÉPENDANTISTES. S'ils sont des nôtres. Autrement, séparatistes (voir ce mot).

INDIGNATION. En est imprégné le ton dont on parle de toute action des Serbes dans la guerre civile yougoslave. On dira, par exemple, qu'ils tiennent un patelin quelconque au nom imprononçable — quelque chose comme Smiljevci — du même ton qu'on prendrait pour dire qu'ils ont occupé Champigny-sur-Marne. On s'émerveillera qu'ils s'y comportent comme s'ils étaient chez eux, qu'ils s'arrogent le droit d'inspecter les bagages des convois français et autres qui passent de plein droit par Smiljevci.

*Smiljevci* est le nom de plume du village d'Islam Grcki dans la région de Zadar, patrie de l'écrivain Vladan Desnica, qui l'a dépeint dans le roman *Estivants hivernaux*, le meilleur roman sur la Seconde Guerre mondiale en serbo-croate et, de manière général, l'un des meilleurs romans de la littérature yougoslave. On y parle d'un groupe de réfugiés italiens de Zadar venus s'abriter dans un village serbe des environs pendant les bombardements alliés de la ville. L'identité serbe du village de Desnica a ainsi été immortalisée. Pourtant, après l'offensive croate au début de 1993, un journaliste du *Monde* qui avait vu les ruines d'Islam Grcki en a tiré quelques traits indignés sur le comportement barbares des occupants serbes qu'on était finalement parvenu à chasser.

INTANGIBILITÉ DES FRONTIÈRES. Ce principe a présidé au démantèlement des empires coloniaux d'Afrique dans les années 50 et 60. On peut douter qu'il ait fait le bonheur des Africains, qui vivent dans des Etats conçus par des employés ignares de l'administration coloniale. On ne sait pas ce que ce principe produira encore parmi les anciens sujets de l'empire soviétique, dont les Etats ne sont pas moins fantaisistes. En Yougoslavie il est une cause directe de la guerre — la cause principale, sans aucun doute. Pour un principe dont la justification devrait être d'empêcher la guerre, c'est un désastre. Il aurait été bien plus salubre que l'Europe n'admette pas le divorce en Yougoslavie avant un accord sur les nouvelles frontières. Si d'aventure on a envisagé une telle politique, l'Allemagne dans son impatience l'a sabordée. Elle a été secondée par une commission européenne présidée par Robert Badinter, dont les avis juridiques étaient comme une recette pour la catastrophe (voir LOGIQUE ETHNIQUE).

Aujourd'hui, les hommes d'Etats occidentaux tiennent toujours obstinément au principe de l'intangibilité des frontières, d'une manière peut-être réfléchie, et les journalistes les soutiennent, d'une manière irréfléchie. Il est difficile de voir très clair dans cette obsession. Il semble que les hommes d'Etats voudraient à tout prix raccommoder la déchirure yougoslave dans les frontières qu'ils ont octroyées, pour que personne d'autre, en particulier

les Russes, dont un nombre énorme vit hors de Russie, ne songe à obtenir de nouvelles frontières. Il est vrai que le principe a eu des conséquences désastreuses dans le cas yougoslave, mais il est toujours bon pour les autres. Pour cela, il faut qu'il soit maintenu dans le cas yougoslave également. Aucune faille ne doit être admise dans le « Nouvel Ordre Mondial » (voir ce mot). Autrement, tout le ballon pourrait se dégonfler. Si les Serbes dans les parties occidentales du pays, soutenus tant bien que mal par les autres Serbes, refusent d'être embarqués dans les Etats d'Izetbegovic et Tudjman, tout le peuple serbe doit être sévèrement puni — pour le moment, par l'exclusion. Le prix de l'insoumission doit être élevé, pour briser définitivement toute volonté de résister.

Il y a bien aussi dans cette affaire des intérêts, des sympathies, mais, en règle générale, les hommes d'Etats occidentaux ne veulent sans doute pas nuire d'une manière délibérée. Les Serbes non plus ne veulent le faire. Il est faux de prétendre qu'ils ne sont prêts à aucun compromis, qu'ils ne peuvent tolérer les autres dans leur milieu. Plus que toute autre ethnie dans l'ancienne Yougoslavie, ils étaient prêts à vivre en commun et à renoncer pour cela à certains de leurs caractères propres, y compris leur nom. Maintenant ils désirent la liberté et l'unité nationale, qu'ils avaient obtenues au début du siècle et qu'on vient de leur voler. Ils estiment que les regagner est un but qui mérite des sacrifices. Leurs traditions disent qu'il vaut mieux être vaincu après avoir lutté que de se rendre sans lutter (voir CÉLÉBRER LA DÉFAITE).

L'issue de ce combat inégal entre les grandes puissances occidentales et les Serbes n'est toujours pas certaine. Pour le bonheur de tout le monde, il aurait fallu, il faut sans doute toujours, un compromis où le sacro-saint principe de l'intangibilité de n'importe quelle frontière ne soit pas suivi aussi aveuglément (voir FRONTIÈRES INTERNATIONALEMENT RECONNUES, TERRE SAINTE).

INTRANSIGEANCE. La réputation d'intransigeance des Serbes doit être testée à la lumière des faits suivants, qui précèdent la guerre avec les musulmans. En 1991, il a été offert à Izetbegovic de rester maître dans sa république, une et indivisible, pourvu qu'elle ne quitte pas la fédération yougoslave. Peut-être qu'Izetbegovic aurait été tenté d'accepter cela s'il n'avait pas été encouragé par les Occidentaux à demander plus (voir AUTOPROCLAMÉ). Au début de 1992, les trois parties de Bosnie-Herzégovine — Izetbegovic, Karadzic et les Croates — ont signé à Lisbonne sous les auspices européens un accord de cantonnisation du pays qui ressemble assez au plan que les Américains ont offert comme une nouveauté après deux ans de guerre, et qu'ils ont fini par imposer après quatre ans (c'est vrai que le texte américain est plein de points de suspension). Le fait qu'Izetbegovic, leurré par les *peacemakers* d'outre-Antlantique, ait ultérieurement retiré sa signature de Lisbonne, fut une des causes majeures de la guerre civile.

ISLAMISTE. Un islamiste est un musulman qui ne nous plaît pas. Un musulman qui nous plaît n'est peut-être même pas musulman. Ainsi on dit toujours des musulmans bosniaques qu'ils ne sont pas vraiment musulmans, qu'ils boivent, que leurs femmes ne portent pas forcément des imperméables, etc. (malgré qu'à Sarajevo il soit depuis toujours inacceptable de laisser ouverte la fenêtre de la cuisine si on fait du rôti de porc).

Domage qu'on ne puisse accuser sérieusement Milosevic et Karadzic d'être islamistes. (Mais on essaye tout de même. On a comparé Karadzic à un ministre afghan, ancien combattant pour la liberté, qui a ensuite combattu le premier ministre du pays.) Tudjman n'est pas islamiste, Izetbegovic non plus. Quoi qu'en pense ce dernier, on ne prétendra même pas trop qu'il est musulman (voir DUR).

**LANGUE BOSNIAQUE.** Ce terme est incorrect. Il faudrait dire « néobosniaque », par analogie avec « néoautrichien » (voir *La Leçon* de Ionesco).

Certains trouvent l'invention de la langue bosniaque très commode. Avec la scission du serbe et du croate, un professeur de serbo-croate à l'École des Langues Orientales pouvait du jour au lendemain ajouter à ses compétences une deuxième langue. Avec le bosniaque, en voilà une troisième !

Puis il y a ce ministre d'Izetbegovic, nommé Muhamed Sacirbey, débarqué d'Amérique, qui en Bosnie n'arrivait à se faire comprendre par personne, toutes confessions confondues. Alors il a dit que c'est parce qu'outre-Atlantique on lui a appris un bosniaque très pur, incorrompu par le serbe.

**LÉGAL.** Un gouvernement est légal s'il est assis conformément aux lois du pays qu'il prétend gouverner. Si cela est satisfait, un surcroît de légalité, une légalité internationale, peut lui être conférée par la reconnaissance des puissances étrangères. Pendant tout le déroulement de la guerre en Bosnie le gouvernement d'Izetbegovic n'était légal que sur le plan international — la légalité intérieure lui manquait.

A mainte reprise, Izetbegovic a violé les lois de la république de Bosnie-Herzégovine et de la fédération yougoslave. Il l'a fait en proclamant la sécession, puis l'Etat de siège, qui ni l'un ni l'autre n'étaient prévus par les lois en vigueur. En vertu de l'Etat de siège, il s'est proclamé président inamovible de la présidence collégiale bosniaque. Celle-ci devait être composée de représentants musulmans, serbes, croates et yougoslaves, alternant comme président tous les ans. Avant Izetbegovic, aucun lustre particulier n'était attaché à cette dignité, qui donnait très peu de pouvoir. Le titre de Président de Bosnie-Herzégovine dont l'Occident affublait Izetbegovic n'était pas prévu par les lois de ce pays.

Quand les Serbes, puis ensuite les Croates, avaient quitté la présidence bosniaque, Izetbegovic y avait d'abord installé des personnages serbo-croates élus on ne sait pas comment, puis quand même ceux-là l'ont quitté, il avait abandonné toute prétention et s'était entouré uniquement de musulmans. Il y avait encore un musulman qui jouait le rôle de Yougoslave (voir **CAPITALE CULTURELLE DE L'EUROPE**) — de ceux qui devaient jouer les rôles de Serbes et de Croates on ne parlait plus.

Ce que l'Occident présentait comme le parlement de Bosnie-Herzégovine siégeait sans la simple majorité de ses députés — les Serbes, les Croates et une partie des députés musulmans l'ayant quitté. Quand il s'agissait d'une décision importante — par exemple, refuser une proposition de paix — Izetbegovic mêlait aux députés qui lui était restés des membres supposés de l'élite de Sarajevo, sans doute pour remplir les sièges vides. Le dernier président légal de ce parlement est devenu président du parlement serbe à Pale. Cet autre parlement, constitué de députés serbes élus aux mêmes élections que leurs collègues

musulmans restés à Sarajevo, avait l'avantage de ne pas prétendre représenter qui que ce soit d'autre que le peuple serbe de Bosnie et d'Herzégovine.

**LÉGITIME.** Le gouvernement démocratique d'Izetbegovic, reconnu par les grandes démocraties de la communauté internationale (et également par les autres puissances), était entré en guerre contre la majorité des citoyens de l'Etat qu'il prétendait gouverner — les Serbes, les Croates et les musulmans d'Abdic — alors qu'une partie de ceux qui étaient supposés le soutenir étaient tenue par lui en otage à Sarajevo (voir COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE, DÉMOCRATIE, RENÉGAT, CONQUÊTE).

**LIBERTÉ DE LA PRESSE.** En 1994, les deux grands quotidiens de Belgrade et deux chaînes de la télévision privée étaient indépendants du gouvernement de Milosevic. Parmi les hebdomadaires, la plupart lui étaient ouvertement hostiles, parfois d'une manière très violente. Il restait à Milosevic la presse du soir et deux chaînes de la télévision d'Etat (la troisième est apolitique), ce qui était semble-t-il suffisant pour garder le pouvoir. Mais, pour être sûr, Milosevic a repris en deux ans le contrôle sur le plus grand des quotidiens, *Politika*, et sur toutes les chaînes de télévision, tout en multipliant les chaînes commerciales. Les deux meilleurs hebdomadaires et l'autre quotidien, qui a dû changer son nom de *Lutte* en *Notre lutte* (Milosevic ayant pris en main et ruiné la *Lutte*), sont restés libres de son emprise. (Mais pas de celle des Américains, ce qui parfois revient au même — notamment quand on veut s'informer sur le sort des Serbes laissés-pour-compte dans les marches de Bosnie et de Croatie.) Il n'existe aucune entrave à la publication des livres.

La liberté de la presse a donc beaucoup souffert à Belgrade ces derniers temps, mais il serait toujours faux de dire que tout simplement elle n'existe pas. Ce qu'on peut y lire depuis le début des années 90 est devenu plus intelligent, mieux écrit, plus riche en informations, que tout ce qu'il y avait eu précédemment sous le régime titiste : là où Milosevic n'a pas pu ou n'a pas voulu s'imposer par la pression et les magouilles, cela est toujours le cas.

A ceux qui au temps du communisme prétendaient que la presse occidentale n'était elle-même pas libre, Orwell a répondu que la différence entre cette presse-là et la presse communiste est celle qui existe entre un pain qui n'est pas entier et pas de pain du tout. Orwell parlait de la boulangerie stalinienne, où en effet on ne vous donnait que du papier mâché. Après il y a eu d'autres boutiques sous la même enseigne, un peu moins indigentes, où avec du mal on trouvait de quoi survivre. On y soignait un art appelé « lire entre les lignes ».

Pour exprimer ce qui se passe de nos jours, après l'effondrement du communisme, on doit passer du registre de la quantité au registre de la qualité. A l'Ouest, on peut s'empiffrer — comme chez CNN, où l'on mâche des crackers, des chips, ou du chewing-gum, à longueur de journée —, mais ce n'est pas du vrai pain. C'est un produit industriel, passé au rayons cathodiques, peu nourrissant. Des fois empoisonné. En plus, c'est emballé dans un tas de

plastique publicitaire. On parvient peut-être à se sustenter avec cela si on est prêt à investir beaucoup de temps pour trouver de bons morceaux et si on apprend à rejeter les parties indigestes — un art comparable à celui qu'il fallait maîtriser pour s'informer sous le communisme.

On pourrait dire que la différence entre la presse serbe en 1994 et celle sous le régime précédent était comme la différence entre un demi-pain et des miettes. En 1996 le demi-pain est devenu un petit pain, ou plus exactement une brioche. La qualité est bonne, souvent meilleur que ce qu'on est obligé d'acheter au supermarché à l'Ouest, mais c'est rare et cher. Un grand handicap de la presse écrite en Serbie est son prix, qui, la guerre et le blocus aidant, l'a mise hors de portée de beaucoup de gens. (A Belgrade sont apparus des kiosques où on loue des journaux pour une heure ou deux.) Milosevic a peut-être compris que ce n'est pas la peine d'entraver tout : ce qui est important, c'est les grands circuits bon marché, les ondes électromagnétiques. Les nantis d'esprit, ceux qui peuvent et veulent payer pour lire, ne comptent pas tellement. Cela ne devrait pas être dure à comprendre, mais un communiste doit tout de même faire un effort.

Les indépendantistes albanais du Kosovo, c'est-à-dire tous les Albanais de la région, secondés par les chefs des musulmans de Serbie, crient sans cesse à l'Etat policier. Quoi qu'il en soit, c'est un fait qu'ils ont la possibilité de le faire dans la presse de cet Etat. On y trouve également des articles de Serbes sympathisants avec la cause musulmane ou croate, plus fréquents que les articles dans la presse occidentale montrant de la compréhension pour la cause serbe (ce dernier genre d'article est il est vrai si rare, qu'il n'est pas difficile de faire un bon score là-dessus). Ce n'est du reste pas un secret qu'une partie de la presse belgradoise doit à l'aide occidentale la qualité supérieure de son papier, ainsi que ses idées, moins brillantes que le papier.

Pour s'informer sur la guerre civile yougoslave la presse de Belgrade est une source indispensable, même si en la lisant on doit exercer ses facultés critiques (ce qui est, d'ailleurs, recommandé pour n'importe quelle lecture). Malheureusement, les correspondants étrangers en Yougoslavie ne semblent pas capables de la lire, par carence linguistique ou autre. Il est incontestable que leur travail en souffre considérablement. Mais, au lieu de travailler, il est tellement plus commode de se laisser porter par le courant général. Si bien, qu'on ne relèvera sur place que les échos de la presse occidentale.

Une des choses les plus insupportables dans ce contexte sont les louanges à la liberté de la presse qu'on chante en Occident à propos du bulletin de guerre qu'Izetbegovic se fait publié par un journaliste qui n'a pas changé d'un iota depuis le temps de Tito. Cet homme, qui porte le nom d'une des dynasties musulmanes communistes du pays, aime recevoir ses invités occidentaux dans un bureau décoré d'un portrait du Maréchal. On a traduit un numéro de ce bulletin en français, mais il faut que lui non plus n'ait pas été lu pour qu'on puisse continuer de dire toutes ces inepties sur la propagande maladroite qu'on y trouve. Quand on a formé son discernement et son goût au kitsch télévisé, on choisira sans faille le toc.

LOGIQUE D'AFFRONTMENT. Pour l'affronter il faut l'adopter. On a trouvé que les Serbes s'en servent, et on a décidé de s'en servir afin de leur désapprendre cela. Pour pouvoir appliquer cette logique insidieuse il faut en avoir les moyens et les appareils. Pour s'en procurer il faut regarder les petites annonces.

Etrange journal qui s'interdit les photos de l'actualité mais publie d'immenses photos de dames radieuses se brossant les dents et de chasseurs-bombardiers ! Voici le texte accompagnant une image d'un avion très noir couvrant deux pages : « Nous allons très vite. Le Mirage 2000, c'est 550 appareils commandés par 8 forces aériennes. Le Mirage 2000, dans ses différentes versions, c'est l'affirmation d'une part du génie de quelque 1000 entreprises françaises à ce jour et de leurs 20 000 collaborateurs. Dassault Aviation, Groupe Dassault Industries » (*Le Monde* du 24 mai 1996, pages 16-17).

Au cours des années précédentes, la plus grosse des 8 clientes de Dassault s'était pourvu de la logique d'affrontement dans le ciel de Bosnie, engageant de cette manière le savoir faire des 20 000 collaborateurs des 1000 entreprises livrées aux affres du marché. Si d'aventure c'était une campagne publicitaire, alors les résultats en sont incertains. La performance des appareils laissait à désirer : les Serbes avec leurs moyens rudimentaires en ont abattu quelques uns dès que l'occasion s'était présentée, alors qu'ils étaient tout à fait impuissants contre les produits américains. Les 20 000 génies des 1000 entreprises pourraient malgré tout se retrouver dans la rue. Ce qui ne ferait qu'augmenter le souci principal de l'Etat et de son chef.

LOGIQUE ETHNIQUE. Elle est censée être dépassée par une autre logique d'Etat qu'on pourrait appeler *logique économique*, ou, moins gentiment, *logique marchande*. La Communauté Economique Européenne, même si elle a officiellement changé de nom depuis peu, affiche toujours cette autre logique.

La Yougoslavie a été démembrée par l'application de la logique ethnique des Slovènes, des Croates et des musulmans, prêts à payer l'indépendance au prix fort, allant jusqu'à l'effondrement de l'économie. Une multitude d'autres pays de l'Europe de l'Est ont surgi mûs par la même logique. Bien que du point de vue de la logique économique cela n'ait rien de bon, l'Europe marchande considère le phénomène avec bienveillance. Sauf dans certains cas — notamment celui des Serbes. L'aspiration de ces derniers à unifier leur territoire national est rejetée comme une manifestation criminelle de la logique ethnique, dépassée par l'histoire.

Il y a, bien sûr, ce problème de l'intangibilité des frontières (voir ce mot), auquel on se heurte tout le temps. Ce qui est valable pour les Slovènes et les Macédoniens n'est pas valable pour un nombre égal ou supérieur de Serbes hors des républiques socialistes de Serbie et du Monténégro, car Tito ne les a pas gratifiés de frontières convenables. De même, ce qui est valable pour les Lituanais et autres, n'est pas valable pour dix fois plus de Russes hors de

Russie, à cause des frontières léguées par Lénine, Staline et Khrouchtchev (ce dernier ayant été particulièrement malin de faire cadeau de la Crimée à l'Ukraine à l'occasion d'un jubilé).

Mais il y a aussi autre chose. Pourquoi n'insistait-on pas en Europe en 1991 sur la multiethnicité et la pluriculture dans une Yougoslavie de citoyens égaux, alors qu'en Bosnie on trouve la chose si belle en 1992 ? Il ne suffit pas de répondre qu'en 1991 il y avait Milosevic et Tudjman et la guerre, parce qu'en 1992 il y avait Izetbegovic et Karadzic et la guerre. D'ailleurs, Milosevic proposait avant 1991 un référendum fédéral sur l'avenir de la Yougoslavie, où tous les citoyens seraient égaux. On a résumé cela dans un slogan : « Un homme — une voix ! » Les autres, avant tout les Slovènes et les Croates, ont rejeté cette proposition comme une ruse, par laquelle les Serbes, avec l'aide de ceux qui se déclaraient Yougoslaves, se seraient assurés la majorité et auraient imposé leur volonté, contre le gré de peuples entiers. Pourtant, c'est exactement dans un tel référendum de citoyens égaux de Bosnie-Herzégovine, recommandé cette fois-ci par une commission européenne présidée par Robert Badinter, que les musulmans et les Croates ont voulu imposer aux Serbes leur volonté de quitter la fédération yougoslave, ce qui a mené à la guerre civile (voir DÉMOCRATIE).

Dans l'animosité envers les Serbes et la sympathie pour les autres, il pourrait bien y avoir une logique — marchande ou autre — particulière aux Allemands. Les Américains ont leur propre logique, planétaire, pétrolière et électorale — toujours très patriotique. Chez les politiciens français, il y a peu de logique particulière : il s'agit plutôt d'un corollaire de la logique marchande qui les mène à s'accrocher aux basques de l'Allemagne.

En 1993, on a pu voir un collage, préparé par Claude Chabrol, d'actualités cinématographiques du temps de Vichy — antécédents des journaux télévisés de nos jours. Ces gens-là n'avaient que l'Europe à la bouche. Après tant d'enthousiasme européen, on sort du cinéma tout écoeuré.

**MAIRE D'UNE VILLE BOSNIAQUE.** Adjoint du radio-amateur. Il prend parfois le micro au cours de la phase médiatique d'une bataille, donne des chiffres alarmants et annonce la catastrophe humanitaire. A Gorazde on s'est rendu compte que pour ce faire il n'était pas essentiel qu'il soit en ville, sur le champ de bataille : il peut très bien parler dans l'éther d'un refuge campagnard, plus calme, derrière les lignes ennemies (d'après le Commandant Franchet dans « Casque bleu pour rien : Ce que j'ai vraiment vu en Bosnie », Lattès, Paris, 1995, page 59). Si d'aventure le maire a jamais été dans sa ville, il ne devait pas compter pour grand chose dans la phase précédente de la bataille et avant la bataille, quand la zone protégée était sous les ordres de son commandant militaire ou du radio-amateur, à moins que tous les trois ne soient la même personne (voir RADIO-AMATEURS, PROTÉGÉ, CATASTROPHE HUMANITAIRE).

**MALLARMÉ.** Comment celui-là est-il arrivé dans ce glossaire ? Voici le plus improbable des mots qu'on s'attendrait à y trouver !

Est-ce parce qu'on dit que les musulmans sont « mal armés » (ce qui est d'ailleurs devenu faux depuis longtemps, surtout depuis que les Américains en ont pris soin) ? Non, mais parce qu'une femme de lettres a publié un livre de fiction parlant d'une certaine Onirita Karabegovic, sur lequel *Le Monde* a publié un compte rendu très thuriféraire intitulé « Sous le signe de Mallarmé, l'horreur bosniaque ». Je ne vous donnerai pas les références précises, ni pour le livre ni pour l'article, car je ne veux pas faire de publicité pour ce genre d'écrits. D'ailleurs, je n'ai pas lu l'œuvre et je ne compte pas le faire. Je n'ai lu que le compte rendu et je compte vous en rendre la teneur par quelques citations, suffisamment éloquents pour se passer de tout commentaire.

« *Ensemencée* par les conquérants serbes, une jeune musulmane lutte contre la sauvagerie avec les larmes de la poésie. Un récit où [l'auteur] combat l'atrocité par la culture. [...] Unique parce que nous sommes, sans nul doute, en présence du premier *vrai* roman sur une guerre qui a pourtant fait couler beaucoup d'encre, et dont la crise, l'ampleur et les conséquences sont encore aussi chaudes que le sang qui fut versé ! [...] l'impitoyable objectivité s'accommode parfaitement à la fiction et au souffle souvent lyrique d'une voix mallarméenne, [...] monde insensé [...] onirisme [...] pire cauchemar. »

« Prise bientôt dans la trame de nombreux paradoxes et paroxysmes, Onirita va devoir assumer, bien qu'athée, son identité de musulmane [...] Dès lors, errant dans les rues et les décombres, assistant à des atrocité qui lui semblent tellement incompatibles avec sa culture et les règles du Nouvel Ordre Mondial, Onirita se sauvera chaque fois de la folie qui la guette en se récitant des vers de Mallarmé sur qui elle préparait une thèse. »

« Jetée plus tard dans un camion avec un groupe de femmes [...] Ces femmes qui l'accompagnent, catholiques ou musulmanes *par accident génétique*, ont été raflées au hasard des routes mais ont un point commun : elles ont été pétries dans la culture européenne. Des

professeurs de lycée, de jeunes assistantes à la faculté, des étudiantes. Elles parlent à la perfection le français, sans oublier l'anglais, l'italien ou l'espagnol. Leur enlèvement a été conçu et préparé par un "professeur", lui-même traducteur de Mallarmé en serbe, qui, dans l'engrenage de la purification ethnique, veut les faire *ensemencer* par des conquérants serbes de race pure. Parallèlement à ce que ces femmes devront subir avec leur corps, le professeur leur administre quotidiennement un lavage de cerveau idéologique. >>

<< Dans cette logique du crime, *la culture prévaut sur la naissance* ; et le raffinement des crimes est d'autant plus atroce [...] d'autres, comme Onirita, résisteront, mais, naturellement, tomberont enceintes. [...] Elle marche, elle fuit, son enfant dans le ventre [...] Pour continuer, il lui faudra avorter. Et pour survivre, il lui faudra apprendre à tuer. Elle tuera, froidement, parce que la violence a fini par la contaminer. >>

<< C'est pourquoi la résistance d'Onirita est à la fois civique et intellectuelle [...] Mais jusqu'à quel point la culture peut-elle nous permettre de lutter contre l'absurdité et la barbarie ? [...] *Cette guerre est l'illustration par les faits qu'attendait la poésie désespérée de Mallarmé depuis 1882* [...] >>

MÉDIATEURS. On parle beaucoup de l'indifférence de l'Europe pour ce qui se passe dans les Balkans. Pourtant, depuis le dix-huitième siècle, les grandes puissances européennes n'ont cessé de s'engager dans la région, et si on devait dresser un bilan de cet engagement on aurait peine à dire qu'il a fait le bonheur des peuples balkaniques. L'un de ses résultats a été de prolonger indéfiniment la survie de l'Empire Turc d'Europe, faute de pouvoir se mettre d'accord sur le partage de ses dépouilles. N'oublions pas de mentionner l'engagement spectaculaire des empires germaniques au cours de ce siècle. Mentionnons encore, quand il s'agit spécifiquement des Yougoslaves, la précédente guerre civile, où le soutien apporté à Tito par les alliés anglo-saxons s'est montré décisif dans la défaite du mouvement de résistance du général Mihailovic. Ceci a scellé le destin du pays pour un demi-siècle. Un élément essentiel de ce soutien était une campagne de diffamation qui anticipe à bien des égards la façon dont on parle des Serbes aujourd'hui. La présence de l'Europe s'est fait sentir dès le début de l'actuelle guerre civile, et les Serbes ne sont pas les seuls à dire que l'engagement des Allemands l'a précipitée.

Sans compter la fourniture des accessoires, l'action de derrière les coulisses et les parades, dès la levée du rideau en Slovénie, en 1991, les grandes puissances étaient sur la scène, avec leurs médiateurs et leurs médias. Bientôt suivis par quelques critiques médisants.

MÉDIATISATION. Rallonge du porte-parole des intellectuels, branchée à son porte-voix et à son portefeuille (voir PORTE-PAROLE DES INTELLECTUELS).

MENACE. Les faubourgs serbes de Sarajevo ont réalisé leur dernière menace. Ils avaient prié qu'on fasse un partage plus équitable, ils avaient dit qu'autrement ils devraient tous partir. Et comme la communauté internationale s'est montrée inébranlable, comme elle a dignement répondu à ce nouveau défi, ils ont chargé leur mobilier sur des charrettes et se sont perdus dans des bourbiers enneigés.

Les reporters occidentaux, observateurs narquois, immunisés contre la pitié par une sensibilisation bien orientée, ont remarqué une coutume étrange. Il paraît que cette peuplade a l'habitude de déménager avec des cercueils : certains ouvraient des tombes, pour emporter les morts.

Quels gens incompréhensibles, sans doute endoctrinés par les extrémistes ! Et où est ce qu'ils ont trouvé ces tombes ? N'étaient-ils pas des occupants, des conquérants à peine arrivés ? Par définition, il ne pourrait s'agir de victimes des combats des quatre années précédentes. On sait bien qu'au centre-ville il n'y avait que des civils sans armes, qui étaient tués et ne tuaient point. Allez comprendre tout cela !

Pourtant un général français a compris, et a été remplacé pour l'avoir dit. Sa formule laconique pour le dilemme des habitants serbes de Sarajevo était : « La valise ou le cercueil. » Et si, en partant, vous ne pouviez supporter l'idée que les tombes de vos proches allaient être labourées le lendemain, alors vous auriez peut-être choisi ce que ce bon général résumerait par : « La valise et le cercueil. »

MILICE. Armée reconnue par la communauté internationale en tant que cible.

MODÉRÉ. N'importe qui, pourvu qu'il soit allié ou à la solde des grandes puissances occidentales. Le contraire de *modéré* est *extrémiste*.

Ainsi on appellera *modéré* n'importe quel pays islamique, pourvu qu'il soit prêt à collaborer avec les Occidentaux. Autrement, ces gens-là, là-bas chez eux, ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent : se prosterner à longueur de journée, avoir quatre femmes, couper les bras aux voleurs et lapider les adultères et les mangeurs de porcs.

MOTIF. Jetons un coup d'œil chez la concurrence. Le nouveau *Petit Robert*, qui est sorti en 1993, n'a bien sûr pas eu la possibilité de s'occuper de tous les termes traités dans notre *Petit Glossaire*, mais il s'est tout de même empressé de mettre dans l'article *ethnique* la purification correspondante. Le terme était encore tout frais : son usage est constaté à partir de l'année précédente. Il en est dit que c'est le « motif donné par le gouvernement serbe dans le conflit avec la Bosnie et la Croatie (déplacement de populations) ».

Cela correspond assez bien à la manière dont les journalistes se servent du terme en question, avec toute la fluidité requise. (Que veut dire « motif » ? S'agit-il du vrai mobile ou d'un prétexte ? Qu'en est-il des actions entreprises ? Seraient-elles mises entre parenthèses ?) Un semblant de précision et d'impartialité est introduit en se cachant derrière

une source « gouvernementale » — toujours dans le style journalistique. (Croit-on vraiment qu'il y a un gouvernement, ou une autre autorité, assez bête pour déclarer une telle chose — même si elle est pratiquée, ce que le Petit Robert n'affirme pas explicitement ? On se demande quels sont les textes consultés par les experts de la maison Robert. Les affiches des Médecins sans frontières ? )

Un pastiche tiers-reichien dans la même sphère d'idée, quelque chose qu'on aurait pu lire dans un *Kleine Robertus* des années 30, dirait à l'article *dégénération raciale* que c'est le « motif donné par la juiverie internationale dans le conflit avec le Grand Reich allemand et les Etats favorables au Nouvel Ordre Mondial (domination du monde) ». Cela correspondrait assez bien à ce qu'on pouvait lire alors dans la presse des voisins, ou entendre à leur radio, tournée très fort pendant ces années-là.

Voici un autre pastiche : « *Exploitation du peuple* — motif donné par les gouvernements impérialistes dans le conflit avec les forces du progrès et les mouvements libérateurs (génocide colonialiste). » Des choses comme celle-là, on pouvait aussi les lire dans la presse, et cela en France, il n'y a pas longtemps.

Et voici une définition d'un genre qui est encore courant : « *Anéantissement de la biosphère* — motif donné par le complexe militaro-industriel dans le conflit avec les algues et les pâquerettes (pollution délibérée). »

On ne pourrait s'attendre à la perfection, même dans des dictionnaires de réputation très solide (parfois imméritée, comme dans le cas du *Petit Robert* par rapport à la terminologie mathématique). Mais pourquoi ne s'attendrait-on pas à ne pas voir disséminées des pilules de sottises et de mensonges ? Pour entrer d'une manière si précipitée et si malveillante dans ce trafic idéologique il faut auparavant être bien « sensibilisé ».

MULTIETHNIQUE. Si on nie le titre de *guerre civile* à la guerre yougoslave, et si on rejette le titre douteux de *guerre de religions* et les titres abusifs ou absurdes de *guerre raciale*, *guerre d'extermination*, *guerre d'agression*, *guerre de conquête*, *guerre de libération* et *guerre sainte*, on pourrait toujours appeler cette guerre une *guerre triangulaire*. Trois côtés étaient opposés dans cette guerre, et chaque côté a combattu chacun des autres, pendant une longue période en même temps. Les Croates et les musulmans ont été alliés, jamais très sincères, au début et à la fin ; d'autre part, les Serbes et les Croates avaient une sorte d'alliance inavouée au milieu du conflit, lorsque les combats entre Croates et musulmans battaient leur plein. Si on trouve manquante l'alliance entre musulmans et Serbes, on peut citer celle qu'il y a eu entre les Serbes et les musulmans d'Abdic ; ceux-là ont également été alliés des Croates et combattaient les musulmans d'Izetbegovic (voir RENÉGAT). Puisque presque toutes les possibilités figurent dans ce tableau, il serait difficile de trouver un meilleur exemple de guerre triangulaire.

L'insolubilité de ce conflit n'était sans doute pas étrangère à sa nature triangulaire. Bien des gens de bonne volonté — et il y en a tout de même eu — appelés à gérer ce conflit

de l'extérieur ont dû se perdre dans ce triangle des Bermudes du « Nouvel Ordre Mondial » (comme ils s'étaient perdus auparavant dans le polygone de la guerre civile libanaise).

Conventionnellement on dit que chacun des trois côtés représente une « ethnie ». Là on se perd dans le sens fluide de ce mot. Si un catholique de Dublin et un protestant de Belfast, un protestant de Potsdam et un catholique de Salzbourg, un catholique d'Anvers et un protestant de La Haye, un protestant de Genève et un catholique de Lyon, appartiennent à des couples de la même ethnie, alors les Serbes, les Croates et les musulmans de Bosnie sont sans doute tous de la même ethnie. A moins que le fossé entre catholiques et orthodoxes soit plus profond que celui entre catholiques et protestants, ce qui est faux, ou que le fossé entre chrétiens et musulmans soit ethniquement insurmontable, ce qui est également faux. L'abbé Pierre n'est-il pas de la même ethnie que Roger Garaudy ?

Parler de différentes ethnies dans ce triangle yougoslave, c'est insister sur les différences, qui sont d'ascendance religieuse, et oublier, falsifier ou défigurer ce qui est commun — la langue, les aïeux, le terroir. Les Croates et les musulmans insistent sur les différences et les Serbes plutôt sur les caractères communs — du moins ils le faisaient du temps de la Yougoslavie. Les Croates trouvent des différences culturelles importantes datant des divisions du Bas-Empire, mais ils insistent surtout sur leur appartenance à l'Europe, dans sa variété habsbourgeoise, alors que les Serbes en seraient exclus. Nous n'irons pas nous abaisser jusqu'à discuter du Bas-Empire, alors que l'argument autrichien, lui non plus, ne tient pas l'eau : une bonne moitié des Serbes a été englobés dans cet empire, bon gré mal gré, pendant une longue période du dernier millénaire. Du reste, cet argument culturel devrait être dépassé de nos jours (si on ne veut pas suivre la « logique ethnique » ; voir ce mot) : les supermarchés, les aéroports, les escaliers mécaniques, les stades, les voies d'accès aux autoroutes, les Volkswagen, toutes ces belles choses dans leur variante croate et dans leur variante serbe se ressemblent à s'y méprendre.

Les Français, avec d'autres voisins, ont cru bon de se mêler de cette méchante dispute de famille, aigrie de vieilles rancunes, concernant l'héritage des terres. Les motifs de cette parentèle violente ne sont pas louables, mais ils sont plus faciles à comprendre que les motifs des Français.

Pourquoi a-t-on choisi Izetbegovic comme allié ? Cet allié qui possède une arme dangereuse à ondes électromagnétiques, dont ils se sert avec telle adresse : le sergent Vaudet et le caporal Marot en sont morts (voir « Casque bleu pour rien : Ce que j'ai vraiment vu en Bosnie » par le Commandant Franchet, Lattès, Paris 1995, pages 18-25). Pourquoi la France laisse-t-elle Izetbegovic tuer impunément ses soldats (il n'aurait sans doute pas osé tirer sur des Américains) ? Les journaux constatent à peine ces faits, alors qu'un seul incident de ce genre — et il y en a eu bien plus qu'un — aurait dû suffire pour rompre l'alliance. En plus, parmi les terroristes islamistes qui en 1995 ont posé des bombes dans le métro parisien et ailleurs, il s'en est trouvé au moins un auquel l'armée d'Izetbegovic avait offert un « stage de formation à la lutte armée » (suivant *Le Monde* du 5 décembre 1996, page 7) — pour ne pas

dire, tout simplement, *entraînement* — sans que cela ait eu aucune conséquence pour la politique envers le gouvernement musulman de Bosnie. Quel est l'intérêt de la France dans tout cela ?

Ce ne sont sans doute pas ces milliards de dollars qu'on prétendait pouvoir gagner en reconstruisant le tramway de Sarajevo. Il y a dû y avoir erreur, car il ne s'agissait pas du tramway de Shanghai, mais plutôt de quelque chose de la grandeur de Grenoble, et on n'irait sans doute pas faire la guerre pour le tramway de Grenoble. Ni, du reste, pour celui de Shanghai.

Au lieu de répondre à ces questions on s'est perdu dans une rhétorique qui ferme la voie à toute question. On a décidé que les Serbes sont des brigands d'une férocité incroyable, mûs par une incompréhensible « logique d'affrontement ». On a dit que la République Française s'est servi des appareils de chez Dassault contre la République Serbe en Bosnie pour que ces hors-la-loi abandonnent cette logique et tout espoir. Pour avoir la conscience parfaitement tranquille, il fallait y rajouter ce fatras traité dans notre glossaire — des mots louches, comme « multiethnique », basés sur des connaissances et des conceptions douteuses. La nation semble satisfaite de toutes ces explications.

Il y a une chose qui est pire que faire une faute : c'est faire une faute en excluant d'avance que cela puisse être une faute — en affirmant d'une manière péremptoire que c'est correct. Alors on est perdu. Autrement, on peut se reprendre. La France n'a peut-être pas fait de faute dans le choix de ces alliés dans la guerre civile yougoslave, mais si elle l'a faite, alors elle est tombée très bas.

Parce qu'il ne s'agit pas d'une simple faute. Les grands Etats peuvent aussi faire du mal. Ils peuvent se le permettre. Ils ne sont pas tout à fait perdus, d'un point de vue moral, si en faisant du mal ils n'excluent pas d'avance que cela puisse être mal. S'ils ne se rendent pas sourds à des voix justes et bien intentionnées, s'ils ont encore la capacité de chercher et avouer leurs vrais motifs. Car il y a une chose qui est pire que faire du mal tout court, comme l'ont fait les Yougoslaves en se battant entre eux. C'est faire du mal en disant, à soi-même aussi bien qu'aux autres, que l'on fait du bien.

Les Yougoslaves mentent sans doute, mais ils mentent aux autres, et dans le fond de leur âmes ils doivent savoir qu'ils mentent. Parfois ils en sont tout à fait conscients. L'opinion publique française, les dirigeants de la République, les gens importants, comme tous les êtres humains, peuvent également s'égarer, mais grâce à une « sensibilisation » avancée ils auraient perdu la faculté de s'en rendre compte.

Pour la regagner ils pourraient commencer par s'occuper du vocabulaire. Non pour l'expurger des anglicismes, ce qui est bataille vaine et perdue, mais du chiendent de notre propre jardin.

MUNICH. Référence historique servant à qualifier les Serbes d'hitlériens d'une manière avertie et angoissée. Toutefois, dans ce contexte, on s'abstiendra de parler explicitement du

peuple serbe : on fera plutôt allusion à un péril innommable, d'une portée intercontinentale, qui par l'intermédiaire d'un événement réel ou fictif dans une contrée balkanique hante le monde entier. Ainsi on évitera de faire face à tout ce qu'il y a de grotesque dans la comparaison avec le passé de l'Europe.

Car à Munich en 1938 l'Allemagne avait accepté le dépeçage de son territoire ainsi que son occupation par une force multinationale de pacification. Les ambitions allemandes, qui déjà n'étaient pas bien redoutables, s'en sont trouvées tout à fait déboussolées. L'impérialisme serbe, par contre, avec ses visées planétaires, sa détermination idéologique sans faille et ses ressources humaines et matérielles immenses, presque inépuisables, reste toujours le plus grand danger pour la sécurité du globe terrestre dans les temps à venir.

MUSULMAN. Avant de devenir en 1992 le nom d'une nation de Yougoslaves, évincé depuis par *Bosniaque*, c'était une faute d'orthographe. En capitalisant le *m* on a réformé l'orthographe française sans que qui que ce soit ait bronché — ce qui est du domaine du jamais vu et de l'incroyable. Mais une fois que le seuil a été franchi, on pourrait continuer à capitaliser. On pourrait prévoir des nations de Catholiques, de Bouddhistes, de Testi-Jéhoviens, de Mandaromiens, voire une nation de Musulmans dans l'hexagone.

**NATIONALISME.** Etat d'âme intolérable chez les petites nations, mais tout à fait légitime chez les grandes. (On évitera toutefois de l'appeler ainsi dans le second cas.)

La France a une sorte de brevet pour le nationalisme et ne pourrait renoncer facilement à son invention, comme elle ne pourrait renoncer à l'invention de la machine à vapeur (tous les Français savent que celle-ci fut conçue par Denis Papin, et non par James Watt, comme on le croit à l'étranger, et surtout en Angleterre). La variante chauvine du sentiment national n'est sans doute plus tellement à la mode, mais, tout de même, le fondateur de la cinquième République, ainsi que ceux qui s'en réclament, ne devraient pas être entièrement dépourvus de ce sentiment. La nation française s'estime grande. Cela donne à la France tous les droits de sermonner les Yougoslaves *ad nauseam* pour leurs nationalismes intolérables.

Les rôles que l'Allemagne et l'Amérique ont joués dans la guerre civile Yougoslave ont été sans aucun doute plus importants que celui de la France. La grandeur de ces deux nations est bien en vue, et pour mesurer leur nationalisme, passé, présent ou futur, il faut envisager une échelle qui outrepassse le domaine de l'ordinaire.

**NAZIS.** Les choses les plus invraisemblables sont possibles, comme ce tour de force de l'agence *Ruder Finn Global Public Affairs*, qui a su se servir des camps de réfugiés et de prisonniers de guerre de l'été 1992 pour circonvenir l'opinion juive en faveur des nostalgiques hitlériens et des islamistes (voir le livre de Jacques Merlino « Les Vérités yougoslaves ne sont pas toutes bonnes à dire », Albin Michel, Paris, 1993, pages 127-129). L'Agence *Ruder Finn* n'était pas payée pour faire une leçon d'histoire, mais les autres qui à sa suite accusent les Serbes de nazisme devraient savoir quelle est l'expérience que les Serbes ont eu de cette chose. Notons en quelques traits saillants.

En mars 1941 il n'y avait que quatre belligérants dans la Seconde Guerre mondiale. L'Allemagne et l'Angleterre se battaient sur mer et dans l'air, et il y avait un front italo-grec en Epire. L'Allemagne occupait ou contrôlait la plupart du continent européen. La France était prostrée. C'est le moment que les Serbes ont choisi pour « lancer un défi » aux nazis. Un coup d'Etat militaire a renversé le régent, qui menait une politique d'accommodement avec le Reich, et Belgrade est sorti dans les rues pour manifester contre Hitler. Le cri de ralliement était dans la tradition serbe — c'était un proverbe provenant du legs de Kosovo (voir CÉLÉBRER LA DÉFAITE) : « Mieux la tombe que l'esclavage ! » Winston Churchill en fut très touché, et il a fait un beau discours au parlement, où il a dit très exactement que « les Serbes ont retrouvé leur âme » (ce qui ne l'a pas empêché de perdre la sienne quelques années plus tard en livrant les Polonais, les Serbes et d'autres à Staline). Une image inversée du slogan des manifestants belgradois de mars 1941, comme un reflet dans une chambre noire, fut une trentaine d'années plus tard ce slogan des manifestants du monde libre : « Mieux rouges que morts ! »

Concernant la tradition serbe, Hitler avait une opinion très différente de celle de Churchill, et il l'a fait savoir le 6 avril, dix jours après les manifestations de Belgrade, en envoyant des escadrilles de bombardiers sur cette ville. (Les Serbes n'ont pas manqué de remarquer qu'Izetbegovic a choisi de proclamer l'indépendance de son Etat le même jour 51 ans plus tard : le 6 avril devrait désormais être la fête nationale de la Bosnie-Herzégovine.) Ce bombardement a été suivi par une révolte des Croates, qui accueillirent l'envahisseur à bras ouverts. Les officiers croates de l'armée royale yougoslave, traîtres à leur parole (comme le seront exactement 50 ans plus tard leurs descendants dans l'armée titiste), ont ouvert les frontières à l'invasion allemande.

Celle-ci a amené en Serbie le plénipotentiaire général en chef Franz Böhme, ancien chef de l'Etat-major autrichien. Il tient sa place dans l'histoire pour y avoir accompli avec la Wehrmacht une besogne ailleurs réservée aux Einsatzgruppen et aux SS. L'exécution de civils pris en otages était déjà pratiquée sous l'occupation autrichienne pendant la guerre précédente, quand Böhme était jeune officier — on s'y remit à une échelle différente. La résistance serbe a fait suffisamment de victimes allemandes pour que, à la proportion de cent Serbes fusillés pour un Allemand tué et cinquante pour un blessé, dans quelques villes, notamment à Kragujevac, il ne reste presque plus d'hommes et de garçons. Ceux qui étaient proclamés Juifs, et que naguère on appelait officiellement Serbes de foi mosaïque, périrent tous — les hommes fusillés comme otages avec les autres, les femmes et les enfants asphyxiés par des forces de police commandées par l'Untersturmführer Andorfer, un autre Autrichien. Le ministère des Affaires étrangères du Reich joua aussi un certain rôle dans ces exécutions, comme en témoigne la correspondance du secrétaire d'Etat Ernst von Weizsäcker. (Elle est citée avec d'autres détails sur le sort des Juifs serbes dans le livre de Raul Hilberg « La destruction des Juifs d'Europe », qui peut également être consulté concernant le sort des Juifs en Croatie, dont une grande partie a péri avec les Serbes dans les camps de la mort oustachis, notamment à Jasenovac.)

Pendant que ces événements se déroulaient on pouvait voir au cinéma un film allemand très passionnant intitulé *Des hommes dans l'orage* — film que des hommes d'Etat allemands de la génération de Hans-Dietrich Genscher ont pu voir quand ils étaient jeunes et y apprendre beaucoup de choses sur la Yougoslavie, comme nous avons tous appris beaucoup sur l'Amérique en regardant des westerns. En voici la synopsis.

La comtesse, Allemande de souche, et son mari slovène sont choqués par la terreur que les officiers putschistes serbes font régner à Belgrade. Ils regagnent leur château en Slovénie, à proximité du Grand Reich. Mais la soldatesque serbe les poursuit (colonnes de soldats farouches avec des casques français) et bientôt fait régner sa terreur dans le paisible village d'Allemands de souche au pied du château (pillages, gifles, crosses de fusils, vitres brisées, baïonnettes, nounours éventrés, enfants et femmes en pleur). Au château s'installent des officiers serbes, polis, mais rusés. Ils essayent de séduire la comtesse. Ils ont de petites moustaches et mettent beaucoup de français dans leur texte. Le mari slovène est une poule

mouillée qui ne sait pas défendre sa femme. Mais au village il y a l'instituteur, qui est membre du parti (NSDAP) et organise la résistance. Les services secrets de Belgrade envoient un agent pour le traquer, le professeur Subotic. Lui aussi, il parle français et vient au château. Puis il va extorquer des informations au pharmacien croate, qui ne veut pas dénoncer l'instituteur. Subotic le tue (flaque de sang et lunettes brisées sur le sol de la pharmacie). L'étau de Subotic se resserre. L'instituteur organise une fuite (nuit, orage). La comtesse le suit, ainsi que le reste des bonnes gens du village. Le mari slovène est resté au château (il a raté le train ; ses descendants seront plus agiles cinquante ans plus tard). L'instituteur porte dans ses bras un enfant blessé. Tout le monde regagne la frontière du Reich. Le soleil se lève.

Ce film démontre clairement que l'action allemande en Yougoslavie avait été entreprise pour des buts humanitaires, pour sauver les Allemands de souche et les Croates de la terreur serbe. Pour les premiers ce sauvetage a très mal fini. A la fin de la guerre, les communistes victorieux ne leur ont pas pardonné de s'être comportés en loyaux sujets du Reich, de s'être enrôlés dans la division SS *Prinz Eugen* — ils ont été expulsés par Tito. Ce qui en reste vit en Allemagne ou en Autriche. (Le ministre autrichien des Affaires étrangères a évoqué leur cas, d'une manière un peu alambiquée comme il se doit, dans *Commentaire*, n° 63, 1993, page 478. Il ne cachait pourtant pas sa volonté de se retremper dans le dossier yougoslave pour qu'on y tienne compte de cette autre manifestation de la « purification ethnique ».) Ce qui reste des apprentis SS croates et musulmans est de retour au pays depuis un certain temps (voir SS).

On doit essayer de comprendre ce que ressentent les Serbes quand on leur dit qu'ils sont des nazis. Même si tout ce que la propagande du monde musulman dit sur Israël était vrai, serait-il permis de qualifier les Juifs de nazis ? Les Serbes s'identifient tout à fait aux Juifs dans les massacres qu'ils ont subits ensemble, des mains des mêmes bourreaux, d'une manière semblable et dans des proportions qui, nous devons bien l'espérer, ne seront plus jamais atteintes, même dans les chiffres les plus exagérés qu'on proposera pour la guerre civile qui a ravagé la Yougoslavie. Malgré qu'il ne manque pas aujourd'hui de personnalités d'origine juive pour les qualifier de nazis, les Serbes persistent à croire que les Juifs sont, comme toujours, parmi les quelques rares amis qui leur restent. Dans la campagne de diffamation, dans le ghetto où on les pousse, hantés par les spectres d'adversaires communs, ils ne peuvent que se rapprocher d'avantage de ces gens dont ils ont eu à partager la destinée malheureuse.

NOUVEL ORDRE MONDIAL. Termes employés par Adolphe Hitler, chancelier de l'Allemagne de 1933 à 1945, pour promouvoir une politique extérieure dynamique qui a eu des conséquences très funestes pour les peuples (dans l'ordre alphabétique) anglais, français, grec, hollandais, juif, polonais, russe, serbe, tchèque, tzigane, et (en fermant le cercle au début de l'alphabet) pour le peuple allemand lui-même.

Quand le président des Etats-Unis d'Amérique Ronald Reagan est allé se recueillir, sans doute par bévue, dans un cimetière allemand avec quelques tombes de soldats SS, on en a fait un certain tapage. Pourtant son successeur au même poste a pu faire revivre quelques années plus tard des termes exactement hitlériens — on voudrait croire que c'est aussi par bévue — sans éveiller de mauvais souvenirs. Les grandes bévues passent beaucoup plus facilement inaperçues que les petites — si bévue il y a.

**OBSERVATEUR.** 1. Sorte de petite machine électronique muette pour guider les missiles sur place. Exemple d'emploi : « Nous n'aurions pas raté s'il n'y avait pas eu ce brouillard et si l'observateur n'avait pas été bloqué par la cible. »

2. Sorte de petite machine électronique bruyante pour guider les missiles à distance. Exemple d'emploi : « Quand l'Atif Dudakovic et son 5e corps armé à majorité musulmane ont commencé à s'essouffler, les observateurs à Paris se sont échauffés. »

**OCCUPATION.** Ce terme est supposé désigner l'installation par la force d'une armée dans un territoire étranger. Les Russes ont occupé la France en 1814, les Allemands en 1870, 1914 et 1940. Les Vendéens, les fidèles de Napoléon pendant les Cent Jours, les communards, les hommes sous les ordres de Pétain pendant la Première ou la Seconde Guerre mondiale, les soldats du Général de Gaulle, tout ces gens-là n'étaient pas des occupants du sol français. Pour la simple raison qu'ils étaient Français.

On répétait inlassablement que les Serbes *occupaient* 30% de la Croatie et 70% de la Bosnie et de l'Herzégovine. On impliquait par là que ces gens se trouvaient sur un territoire étranger. Bien sûr, en remontant suffisamment dans le temps, on apprend que tout le monde occupe un territoire étranger. Ainsi les descendants des Francs occuperaient des territoires gallo-romains. Les ancêtres des occupants serbes de la Croatie sont arrivés au plus tard au dix-septième siècle sur ces territoires qui ont été enfin libérés par les Croates en 1995. L'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine par les ancêtres des Serbes remonte aux grandes invasions barbares, aux sixième et septième siècles.

On ne dit jamais que les troupes commandées par Izetbegovic *occupent* le centre de Sarajevo. Pourtant leurs adversaires dans les faubourgs *occupaient* ces lieux. Une occupation qui a duré environ quatorze siècle et qui s'est heureusement terminée de nos jours en repoussant l'agresseur et le conquérant.

Il y a une certaine logique dans cette manière de parler. Quand les Croates ont commencé à se battre contre Izetbegovic, un an après le début de la guerre en Bosnie, ils sont soudain devenus *occupants* de l'Herzégovine — bien que depuis le début de la guerre civile rien n'eût changé dans l'aménagement de l'Herzégovine croate. Puis de nouveau rien ne changera, les Croates feront la paix avec Izetbegovic, et hop ! ils cesseront d'être des occupants (voir CONQUÊTE).

**OTAGE.** Ce terme a deux avantages sur « prisonnier de guerre », dont il est parfois le remplaçant euphémique. On cache d'abord dans quelles circonstances les prisonniers se sont fait prendre. Et puis, les téléspectateurs sont déjà habitués à être « sensibilisés » par des otages. Ainsi en 1995, comme on leur présentait les choses à la télévision, les Français ont dû croire que les Serbes avaient kidnappé deux de leurs pilotes sur le boulevard des

Capucines et maintenant faisaient du chantage. On s'est précipité à parler aux familles : on leur posait des questions d'un ton larmoyant et outré.

Ces deux militaires ont été abattus dans leurs Mirages en pleine mission humanitaire, en jetant des bombes sur la République Serbe en Bosnie. Dans la version du *Guardian*, typiquement désobligeante, ils ont été capturés par un bouvier serbe, qui leur a pris leurs ceinturons avec des émetteurs spéciaux et s'en est servi pour lier ses bœufs. Les services secrets français ont ensuite suivi ces animaux dans leurs pérégrinations.

\*

La prise d'otages est un acte qu'on peut accomplir aussi bien pour attaquer que pour se défendre. Pour illustrer cela retournons à nos sujets expérimentaux de l'article DÉFI. Nous avons donc d'abord une sœur de la Charité prise en otage par quelqu'un qu'on n'a pas précédemment menacé de bombarder, ni bombardé. L'Eglise ne peut sans doute pas menacer de bombarder (mais qui sait ? voir DIEU SAIT). La capture de la bonne sœur pourrait donc être une agression pure et simple, et la sœur servir d'otage pour extorquer quelque chose. On devrait appeler cette prise d'otage une prise d'otage *offensive*.

Une armée, par contre, peut menacer et bombarder, et si elle l'a fait et se fait ensuite prendre des soldats par les menacés et les bombardés, ces soldats prisonniers peuvent en effet devenir des otages, mais cette prise d'otages peut en même temps être qualifiée d'acte de défense, et non d'agression. Elle devrait protéger contre d'autres bombardements. Ce serait donc une prise d'otages *défensive*.

Il se peut que la prise d'otages soit un acte illégitime dans tous les cas (les bombardements semblent, par contre, être admis comme légitime — dans certains cas au moins). Mais il semble évident que si elle est telle, alors elle est moins légitime quand elle est offensive que quand elle est défensive. Du moins, elle nous révolte plus dans le premier cas que dans le second. Il est également plus révoltant de prendre en otages des civils que des militaires.

On est dans une situation fautive si après avoir menacé et bombardé, et s'être fait prendre à cause de cela des soldats comme prisonniers, on prétend ensuite que ce ne sont pas vraiment des soldats, mais plutôt des sœurs de la Charité.

## PLAN DE PAIX. Diktat.

PLURICULTUREL. Ce sont deux choses différentes que de défendre les droits de l'homme et la tolérance, qui en France sont garantis jusqu'à un certain point, et de défendre une société « pluriculturelle », qui en France n'est pas du tout garantie. C'est même une condition inscrite dans la loi pour être naturalisé en France que d'avoir accepté sa culture par la langue et les mœurs. Les administrations préfectorales sont chargées d'en juger.

Ce n'est pas que le problème d'une pluralité de cultures ne se pose pas en France. La partie considérable de la population qui voudrait gérer la vie communautaire par des préceptes coraniques n'a pas jusqu'à présent obtenu entière satisfaction. Dans le domaine de l'éducation, tout spécialement, aucune pluralité, linguistique ou autre, n'a jamais été admise (voir DROITS DES MINORITÉS).

Le cachet imprimé par la culture ottomane sur ce qu'on appelle « l'espace pluriculturel » de Bosnie est une chose honnie par les Serbes bosniaques et fort estimée par un segment trop influent, mais point trop nombreux, de l'intelligentsia parisienne. S'agit-il d'une nouvelle folie orientalisante comme Paris en a déjà vue (sans aller toutefois jusqu'à pleurer la destruction de la mosquée en laquelle le Parthénon avait été transformé) ? Ou plutôt d'un résidu du gauchisme arabophile ?

Pour essayer de comprendre l'attitude des Serbes, il faut penser à ce que diraient les Européens de l'Est si on leur conseillait de préserver les vestiges des institutions et monuments communistes dans un « espace pluriculturel ». A de tels conseillers, on a envie de répondre à la manière de Soljénitsyne s'adressant aux marxistes d'antan. Que ceux qui croient en de tels bienfaits ne restent pas à Paris à admirer la chose d'aussi loin. Qu'ils aillent à la source ! M. Izetbegovic doit connaître des adresses dans les villes pluriculturelles d'Ankara, Islamabad ou Téhéran.

Le communisme a beaucoup innové dans le domaine du malheur des hommes, mais il a eu des prédécesseurs, des concurrents, et aura sans doute des successeurs. Rejeter en bloc un héritage aussi funeste que le communisme ne devrait pas choquer autant. Les Serbes ont eu leur portion de communisme, de laquelle ils essaient aujourd'hui de se débarrasser avec pas mal d'insuccès (comme beaucoup d'autres, d'ailleurs). Mais avant cela, ils ont eu à souffrir d'une manière bien plus insupportable de la domination turque. Leur expérience se calcule là en terme de siècles, et ils ne sont pas prêts d'aller chercher conseil en cette matière auprès des penseurs parisiens.

Il y a presque cent ans, on pouvait croire que les temps turcs étaient révolus pour de bon. Mais avec la chute du mur de Berlin, les Serbes se sont trouvés dans le camp des perdants, et pratiquement tous leurs ennemis d'antan, et la plupart des amis, se sont acharnés contre eux. C'est vrai que les têtes de lard hérités du communisme, qui les gouvernent encore, en portent une grande responsabilité. Tout en commettant une quantité de fautes, ils

ont souvent trompé leur propre peuple. Mais pour se méfier du pluriculturalisme à dominance islamiste jusqu'à prendre les armes contre lui, les Serbes n'ont pas eu à subir l'influence de leurs chefs. Du reste, le gouvernement de Karadzic dans la République Serbe n'est pas hérité du communisme. Comme personne d'autre ne voulait les aider, les Serbes de Bosnie et d'Herzégovine n'ont pas pu éviter le patronage de Milosevic, avant que Milosevic ne les laisse tomber en 1994. Après ils sont restés presque entièrement seuls.

Le rapprochement entre les régimes communiste et turc peut être fait en terme d'injustice, d'inefficacité, de souffrance physique, mais aussi dans le domaine de l'esprit, par le mensonge érigé en instrument du pouvoir. La posture pluriculturelle et multiethnique du gouvernement d'Izetbegovic, où des islamistes se mêlent à d'anciens communistes musulmans (qui dominaient la région sous le règne de Tito et plus tard), n'a jamais leurré les Serbes. Quand Izetbegovic l'a adoptée pour les besoins des téléspectateurs occidentaux (chez ses amis arabes, persans et pakistanais il n'a pas insisté), la guerre avait déjà commencé.

L'un des écrivains yougoslaves les plus connus, Ivo Andric, qui a consacré son œuvre à « l'espace pluriculturel » de sa Bosnie natale, est très mal vu chez Izetbegovic, ainsi qu'un autre écrivain, des plus renommés de la région, Mesa Selimovic, qui bien que musulman avait commis la faute impardonnable de se prendre pour un auteur serbe. Andric a fait de même — il était d'origine croate, mais se déclarait Yougoslave et vivait à Belgrade. (Le metteur en scène Emir Kusturica, lui non plus, n'est pas en odeur de sainteté à Sarajevo, pour des raisons semblables.) Ces deux-là, avec quelques autres Serbes (parmi eux un poète hors pair du siècle dernier, Filip Visnjic), sont ce que la Bosnie peut offrir au monde littéraire.

On aurait cru qu'avec toute la publicité faite à ce pays, les œuvres de ces auteurs compétents seraient lues (celles d'Andric sont traduites en français, grâce à son prix Nobel). Il n'en est rien. Est-ce parce que l'image de la culture ottomane qu'elles donnent est fort éloignée des conceptions idylliques qu'on peut se faire à Paris ?

**PORTE-PAROLE DES INTELLECTUELS.** Le porte-voix des intellectuels est un tube ou cornet vide percé des deux côtés. Ce n'est que l'instrument dont se sert le porte-parole pour se faire entendre de la foule de quelques dizaines d'amis qui l'ont accompagné sur quelque belle place parisienne pour crier leur colère. Heureusement que les haut-parleurs de la télévision existent pour relayer cela à toute la nation (voir **REPRÉSENTANT DES INTELLECTUELS, MÉDIATISATION**).

**PROCESSUS DE PAIX.** En fait part tout palabre accompagnant une guerre. Mais parfois on considère qu'en font part également des opérations militaires. Par exemple, le grand bombardement par l'OTAN de la République Serbe en Bosnie en 1995. Comme le commencement des pourparlers dans la guerre civile yougoslave a coïncidé avec le début des hostilités, on pourrait appeler cette guerre *processus de paix yougoslave*.

Ce processus mène à la paix comme la démocratisation mène à la démocratie. C'est-à-dire, mal. Mais alors que les insuccès de la démocratisation peuvent être mis au compte des traumatismes d'un passé dictatorial, oriental ou tiers-mondiste, les carences des processus de paix, ainsi que les processus eux-même, ont pour la plupart leur origine dans les grands pays industrialisés occidentaux. Le processus de paix yougoslave a tellement duré parce que la marchandise importée, ou plutôt imposée, était de la camelote (voir COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE).

PROTÉGÉ. Caractère promis par l'ONU à une zone servant de base militaire à l'armée musulmane en Bosnie. Dans la conception des tacticiens de cette armée, la population civile de la zone — en grande partie des réfugiés — ne devait être qu'un personnel auxiliaire, souffrant et figurant, mais très important, des opérations guerrières qu'ils entreprenaient. De ces zones ils lançaient des offensives qui, une fois avortées, pouvaient toujours servir pour essayer d'entraîner les Occidentaux dans un conflit plus direct et plus brutal avec les Serbes. Lorsque l'offensive commençait à s'essouffler, on pouvait passer de la phase strictement militaire à la phase médiatique de l'opération en criant à la « catastrophe humanitaire » (voir ce mot, ainsi que RADIO-AMATEURS et MAIRE D'UNE VILLE BOSNIAQUE). Il devenait alors désirable d'avoir, ou prétendre avoir, beaucoup de victimes civiles, filmées à temps pour les journaux télévisés du soir. Les troupes peu nombreuses détachées par l'ONU dans la zone, ainsi que les journalistes et autres étrangers, devaient jouer le rôle de témoins. (Les militaires de l'ONU savaient également se rendre utiles quand il fallait guider les missiles aéroportés de l'OTAN vers les cibles serbes.) Les exemples les plus flagrants de cette tactique ont été vus lors des batailles de Gorazde et Bihac en 1994 et Srebrenica en 1995.

Avec tout cela, on pourrait dire que les civils de la zone étaient très mal protégés. Devait-on détacher plus de troupes étrangères dans la zone pour mieux défendre ces gens, non seulement contre les Serbes, mais bien d'avantage contre leurs propres coreligionnaires ? Si ces troupes manquaient, on se demande s'il n'aurait pas été de l'intérêt des protégés de ne pas circonscrire ces zones, pour ne pas donner des idées aux tacticiens sans scrupules de l'armée musulmane. Des questions allant dans ce sens ont été posées mainte fois, même par les avocats occidentaux d'Izetbegovic. Puisqu'on ne comptait pas lui envoyer des renforts plus considérables, on aurait peut-être sauvé plus de vies humaines à laisser les combats se dérouler sans encourager chez lui un fol espoir — sans lui permettre de faire des vies de ces gens une arme médiatique. Mais c'est comme si le but n'était pas de sauver ces réfugiés, mais plutôt de préserver à Izetbegovic et à ses protecteurs quelques points stratégiques. (Officiellement, la création des zones protégées a été proposée par le ministre français des Affaires étrangères du gouvernement Balladur, Alain Juppé, mais l'idée générale et, surtout, le choix précis des localités ont pu venir d'ailleurs.)

Lors de la bataille de Gorazde, l'agence humanitaire de l'ONU et les Médecins sans frontières annonçaient 715 morts et près de 2000 blessés musulmans encerclés dans la zone, qu'il fallait évacuer d'urgence vers Sarajevo. On a tout fait pour préparer une grande opération humanitaire. Après la fin de l'opération, dans un article atypique, *Le Monde* (du 28 avril 1994) a bien voulu nous faire part du vrai nombre des évacués de Gorazde recueillis à Sarajevo : 299, dont seul un peu plus que vingt étaient récemment blessés. Les autres avaient éventuellement des blessures anciennes, avec des cicatrices vieilles de plus d'un an, ou souffraient de maux comme la sinusite chronique. Parmi les 299 rescapés il y avait 269 hommes âgés de vingt à trente ans, sans aucun doute des combattants. Le vrai nombre de morts n'a pas pu être vérifié. La Croix-Rouge à Sarajevo a reconnu plus tard que les chiffres exagérés transmis par l'ONU et les Médecins sans frontières avant l'évacuation provenaient des autorités musulmanes. Sur place, des officiers étrangers ont constaté très justement que ces bilans mensongers était une « arme des musulmans ».

On ne voit pas pourquoi les musulmans ne se seraient pas servis de cette même arme en donnant le bilan total des victimes de la guerre, pour lequel ils sont également la seule source. Au temps de l'accord de Dayton, en 1995, dans les médias occidentaux on parlait le plus souvent d'environ 200 000 morts. Le côté étrange et maladroit de ce chiffre est qu'il n'avait pas varié depuis au moins deux ans. Personne, donc, n'a été tué entre-temps ? !

Izetbegovic avait pourtant refait ses additions et mis à jour ses résultats pour les pourparlers (ils ont été diffusés par la BBC). Le chiffre total des morts était maintenant de 278 000. Mais il y avait de nouveau quelque chose d'étrange. C'est que maintenant on déclarait explicitement que ce chiffre total couvrait les trois communautés, et on donnait des chiffres séparés pour chacune. En se référant aux données du dernier recensement d'avant guerre, on pouvait calculer que 7,33% des musulmans et 7,11% des Serbes du territoire ont péri dans le conflit (ce pourcentage pour les Croates est de 3,74). En tenant compte que tous ces chiffres sont probablement exagérés, peut-être très largement (on n'explique jamais comment ils sont établis et, en particulier, comment on obtient ceux pour la République Serbe, qui représente la moitié du territoire), il est incompréhensible pourquoi les services compétents d'Izetbegovic n'ont pas pu faire mieux pour aider ceux qui crient au génocide des musulmans par les Serbes.

Pour le front le plus important de Bosnie, celui de Sarajevo, où les bombardements ont dû être les plus grands, et où les hostilités ont duré pendant deux ans, on parle de 20 000 à 30 000 morts. Il n'y a sans doute pas eu de bataille plus meurtrière, et seul la bataille de Mostar, entre Croates et musulmans, serait comparable. Il faudrait une dizaine de batailles comme celle-là pour arriver aux chiffres d'Izetbegovic. La plupart des victimes auraient alors trouvé la mort hors des combats, mais là, en se référant aux chiffres de l'accusation, il faudrait produire une quarantaine de cas comme celui de Srebrenica, qui est le seul à avoir été retenu contre les chefs serbes à La Haye. Il est donc bien difficile de voir où ont pu périr toutes les victimes d'Izetbegovic.

Le nombre des morts du chapitre croate de la guerre civile est d'habitude estimé comme étant de l'ordre de 10 000, sans pouvoir dépasser 20 000 — en comptant les deux côtés. N'étant pas suffisamment impressionnants pour pouvoir crier au génocide, on parle rarement de ces chiffres-là (qui sont également douteux).

La Croix-Rouge Internationale avait recensé environ 30 000 victimes, pour l'ensemble de la guerre civile yougoslave, de 1991 à 1995, et elle estimait que le nombre total était de l'ordre de 60 000. Il pourrait donc s'agir d'une des guerres les moins meurtrières de ces derniers temps. (Le nombre de réfugiés et le compte des destructions matérielles seraient, par contre, accablants.) Cette guerre aurait été beaucoup moins meurtrière que la guerre du Golfe, qui l'a précédée de peu ; beaucoup moins meurtrière également que la guerre d'Algérie, la guerre du Viêt-nam et la guerre civile espagnole. (C'est vrai que l'Espagne et le Viêt-nam sont plus peuplés que la Yougoslavie, mais l'Algérie et l'Irak ne le sont pas.)

Les Yougoslaves ont déjà une certaine expérience datant de la Seconde Guerre mondiale dans l'exagération du chiffre des victimes, et ils ne sont sans doute pas les seuls à l'avoir. Il s'agit d'un défaut humain qu'on trouve dans un grand nombre de guerres précédentes, en remontant jusqu'à l'Antiquité. En exagérant ce chiffre pour son propre côté on espère prouver son bon droit. (Si on le faisait pour le côté opposé, ce serait sans doute pour essayer de prouver sa bravoure, comme Jules César dans ses mémoires, où on trouve des chiffres invraisemblablement élevés pour les victimes gauloises.)

C'est une grave faiblesse de l'homme que de ne pas être satisfait avec la quantité de vrai malheur qui lui est échu en partage — quantité toujours suffisante. En exagérant les chiffres des morts on pêche, bien sûr, contre la vérité, mais on fait aussi offense à la mémoire de ces gens. Quand les mensonges finissent par être découverts, par une sorte de loi naturelle, comme avec un pendule, on a tendance à exagérer dans l'autre sens. En fin de compte, on oublie tout simplement qu'il y a eu de victimes. Pour sortir de ce balancement infernal sans souillure de l'âme, le seul moyen est d'essayer de se tenir en état d'équilibre, là où se trouve la vérité.

Le dénigrement des pitres de l'humanitaire qu'on trouve dans ce glossaire ne doit jamais être compris comme une négation de la souffrance des gens que ces avocats sans scrupules ont choisi de défendre. Ces souffrances existent. Il y a des gens qui ont été volés par des Serbes. Il y a des femmes qui ont été violées. Il y en a qui ont été chassés de chez eux. Certains ont été tués. Comme il y a d'autre part des Serbes qu'on a volés, violés, chassés et tués.

Ces souffrances existent comme a existé la souffrance des ouvriers et des peuples colonisés, mal défendus par les marxistes. Attaquer les marxistes ne voulait pas dire être insensible au sort des déshérités. Les écrits et les carrières de Simone Weil et George Orwell le prouvent d'une manière éclatante.

C'est une arme puissante dans le répertoire des idéologues que d'interpréter toute attaque s'adressant à eux comme une attaque contre ceux qu'ils défendent. Ils essayent

toujours de brouiller la distinction entre leur propre personne et leurs protégés. Cette distinction, il faut la maintenir, dans l'intérêt de la vérité, et des protégés eux-même, pour qu'une défense mensongère ne leur fasse pas tort.

Le sujet principal de ce glossaire est le mensonge qui accompagne la guerre civile yougoslave. Souvent, ce sujet nous a fait parler des malheurs subis par les victimes des trois côtés de cette guerre, mais ces malheurs ne sont pas le sujet principal. Ils méritent une étude plus approfondie et bien plus sérieuse. Si néanmoins nous parvenions à démasquer quelques impostures, nous pourrions tout de même prétendre à servir les victimes — de toutes les confessions — bien mieux que ces intercesseurs partiels qui font injure à leurs protégés.

**PROVOCATION.** On dit que la guerre a provoqué la fin de la Bosnie-Herzégovine. On pourrait dire avec beaucoup plus de justesse qu'elle a provoqué sa naissance, ou plutôt que sa naissance a provoqué la guerre.

**PURIFICATION ETHNIQUE.** L'histoire de ce terme est incertaine. Dans les années 80, les Serbes qui dénonçaient les menées des autorités communistes albanaises du Kosovo disaient qu'il fallait sauvegarder la minorité serbe de la région — empêcher que le Kosovo devienne purement albanais. Il ne voulait pas d'un Kosovo « ethniquement pur ». On se servait de cet adjectif maladroit pour fustiger ce qu'il désigne. Le substantif « purification ethnique » n'a pas été remarqué.

Celui-ci n'est apparu qu'avec le début de la guerre civile en Bosnie, et a été diffusé par les journalistes occidentaux. A Belgrade on l'a entendu seulement en écho des médias européens et américains. Milosevic n'a peut-être jamais prononcé le terme. Pourtant, sur une affiche portant les portraits de Milosevic et Hitler, avec laquelle on a décoré la France en 1993, on demandait : « Les discours sur la purification ethnique, ça ne vous rappelle rien ? » On peut accuser Milosevic de beaucoup d'actes détestables, mais pas d'avoir vulgarisé le terme « purification ethnique ». L'honneur en revient à d'autres, et dans le cas précis de cette affiche, à l'organisation quasi-médicale qui a entrepris de la coller.

Il se peut toutefois que ceux qui ont suggéré ce terme aux journalistes occidentaux — sans doute, les autorités musulmanes de Sarajevo, le gouvernement Croate, ou l'agence publicitaire qui a travaillé pour eux (voir NAZI, BOSNIAQUE) — se soient inspirés de l'adjectif qui circulait à Belgrade et dont on avait noté la force répulsive. Quelque chose de semblable a pu se passer dans l'histoire des viols (voir VIOLS SYSTÉMATIQUES).

« Purification ethnique » a plus que tout autre terme traité ici une allure *novlangue*, faussement savante, à la fois grotesque et sinistre. (Deux lumières du monde académique français ont pu même prétendre qu'il s'agissait d'une « théorie », élaborée par des collègues serbes ; ils ont prévu que la chose soit traitée comme sujet de bac.) La réalité que ce terme pourrait désigner serait décrite avec beaucoup plus de précision par le terme « expulsion ». Toutefois, on ne peut éventuellement parler d'expulsion en Yougoslavie que pour désigner ce

que les musulmans ont fait aux Serbes, à Sarajevo, à Bihac, à Tuzla, et aux Croates en Bosnie centrale ; on peut également oser dire que les Croates ont expulsé les musulmans d'une partie de Mostar et les Serbes de ce même Mostar, ainsi que des villes de (dans l'ordre alphabétique) Benkovac, Drnis, Drvar, Dubica, Glina, Gospic, Gracac, Grahovo, Knin, Korenica, Kostajnica, Lapac, Obrovac, Ogulin, Otocac, Pakrac, Petrinja, Plaski, Slunj, Srb, Topusko, Udbina, Vojnic, Zadar, Zagreb. Bien sûr, on peut dire qu'il y a eu des expulsions ailleurs — en Palestine, par exemple. Les Serbes, en revanche, n'expulsent pas les musulmans et les Croates, mais s'adonnent à la purification ethnique.

C'est un signe typique des esprits ignorants, enclins à suivre la mode, que de se servir des nouveautés du langage comme si elles étaient consacrées par l'usage de toute éternité. Les choses que pourraient désigner ces mots nouveaux, au sens incertain, ont sans doute déjà existé — il y a peu de choses nouvelles sous le soleil — mais si on les nommait avec des mots anciens et clairs on n'atteindrait pas le but. En se servant des mots nouveaux on essaye de créer une réalité.

Le terme « purification ethnique » a l'avantage sur « expulsion » d'impliquer beaucoup d'autres choses — massacres, viols, pillages, et pire, déportations, camps de concentration, chambres à gaz — dont on est dispensé de prouver la réalité dès qu'on se sert de ce terme. Puisqu'il y a eu expulsion de la part des Serbes, il y a eu *purification ethnique* — donc, il y a eu toutes ces horreurs. On procède de même quand on se sert de n'importe quel terme péjoratif. Par exemple, puisque cet homme est un Juif, c'est un *Youpin* — donc, c'est un sale type.

**RACISME.** Si parler de différentes ethnies en Bosnie est douteux, toutes les différences se ramenant à des différences induites par la religion (voir MULTIETHNIQUE), parler de préoccupations raciales est tout à fait absurde. Pourtant, certains n'hésitent pas.

A quelle race les Serbes sont-ils censés être opposés en Bosnie ? A celle tantôt nommée « bosniaque » (voit-on les Wallons opposés à la *race belge* ?), qui depuis une trentaine d'année s'appelle « musulmane » (serait-elle opposée à la *race chrétienne* ?), et qui naguère se déclarait turque sans l'être, sans avoir jamais parlé aucune autre langue que le serbo-croate (voir BOSNIAQUE, LANGUE BOSNIAQUE) ? Il faudrait encore expliquer comment on obtient la pureté raciale en produisant une progéniture par le biais du « viol systématique ».

Parler de racisme ne peut avoir d'autre but que d'assimiler les Serbes aux nazis, d'une manière subreptice, quand elle n'est pas ouverte. Et quand on est déjà parti dans cette direction, comment ne pas être tenté d'accuser les Serbes d'antisémitisme ? On peut toujours espérer que cela produira un effet dans un milieu où l'inimitié envers les Juifs est plus révoltante que l'inimitié envers les musulmans. Sans se soucier de savoir si dans cette accusation il y a une ombre, un soupçon, de vérité (voir NAZIS).

**RADIO-AMATEURS.** Heureusement que la Bosnie est un pays truffé de radio-amateurs, autrement les étrangers qui y sont en mission, y compris les troupes françaises, auraient perdu tout contact avec le monde extérieur. Si les civils sans armes musulmans n'avaient pas pensé à temps à se procurer suffisamment de postes T.S.F. et si les Occidentaux n'avaient pas négligé d'emporter les leurs, tant de nouvelles dramatiques n'auraient pu être transmises et la guerre aurait peut-être pris un autre tour (voir MAIRE D'UNE VILLE BOSNIAQUE, PROTÉGÉ).

**RENÉGAT.** On rencontre rarement ce terme dans la presse — pratiquement jamais. Quand il est apparu dans la presse américaine, d'où il a pu passer dans la presse française, c'était pratiquement une première. On a attaché cette épithète à Fikret Abdic, le chef musulman qui en Bosnie occidentale avait proclamé son indépendance d'Izetbegovic. Il y avait eu ces derniers temps sur le globe terrestre beaucoup de guerres civiles, révoltes et autres séditions, mais on n'y a jamais vu de renégats. Enfin on en a trouvé un : ce pauvre bougre d'Abdic.

Ce terme avait cours, avant, dans les pays communistes, mais toujours associé à un certain Bernstein (ou était-ce Kautsky ?), auquel Lénine avait collé l'étiquette. Ceux qui sont allés à l'école sous ce régime entendaient parler du « renégat Bernstein » (souvent, les enfants devaient penser qu'il s'agissait d'un titre, comme « docteur », ou peut-être d'un prénom). C'est un bon élève qui a dû suggérer ce terme aux journalistes américains : en effet, ceux-là ont toujours mis ce « renégat » dans la combinaison « le renégat Abdic », exactement comme pour « le renégat Bernstein ». (Peut-être que les Américains ont eux

aussi compris qu'il s'agissait d'un titre comme « docteur » ?) Ils ont dû voir cela dans les médias d'Izetbegovic : ces pauvres collègues musulmans, seuls espoirs de la liberté de la presse, de la démocratie, de la culture européenne, etc., ne peuvent pas faire mieux que ce qu'ils ont appris à l'école (voir LIBERTÉ DE LA PRESSE).

Il serait difficile de qualifier Abdic de simple rebelle, car il avait été élu à la présidence collégiale de la république de Bosnie-Herzégovine sur la liste du parti d'Izetbegovic et aurait dû, semble-t-il, être nommé président. S'il ne s'était pas désisté en faveur du chef du parti, les problèmes du statut juridique du « président bosniaque » auraient pu être évités (voir LÉGAL, LÉGITIME). Ce qui est plus important, la guerre en Bosnie auraient été moins probable. Car Abdic n'est pas très bigot — c'est le moins qu'on puisse dire — et Izetbegovic l'est trop (voir DUR). En pleine guerre, Abdic est parvenu à s'accommoder avec les Serbes et les Croates, et avec l'aide des Français il nourrissait son peuple, qui lui était très reconnaissant et loyal. Izetbegovic, par contre, aurait assuré à ces gens une meilleure couverture télévisuelle (voir PROTÉGÉ). La Communauté européenne, par l'intermédiaire d'un de ses médiateurs, Robert Owen, envisageait sérieusement un moment donné de se débarrasser du bondieusard et de le remplacer par Abdic. Le plan n'a pas eu de suite — peut-être à cause de la pression de l'aile islamique de la « communauté internationale ». (On se fera une idée du renégat Abdic dans un chapitre de « Casque bleu pour rien : Ce que j'ai vraiment vu en Bosnie » par le Commandant Franchet, Lattès, Paris, 1995, pages 61-87.)

Dans la foulée de la grande offensive Croate de l'été 1995, Abdic a été vaincu et la population musulmane de sa région a été expulsée par les musulmans d'Izetbegovic et refoulée vers des camps croates. Il s'agit de dizaines de milliers de personnes. Dommage que les Serbes n'aient pas fait cela, car alors on aurait pu appliquer ce terme technique, si utile, de « purification ethnique ». On n'aurait pas raté cette occasion de crier à la « catastrophe humanitaire ».

Depuis, le « renégat » a disparu de la presse et dort paisiblement avec Bernstein sur des étagères poussiéreuses dans les volumes innombrables des œuvres complètes du guide de la révolution mondiale.

**RÉOUVERTURE D'UN AÉROPORT.** En se retirant de Bosnie-Herzégovine, les forces aériennes de l'ancienne fédération yougoslave ont abandonné tous les aéroports. Seuls ceux de Sarajevo et Banja Luka sont passés aux mains des Serbes. Le plus important aéroport militaire yougoslave, près de Bihac, a alors été miné. Celui de Sarajevo a rapidement été cédé à l'ONU.

L'aéroport de Tuzla, autour duquel la France s'était tellement engagée, est un de ces aéroports militaires abandonnés. On répétait sur un ton indigné qu'il avait été fermé pendant deux ans à cause de l'agression serbe. On aurait pu dire aussi bien qu'il avait été fermé à cause du retrait serbe. Le problème, c'est que ce retrait n'était pas allé suffisamment loin pour que les musulmans et les étrangers puissent se servir de la piste en toute sécurité.

On ne peut rouvrir ce qui n'a jamais été ouvert. On peut éventuellement l'ouvrir pour la première fois. Mais cet aéroport, qui n'était pas ouvert aux avions civils avant la guerre, ne le sera pas d'avantage après sa « réouverture ». L'OTAN est maître du ciel de Bosnie-Herzégovine.

REPRÉSENTANT DES INTELLECTUELS. Au moment où la bataille de Bihac que les troupes musulmanes du gouvernement d'Izetbegovic avait engagée contre les Serbes bosniaques en 1994 a commencé à tourner à leur désavantage, dans la consternation que ce revers militaire a provoquée chez leurs protecteurs occidentaux, deux personnages se sont présentés à l'Hôtel Matignon pour dire quelque chose au Premier ministre en tant que « représentants des intellectuels ». C'est un titre que ces deux couturiers de l'opinion, avec encore un ou deux autres, se plaisent beaucoup à porter dans les médias français (y compris les magazines pour demoiselles du genre *Biba*). Il n'est pas sans rappeler le titre de « représentant de l'intelligentsia », auquel on accédait non par une quelconque élection, mais en servant une idéologie.

Il serait difficile de se rappeler quand les citoyens du monde académique, ou autres gens éduqués auxquels l'Etat ou une autorité compétente reconnaît le titre d'intellectuel, ont élu ces deux-là comme leurs représentants. On se rappellera toutefois qu'aux élections européennes de 1994 la liste que ces deux enthousiastes avaient initiée a gagné l'approbation d'une fraction minime de l'électorat, et que, bien sûr, on ne pourrait savoir si cette fraction était constituée d'intellectuels. Ces derniers ne devraient pas avoir d'autres représentants attitrés à s'adresser au plus haut niveau aux dirigeants de l'Etat que ceux légalement élus au suffrage universel dans les corps politiques, ou bien élus par leurs pairs dans les corps académiques ou professionnels. En tout cas, une élection télévisuelle ne devrait pas suffire. Il serait souhaitable que les médias s'abstiennent de donner de faux titres et que MM. les Premiers ministres n'en tiennent pas compte.

Si le français était en meilleur santé, l'adjectif « autoproclamé », dont l'usage est abusivement réservé au cas traité dans ce glossaire, pourrait très exactement être appliqué au titre de l'article présent quand s'en parent ses deux ou trois porteurs les plus assidus.

**SANS FRONTIÈRES.** Effronté. Terme médico-médiatique dont s'affublent sans scrupules certaines organisations dans des pays où l'on a instauré de nouvelles frontières internationalement reconnues.

**SENSIBILISER.** On le fait en montrant un certain type d'images dans le journal télévisé du soir, à l'heure du dîner. Les images typiques sont des enfants et des femmes qui pleurent, des blessés, des plaies ouvertes, des morgues, des enterrements. La provenance des images est sans trop d'importance. Le texte qui les accompagne ne doit pas être une nouvelle, mais une petite diatribe indignée.

La télévision ne lâche jamais ses spectateurs. Comme dans ces excellentes séries humoristiques de l'après-midi où la bande sonore vous dit à quel moment il faut rire, le journaliste des actualités du soir prendra l'expression appropriée aux nouvelles qu'il vous sert. Avec un clin d'œil complice, il se réjouira pour parler du football ou de la panthéonisation de Malraux — il sera ravi de vous annoncer le bulletin météorologique. Il s'assombrira pour aborder les dernières ignominies des Serbes.

« Sensibiliser » est appelé à être l'un des mots-clés de la nouvelle idéologie humanitariste. Un spectateur sensibilisé serait comme un prolétaire qui s'est mis sous la tutelle de son avant-garde.

**SÉPARATISTES.** Les agresseurs serbes de Bosnie-Herzégovine ne sont même pas cela. Car comment pourrait-il y avoir dans la Bosnie-Herzégovine internationalement reconnue d'autres habitants que des Bosno-Herzégoviniens ? On se rappellera que dans l'Etat d'Autriche-Hongrie, malgré sa majorité slave (y compris une population considérable d'agresseurs serbes), il n'y avait que des Austro-Hongrois.

**SERBO-FÉDÉRAL.** Cet adjectif, très en vogue en 1991 et 1992 pour désigner les forces opposées aux sécessionnistes croates, a finalement été dépassé par les événements. Il avait l'avantage d'être laid, ce qui entravait le peu de bonne volonté résiduelle qui aurait encore pu se manifester en France pour la cause serbe. Depuis, « serbe » a été tellement couvert de boue qu'on peut s'en servir sans craindre d'éveiller aucune sympathie.

**SLAVONIE ORIENTALE.** Région des Plaines pannoniennes découverte en 1991 par les géographes des journaux et des télévisions françaises et croates. Réclamée par la Croatie, elle était habitée avant la découverte par des Croates civilisés et une majorité de Serbes sauvages. On croyait auparavant que cette région était constituée, pour la plupart, par le territoire occidental de la Sirmie : on y trouve notamment la ville capitale de la Sirmie, Vukovar. (Avec cet « auparavant » on pourrait remonter très loin dans le passé, car il s'agit d'une province qui existait déjà dans l'Empire Romain, mais ici nous envisageons la période

précédant la guerre civile yougoslave.) Le reste du territoire de la Sirmie (environ les trois quarts) forme une région de la province serbe de Voïvodine au nord de Belgrade. La Slavonie est aujourd'hui un pays purement croate, les Serbes ayant été chassés avec succès en 1991 et puis, finalement, jusqu'au dernier, au printemps 1995. (Concernant les frontières dont Tito a gratifié la Sirmie, voir FRONTIÈRES INTERNATIONALEMENT RECONNUES.)

Entre-temps, à Zagreb, on a trouvé à redire au terme de *Slavonie Orientale*, et on essaye désormais d'introduire le beau nom de *Province Para-Danubienne Croate*, que P.P.D.A. pourrait commodément sigler par P.P.D.C. L'expulsion finale des Serbes de la nouvelle province est prévue pour la fin de l'année 1997.

C'est un vieux procédé que de s'approprier une chose convoitée d'abord par le langage. On pourrait croire que c'est de la magie, mais parfois cela marche, avec de la chance, ou des canons. Si ainsi, un beau jour, dans un renouveau d'élan patriotique, le plus grand des voisins orientaux de la France se décidait à récupérer son territoire historique d'Alsace, il pourrait commencer par parler du *Westlicher Breisgau*, avant de passer à l'*Allemagne Transrhénane*.

SS. Dans l'avalanche d'injures adressées aux Serbes, celle-là non plus n'a pas été omise. En cherchant les sources du mal dont on accuse ce peuple, on insinuait parfois des liens avec cette organisation. Nous devons alors rappeler que, parmi les plusieurs sortes de sujets du royaume de Yougoslavie, seuls les Serbes et les Slovènes n'en ont certainement pas été membres. Les autres se sont presque tous plus ou moins compromis.

Les Allemands de souche d'abord, qui rejoignirent les leurs avec trop d'enthousiasme. Ces paysans diligents sont entrés dans l'histoire grâce aux faits d'armes de la 7e division de montagne de volontaires des Waffen SS *Prince Eugène* (illustre général français au service des Habsbourgs, dont la mémoire est chère aux Autrichiens). Deux autres unités SS étaient formées avec un personnel de même origine — la 18e division de volontaires SS *Horst Wessel* et la 8e division de cavalerie de volontaires SS *Florian Geyer* —, et des officiers et sous-officiers allemands ou autrichiens encadraient, bien sûr, les divisions des autres ethnies.

Parmi les SS on trouve ensuite les Croates, qui s'enrôlaient dans la 369e division légionnaire de volontaires SS appelée *Diabolique*, ainsi que dans la 373e division SS appelée *Tigre*. Les troupes oustachis — produits du pays de la même inspiration — ne leur suffisaient pas. Certains préféraient se spécialiser chez les maîtres étrangers. Les Albanais avaient leur propre 21e division de volontaires SS portant le nom de *Skenderbeg*, leur héros national.

Pour les musulmans il y avait la 13e division légionnaire de montagne de volontaires SS de la Bosnie-Herzégovine — *SS Freiwilligen-BH-Gebirgsdivision* — connue sous le nom de *Handjar* (arme d'estoc et de taille, symbole de la terreur turque). On concevait un grand avenir panislamiste pour cette unité mise sous le haut patronage de Hajj Amin Al Husseini, le grand mufti de Jérusalem résidant à Berlin (voir l'article d'Yves-Marc Ajchenbaum « Une Division SS islamiste en Bosnie » dans *Le Monde* du 15 novembre 1993, page 2, avec une

photo impressionnante d'Al Hussein en Bosnie faisant du *Heil Hitler* aux nouvelles recrues, et également le livre de Dusan Batakovic « Yougoslavie : nations, religions, idéologies », L'Age d'Homme, Lausanne, 1994, pages 196-199). Par le biais de ce patronage, les SS bosniaques ont failli tomber dans le chaudron que la politique anti-impérialiste et anti-sioniste du Reich préparait en Palestine.

On envisageait également pour ces gens une autre mission, qui n'allait porter fruit que cinquante ans plus tard. Comme la Croatie indépendante moderne a des racines hitlériennes (voir INCOMPRÉHENSION), ainsi l'Etat des musulmans bosniaques pourrait chercher des antécédents dans le même quartier. Un tel Etat n'était pas près de plaire aux Croates et pouvait être un leurre imaginé par l'un des protagonistes de l'affaire, le secrétaire d'Etat von Weizsäcker (homonyme d'un président de la *Bundesrepublik*, contemporain de la guerre civile yougoslave ; voir NAZI). En tout cas, on faisait miroiter aux recrues de la *Handjar* la possibilité qu'ils allaient former le noyau autour duquel se constituerait la Bosnie-Herzégovine indépendante.

Entre-temps, on les entraînaient en France, à Villefranche-de-Rouergue, dans le Midi. (Etait-ce une étape dans leur pèlerinage vers le Moyen-Orient ?) Parmi cette dizaine de milliers de musulmans bosniaques, perdus dans la garrigue sous le vol noir des corbeaux, on pourrait sans doute trouver des aïeuls ou des parents des combattants recueillis dans les mêmes régions à la fin de ce siècle. A-t-on par hasard invité un de ces vétérans à Paris en 1995 pour célébrer les cinquante ans de la victoire aux côtés des deux Présidents de la République, le sortant et le tout juste élu ?

Le généralissime croate Tudjman y était, avec son drapeau orné de détails héraldiques intéressants. Cela doit être faux, ce que les Serbes disent, qu'il ressemble à s'y méprendre au drapeau oustachi. Le plus vieux des Présidents l'aurait remarqué. Lui, qui se souvenait si bien de sa jeunesse, il aurait reconnu les insignes d'une délégation d'un pays ami qu'il aurait pu voir à Vichy. Et puis, le drapeau avait l'air tout neuf, bien lavé, avec de la poudre, dans une machine. Aucune tache de sang.

\*

(M. Ajchenbaum termine l'article cité ci-dessus par quelques informations intéressantes concernant l'engagement d'Al Hussein par les services français après la libération pour une mission dans sa patrie, dans l'intérêt de la France.)

STALINGRAD. C'est la plus grande bataille à laquelle les troupes croates aient participé dans leur histoire. Sous le commandement du Maréchal von Paulus. Quand on a comparé le siège de Vukovar à Stalingrad, on se demande à qui les Croates auraient dû, ou auraient aimé, être identifiés. A l'Armée Rouge ou plutôt aux défenseurs de *Festung Stalingrad* ? Cette seconde identification est suggérée non seulement par les références historiques, mais aussi par le déroulement des événements. Les combattants croates étaient encerclés dans Vukovar et, après une résistance âpre, vaincus par une canonnade qui a détruit la ville, ils se sont

rendus à l'armée titiste, dont l'insigne était l'étoile rouge. Ce qui ne souffre pas la comparaison, c'est l'échelle de la bataille qui a eu lieu en Yougoslavie en 1991, au moins cent fois plus petite par le nombre de participants que la bataille gigantesque de la Seconde Guerre mondiale.

Quand on a gribouillé « Vukovar » dans la station *Stalingrad* du métro parisien, qu'a-t-on voulu faire au juste ? Transformer le souvenir d'une victoire des alliés d'hier en celui d'une défaite des alliés d'aujourd'hui ? Ou plutôt confondre les deux, jouer sur les résonances d'un mot qui suggère d'une manière indistincte Staline, Hitler, la Seconde Guerre mondiale ? Comme la plupart des publicités, celle-là aussi opérait au sous-sol de la raison.

**T**ABLE DE NÉGOCIATION (Y AMENER LES SERBES). Pour ce faire il faut d'abord les bombarder, non avec des invitations, mais avec des bombes. Même s'ils vous priaient pendant des années de venir à cette table, comme ce malheureux Karadzic. Le bombardé, finalement, ce n'est pas la peine de l'amener. Qu'il reste dans les décombres : à table, il risquerait de faire mauvaise figure. On en amènera un autre, moins contusionné et moins couvert de gravats. Par exemple, Milosevic, qui, le pauvre, fait bien des efforts pour apprendre les bonnes manières et pour mieux s'habiller.

**TÉMOIGNAGES.** « Témoigner » veut dire émettre des opinions ou exprimer des sentiments à la télévision. On ne témoigne pas sur des choses qu'on a vues ou vécues, mais sur l'état de son esprit concernant des choses qui peut-être n'existent même pas. Par exemple, un ministre français va à Zagreb, où il rencontre l'archevêque. L'archevêque lui parle de viols systématiques, avance des chiffres, des estimations (voir ce mot). Le ministre vient ensuite témoigner à la télévision française, non de l'allocution sur les viols que lui a faite l'archevêque, mais des viols, tout court. Il nous parle de ce qu'il pense et ressent après son voyage.

On pourrait croire que pour témoigner d'un viol il faut avoir vu autre chose qu'un archevêque. C'était sans doute ainsi avant l'invention de la télévision. Aujourd'hui, c'est beaucoup plus facile. On n'est même pas obligé d'aller à Zagreb. On peut voir et entendre l'archevêque à la télévision. Puis cette même télévision vous invite à témoigner dans son journal du soir.

Un écrivain parisien a ainsi témoigné sur les viols, la purification ethnique, les camps, toutes les horreurs imaginables, sans prétendre avoir jamais quitté Paris. L'homme, d'ailleurs assez timide, n'a même pas prétendu avoir vu un archevêque à la télévision.

**TERRE SAINTE.** Dans cet article nous nous occuperons d'une mystification dont Milosevic est la source. Les Occidentaux ont pourtant accepté le même langage, et y ont rajouté leurs propres défaillances, ce qui n'aide pas à résoudre le problème.

En Occident, *Kosovo* est connu comme le nom d'une province de la Serbie habitée par des Albanais de souche de religion musulmane. Le nom officiel en est en ce moment *Kosovo et Métohie*. On dit d'habitude que le nombre d'habitants serbes de la province et d'environ 10% et il va diminuant.

Les Albanais du Kosovo sont un peuple vital et déterminé qui désire ardemment se séparer de la Serbie. Lors du dépeçage de la Yougoslavie dans la guerre civile ils n'y sont pas parvenus probablement par un accident bureaucratique (un sponsor pour la séparation — dans ce cas, l'Amérique — n'aurait pas manqué). C'est que la conception des hommes d'Etats occidentaux s'est arrêtée sur un dépeçage allant jusqu'aux limites des républiques de la fédération yougoslave, et n'allant pas dépecer les républiques elles-mêmes. (On s'est même

fâché que les républiques de Serbie et du Monténégro aient refusé de se séparer : cela était une irrégularité.) Le même schéma a été appliqué pour l'Union Soviétique, et il aurait sans doute été onéreux d'y toucher : la bureaucratie aime la régularité, les répétitions, les formulaires, le recopiage. Mais allez savoir les vrais raisons ! Toute l'action est menée avec une obstination et un mutisme inamovible, sans beaucoup de précédent dans ce monde qui prétend être ouvert à la critique.

Si d'aventure on changeait de schéma et permettait le dépeçage des républiques (dans le cas parallèle russe, cela mènerait à sponsoriser une Tchétchénie indépendante, et d'autres territoires semblables), la république qui aurait à en souffrir en Yougoslavie serait la Serbie, qui la seule fut gratifiée par les communistes de deux provinces autonomes. Par pure bêtise, Milosevic a préservé formellement cette organisation, avec les mêmes frontières : il ne pouvait abandonner son héritage titiste. Les Occidentaux sont devenus entre-temps les gardiens de cet héritage, et si la séparation des provinces du Kosovo et de la Voïvodine allait être effectuée, ce serait sans aucun doute en suivant scrupuleusement les frontières titistes de ces deux provinces. De nos jours, on n'estime plus beaucoup le communisme en Occident, mais la cartographie communiste est très prisée par les hommes d'Etats occidentaux.

Pour séparer ces provinces de la Serbie il faudrait importer des troubles dans le cas de la Voïvodine (peut-être qu'on trouverait des talents étrangers du côté des nostalgiques de l'Empire des Habsbourgs), mais au Kosovo par contre il y a plus que suffisamment de matériel sur place : un très grand pourcentage de la population désire ardemment partir. On n'aurait pas pu trouver un tel pourcentage et un tel désir dans le cas des autres républiques yougoslaves séparatistes : ils existaient, mais ils étaient plus faibles, et le milieu était plus compliqué. Et pourtant, le Kosovo albanais n'est pas arrivé à se séparer. Cela devrait démontrer d'une manière probante que la destruction de la Yougoslavie n'est pas due aux seuls Yougoslaves.

Malgré l'insuccès de leur grand désir d'être indépendants, les Albanais du Kosovo n'ont jamais abandonné ce but, qui dans une perspective plus ou moins lointaine devrait les mener à la réunion avec l'Albanie métropolitaine. (Est-ce la raison pourquoi on ne veut pas les aider jusqu'au bout ? Les séparations passeraient, mais les réunions non ? Le cas allemand devrait démentir cela. Ou y a-t-il une mauvaise conscience euskarienne, catalane, corse, flamande, irlandaise, kurde, ... , qui retiendrait les grandes puissances ?) Ces gens frustrés se sont terrés entre-temps dans une résistance disciplinée, opiniâtre, dans le style hindou — ce qui doit être difficile pour un peuple avec des traditions guerrières.

Si justice il y a, les Albanais ne devraient pas obtenir toute la province du Kosovo en partage. Aujourd'hui, tant que les frontières de la province tracées par le dessinateur de Tito (avec son talent habituel ; voir FRONTIÈRES INTERNATIONALEMENT RECONNUES) ne sont pas encore internationalement reconnues, il n'y a aucune raison contre leur modification, et plusieurs raisons pour. L'intérêt serbe n'est pas de préserver beaucoup de territoire. Il y a des parties du Kosovo proches de la frontière avec une majorité serbe et

d'autres dans la même position, mais peu peuplées, où on trouve quelques-unes des plus importantes églises médiévales serbes. Il s'agit en particulier des églises du Patriarcat de Pec et du splendide monastère roman de Decani, qui sont très proches de la frontière monténégrine, et en plus appartenaient à un Monténégro dessiné par « la communauté internationale », c'est-à-dire les grandes puissances, en 1913. (Ce Monténégro avait duré jusqu'à 1918, quand il s'est réuni avec la Serbie.)

Le sponsor principal des Albanais — pratiquement le seul — est l'Amérique (au fait, elle est aujourd'hui devenu sponsor de plus ou moins tout le monde). Son but est semble-t-il qu'on souffre des deux côtés : les Albanais ne doivent pas obtenir la séparation et le danger doit planer sur les Serbes. En plus, les frontières de la province sont déjà de facto internationalement reconnues — elles sont intouchables. Cette position a explicitement été répétée à plusieurs reprises par des fonctionnaires obtus du Département d'Etat américain, en commençant par l'administration de George Bush et en passant à la suivante. Sans aucune explication. Et il se peut qu'il n'y en ait pas vraiment, que tout soit dû uniquement à une horrible lourdeur bureaucratique, une insensibilité sans vergogne du cerveau et du cœur, étouffés par la graisse d'un orgueil grandissant.

Milosevic a commencé sa carrière de patriote serbe en 1987 quand il a promis une protection aux Serbes de la province, que leurs voisins albanais « incitaient à partir » (pour se servir d'un terme devenu courant chez les journalistes occidentaux pendant la guerre civile yougoslave). La question si les Serbes du Kosovo avaient trouvé un bon protecteur est très pertinente, et dix ans plus tard, ces gens-là, autant que les autres Serbes, auraient beaucoup de raison à regretter et réviser leur choix. Car Milosevic a abusé d'un mot qui a une résonance spéciale dans la tradition serbe. Il s'agit du mot même de *Kosovo* (voir CÉLÉBRER LA DÉFAITE).

Milosevic a joué sur des tons sourds qui résonnent dans l'âme de tous les Serbes. Comme un demi-siècle d'éducation communiste n'est pas resté sans conséquence, la majorité des Serbes en ont été dupes. On leur a dit que le *territoire* du Kosovo, qui après le Moyen Age leur est échu en 1912 seulement, était un territoire sacro-saint, qu'il fallait préserver à tout prix. La tradition serbe concernant la bataille de Kosovo ne justifie pas cette attitude.

Il serait, bien sûr, souhaitable de préserver ces beaux vestiges de l'Etat serbe médiéval qui se trouve dans cette province, et on ne sait pas si on peut compter sur les Albanais pour le faire. On pourrait aussi visiter le champ de bataille, comme on visiterait un cimetière avec des tombes inconnues. Mais de tout cela il ne découle pas que la terre doit être au premier plan ; au contraire, sa sainteté ne saurait être que secondaire. Cette terre n'a pas dans la tradition serbe la place que la tradition juive accorde à la Terre Promise (cette comparaison erronée a parfois été faite). Elle a sans doute un intérêt semblable à celui que possède ce même pays de Palestine dans la tradition chrétienne, du fait que le Christ y a vécu et y a souffert la Passion. La Palestine est en effet parfois encore appelée *Terre sainte*, et pendant une longue période les chrétiens d'Occident se sont efforcés de la garder en leurs mains.

Mais l'intérêt de cet exercice militaire pour le salut de l'âme a depuis longtemps été mis en question, et on a cessé de le recommander.

Ce qui est saint dans la tradition serbe concernant le Kosovo est d'ordre spirituel et morale : c'est la mémoire de la bataille et des héros martyrs, et surtout ce qu'on appelle le *legs de Kosovo*, un engagement de rester fidèle à cette mémoire (voir CÉLÉBRER LA DÉFAITE). Milosevic a, par contre, interprété ce legs comme un devoir de préserver le territoire du Kosovo à tout prix. Il se peut que Milosevic, avec toutes les carences de son éducation communiste, se soit berné lui-même, mais comme l'affaire du Kosovo lui a si bien servi pour monter au pouvoir, il n'est pas près d'en démordre. La culmination de cette supercherie ou erreur était le jubilé des 600 ans de la bataille de Kosovo, que Milosevic a fêté avec une mégalomanie et un mauvais goût dépassants le degré habituellement réservé à ce genre de cérémonie. (La même année la France fêtait un bicentenaire.)

Il serait du plus grand intérêt pour les Serbes de se débarrasser de Milosevic et de ses interprétations de la tradition et de l'intérêt national, afin de terminer équitablement avec les Albanais le partage du territoire. Mais pour cela il faudrait aussi que les Albanais montrent de la bonne volonté, et surtout que les coefficients d'intelligence et de moralité augmentent un peu dans la ville de Washington, ce qui relèverait du miracle.

Lorsqu'après une fraude électorale en novembre 1996, la fronde contre Milosevic a gagné en puissance, et des dizaines, voire centaines, de milliers de Serbes sont sortis jour après jour pour protester dans les rues de Belgrade et d'autres grandes villes de Serbie (à Paris on fait grand cas pour des démonstrations beaucoup plus petites), le ministre des Affaires étrangères de Milosevic s'est trouvé à Bruxelles, où il quémandait des crédits. On les lui a refusés en posant comme condition préalable que son gouvernement réponde à l'exigence des ... Albanais pour avoir dans la ville principale du Kosovo une institution louche qui s'appellerait un « bureau européen » (un début d'ambassade ? un nid d'espions, dans la terminologie communiste ?). Ce fut la première réaction de l'Occident aux événements de Serbie. Au dépens des Serbes, on voulait rendre un petit service gratuit aux Albanais (qui sans doute feraient mieux de s'en passer, en essayant de résoudre leurs problèmes directement avec les Serbes).

**TOTALITARISME.** *On ne saurait mettre à jour une prophétie après l'événement (les marxistes l'auraient pourtant fait). C'est pour cela que le texte qui suit est reproduit tel qu'il a été écrit vers la fin de 1993 pour la première édition de ce glossaire.*

*La prophétie s'est plus ou moins réalisée. Milosevic a laissé tomber les Serbes de la République Serbe et de la Krajina Serbe, à moins qu'il ne les ait poussés lui-même dans l'abîme (un Karadzic fort et anticommuniste n'avait rien pour lui plaire). Il a fait là du zèle et a sans doute distribué des cadeaux plus grands que ceux auxquels dans leurs fers intérieurs les Occidentaux devaient s'attendre. Il a donné une couleur pacifiste à la rhétorique progressiste et creuse qu'il affectionnait depuis toujours. Depuis, dans ces*

*discours, il a plus que jamais l'air d'une cruche (n'importe quel correspondant de Le Monde à Belgrade pourrait signer ces textes). Sa femme est devenu le n° 2 — à moins qu'elle ne soit le n° 1 — du régime. Ce régime s'est consolidé, mais il est toujours loin d'être totalitaire, dans n'importe quel sens concevable du terme. Finalement, dans la terminologie technique de l'idéologie dans laquelle il a été éduqué, et qui dans ce cas précis est tout-à-fait appropriée, Milosevic est devenu un « laquais de l'impérialisme ». Cet Attila domestiqué est souvent grondé par les Américains, voire battu avec une canne, mais on lui donne peut-être une petite carotte de temps en temps. (La survie économique de la Serbie est assez mystérieuse : l'industrie y est beaucoup plus en ruine que le niveau de vie. Si d'aventure cela était financé par l'Amérique, avec une contribution éventuelle des autres de la « communauté internationale », on pourrait dire que Milosevic ait vendu les terres serbes occidentales pour de la pacotille, non seulement au sens figuré, mais également au sens presque littéral du mot.) Il n'y a pas grand mérite à avoir deviné à peu près juste dans tout cela, car beaucoup d'observateurs tant soit peu informés auraient pu le faire, et le faisaient à Belgrade — mais pas en Occident.*

\*

Dire que le régime en Serbie est totalitaire a aussi peu de sens que dire que ce camp filmé en Bosnie pour les journaux télévisés en 1992 est équivalent à Auschwitz (voir CAMPS). Ce n'est pas que Milosevic n'ait pas de talent, ni de volonté, pour s'ériger en maître d'un Etat beaucoup mieux contrôlé (les talents, somme toute médiocres, pour ce métier ne semblent manquer nul part). Mais il n'y parvient pas. Il s'en est éloigné avec l'action du temps et la déconfiture de sa base idéologique marxiste. Dans ses habits nationalistes il s'est toujours trouvé un peu gêné, et, contrairement à ce qu'on croit en Occident, il serait très capable de les rejeter et de les fouler aux pieds. (En cela, il serait aidé par sa femme, léniniste inébranlable, qui dans son antipathie ouverte à l'égard de la tradition serbe n'a d'équivalent que chez les Occidentaux. Elle exerce une influence sans doute plus grande que ce qui est affiché publiquement, et qui pourrait encore grandir.)

La différence essentielle entre le régime actuel en Serbie et celui de Tito est qu'avec l'effacement du communisme on a gagné la liberté de la presse (voir ce mot). La liberté de s'associer en partis politiques souffre plus des défauts de l'opposition serbe, de son manque d'organisation et d'unité, que des menées du pouvoir en place. En tout cas, le contrôle que Milosevic exerce sur la vie politique est bien inférieur au degré au dessous duquel un régime communiste qui se respecte ne pourrait descendre. Il a dû renoncer à poursuivre ses nombreux adversaires et ne peut se payer le luxe d'emprisonner aucun. Il doit tolérer qu'on le vitupère dans les journaux, les magazines, les livres, le parlement, la radio et même la télévision. Il doit faire des pirouettes pour se procurer une majorité parlementaire. Il doit aller à des élections sans en connaître le résultat d'avance. Aucun régime totalitaire ne pourrait s'accommoder de tout cela.

On ne doit tout de même pas minimiser les instincts dictatoriaux de Milosevic. Il est bien le premier à avoir tiré l'épée dans l'histoire de la décomposition de la Yougoslavie — mais c'était contre des Serbes. En mars 1991, les chars ont fait irruption dans les rues de Belgrade plusieurs mois avant d'être filmés pour la télévision sur les routes slovènes. Et c'est seulement à Belgrade que l'armée titiste avait à faire à des civils sans armes. En Slovénie, en Croatie et en Bosnie la situation était très différente (voir CIVILS SANS ARMES).

L'avenir immédiat du régime en Serbie dépend en grande partie des Occidentaux. Peut-être, la levée du blocus, qui est devenu une donnée essentielle, pourrait-elle ébranler Milosevic. Le maintien du blocus ne l'a pas fait. Mais le but n'était sans doute pas d'aider les Serbes à se débarrasser de cet homme désagréable. Un Milosevic malléable, au pied du mur, toujours contrôlant son peuple épuisé, pourrait bien mieux convenir aux buts de guerre inavoués des grandes puissances occidentales.

TRIBUNAL INTERNATIONAL. Titre d'un feuilleton télévisé américain sans suite. Le sujet en est un interminable procès contre des ex-conjoints avec coups, blessures, viols et meurtres. Comme site on a choisi une ville paisible déjà connue dans le monde juridique, pour faire plus convaincant. Pour des raisons dramaturgiques on a innové dans le domaine de la procédure. On empêche les avocats venir déranger les séances où doivent être entendues « les voix des victimes défuntées ». Ainsi on a mélangé plusieurs genres : suspense à la cour, horreur, médiums. Ce projet très coûteux et avec un scénario plutôt mal préparé a vite fini par lasser même les journalistes, qui promettaient d'en être le seul public enthousiaste.

**ULTRANATIONALISTE.** Un ultranationaliste est quelqu'un qui ne nous plaît pas. S'il est effectivement nationaliste ou non compte moins. Quelqu'un qui nous plaît ne saurait être un ultranationaliste, même s'il est bien nationaliste, ou pire.

Ainsi, Milosevic et Karadzic sont considérés comme ultranationalistes. Ils sont censés se référer à une bible ultranationaliste, un manuel de purification ethnique — le *Mémoire de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts*. Quelle serait la déception des experts occidentaux en la matière si un beau jour ils lisaient ce texte maussade ! Son but est de critiquer le système autogestionnaire titiste, tout en démontrant que les Serbes, loin d'y avoir exercé une quelconque hégémonie, en ont souffert plus que les autres. Cela est dit avec un manque d'entrain, une verbosité, une lourdeur toute académique. Dans le genre *Protocoles des Sages de Sion* on aurait pu faire mieux.

Les écrits de Tudjman sont plus captivant. Déjà le titre fait rêver — *Déroutements de la vérité historique: Discours sur l'histoire et la philosophie de la violence malveillante* (sic, en beau croate, intraduisible en serbe, et en toute autre langue ; voir ci-dessus). Et puis ça vous fait un beau pavé de 505 pages. C'est vrai qu'avec ce passage sur les Juifs faisant des massacres dans l'Etat croate pendant la Seconde Guerre mondiale il y a une bavure un peu révisionniste. L'homme pourrait en effet être un peu nationaliste. Ça, il faut l'admettre. Mais il n'est sans doute pas ultranationaliste. Izetbegovic, lui, n'est rien de tout cela, et ses écrits sont les plus claires (voir ISLAMISTE, DUR).

\*

On trouvera des extraits traduits en français du *Mémoire*, des *Déroutements* de Tudjman et de la *Déclaration islamique* d'Izetbegovic dans le livre de Jean-François Furnemont « Le Vatican et l'ex-Yougoslavie » (L'Harmattan, Paris, 1996, pages 157-207). Le titre du livre de Tudjman est traduit chez Furnemont par *Dérives de la réalité historique* (pour le sous-titre il n'a même pas essayé de trouver une traduction). Dans la traduction française de l'étude de Sava Bosnitch « Franjo Tudjman : Une carrière ambiguë » (L'Age d'Homme, Lausanne, 1993) on trouve *Déroutes de la réalité historique : Une discussion de l'historiographie et de la philosophie de la violence mauvaise*. Une autre possibilité, la plus littérale, avec des néologismes croatisants, serait *Bled de la « véritabilité » des histoires : Traité du passé et de la philosophie de la « malviolence »*. Il serait difficile de trouver deux publications où on soit parvenu à tomber exactement sur la même traduction de ce titre invraisemblable — véritable chef-d'œuvre de l'art « titularisatoire ».

A part des élucubrations sur les crimes commis par le peuple juif au cours de l'histoire (de Moïse jusqu'à Menachem Begin), habituelles chez ceux qui comme Tudjman entreprennent de revoir à la baisse le nombre des victimes des camps de la mort nazis, on trouve chez lui quelques pages consacrées en particulier au camp oustachi de Jasenovac. Ces quelques pages sont sans doute la raison d'être du livre — le reste n'est qu'un cadre, plein de fioritures d'un cerveau inculte débilité par une querelle de clocher (par malheur, ces clochers

sonnent le glas). Dans ces pages il minimise le nombre des victimes — et surtout des victimes serbes. Mais, ce qui est le plus intéressant, il trouve les Juifs du camp responsables des crimes. Au printemps 1995, quand les Croates ont pris le site de Jasenovac à la république de la Krajina Serbe, Tudjman a vite annoncé sa décision d'en faire une nécropole de toutes les victimes de la Seconde Guerre mondiale — y compris les oustachis, afin de créer des dévouements souterrains.

**VIOL SYSTÉMATIQUE.** Le viol systématique est censé différer d'un viol ordinaire en ce qu'il est commandé et commis à grande échelle. En plus, il est nécessaire qu'il soit commis par un Serbe. Les viols commis par des musulmans et des Croates ne sauraient avoir ce caractère spécial.

La seule tentative de prouver que des viols ont été commandés a été faite au printemps 1993 à Sarajevo dans un procès monté contre deux Serbes par les autorités d'Izetbegovic. Malheureusement, ceci a mal tourné, car au tribunal l'un des accusés est revenu sur son aveu, en disant qu'il avait été torturé pour le faire. La chose s'est reproduite devant un autre tribunal en 1996, car les gens d'Izetbegovic ont fait du zèle et ont semble-t-il appliqué la même procédure au témoin principal d'un des plus grand procès de génocide de tous les temps ; les Nations Unies de la planète Terre y juge un Serbe accusé du meurtre de treize personnes. Quel embarras pour le gotha du monde judiciaire occidental ! (Et quel gaspillage des fonds alloués au bon fonctionnement de ce tribunal si utile ! ) Qu'il est difficile d'avoir en même temps un procès bien rodé à la Vichinsky et profiter des services de la presse bourgeoise !

(A la fin du procès, l'accusation de meurtre n'a pas pu être retenue. L'homme a tout de même été condamné à une lourde peine.)

Les autres témoignages sur ces viols ne prouvent pas plus leur caractère systématique que le procès de Sarajevo (voir TÉMOIGNAGES). Les quelques malheureuses qu'on a interviewées peuvent parler de leurs sentiments envers les enfants qu'elles viennent de mettre au monde et d'autres choses terribles concernant le crime dont elles ont été victimes, mais elles ne peuvent pas dire grand chose sur le caractère spécial qu'on voudrait y trouver. Surtout, elles ne peuvent rien dire sur le nombre total de viols qui ont été commis. On en est réduit à répéter ce que disent les acolytes d'Izetbegovic. Si encore ils pouvaient se mettre d'accord sur les chiffres, pour garder un semblant de cohérence (voir ESTIMATION).

On a parlé des viols systématiques vers la fin de 1992 et au début de 1993. La chose n'a été signalée ni avant ni après. Si des enfants étaient déjà nés, elle a bien du exister plus tôt (la guerre en Bosnie a commencé en avril 1992). Et plus tard, a-t-elle cessé, ou des experts ont-ils conclu qu'il ne fallait plus insister ?

Le terme même de « viol systématique » est nouveau, mais l'idée est ancienne, et, comme pour la « purification ethnique », elle a pu s'inspirer de choses dont on parlait à Belgrade dans les années 80 concernant le Kosovo. On accusait les Albanais de forcer les Serbes à quitter la province en s'attaquant à leurs femmes. Un observateur tant soit peu attentif ne pouvait manquer de constater combien cette accusation, qui fait appel aux instincts moraux les plus élémentaires, peut impressionner les gens de bonne volonté, même quand on a recours à des exagérations auxquelles on a peine à croire.

**Y**OUGOSLAVIE. Les Grecs ne veulent pas que l'ancienne république yougoslave de Macédoine soit reconnue sous ce nom antique. L'affaire frise fort souvent le ridicule, non seulement du côté des Grecs, mais encore plus du côté des Macédoniens, qui se prennent bel et bien pour les héritiers d'Alexandre le Grand. Au drapeau rouge communiste, le seul qu'ils aient eu auparavant, ils ont rajouté une décoration étoilée découverte récemment en Grèce septentrionale dans une tombe qu'on croit être celle de Philippe, le père du conquérant. On se demande s'ils ne prendront par pour hymne de leur Etat tout neuf une de ces chansons rock à la gloire d'Alexandre qu'on peut entendre à Skoplje. (Parfois, des peuples entiers, comme ces individus dans les asiles d'aliénés, se mettent à porter un chapeau de Napoléon.)

Les Occidentaux, qui abordent les lubies macédoniennes avec compréhension, ont perdu patience avec les grecques. Pourtant, ils se refusaient d'une manière semblable à reconnaître la fédération serbo-monténégrine sous le nom de « Yougoslavie ». A quel héritage antique appartiendrait ce nom, et qui en a donné la garde aux grandes puissances ? Qui revendiquerait encore cette chose rejetée par tous les anciens Yougoslaves sauf les Serbes ?

Il est peu probable que c'est par scrupules d'ordre historique et philologique qu'on a tenu en suspens la reconnaissance de la nouvelle petite Yougoslavie. Ne serait-ce pas plutôt parce qu'on la trouve encore trop grande ? Parfois des choses sans importance sont des signes de désirs profonds, comme dans ces fautes machinales dont s'est occupé Freud. La nouvelle Yougoslavie pourrait essayer de deviner sa destinée dans les signes que portent les numéros de téléphones et les cartes météorologiques. Un an après la désintégration de l'ancienne fédération, les autorités compétentes de l'Europe ont rajouté des chiffres à son code téléphonique international — le numéro 38 — pour séparer les nouvelles entités étatiques et téléphoniques. Ainsi, pour appeler la Croatie on doit désormais composer le 385, pour la Slovénie le 386, pour la Bosnie-Herzégovine le 387, pour la Macédoine le 389 et pour la Yougoslavie résiduelle le 381. Pour quels Etats téléphoniquement non encore reconnus sont prévues ces lacunes, surtout celle entre 381 et 385 ? Les météorologues des télévisions occidentales pourraient en savoir quelque chose, car lorsqu'ils montrent les avatars du temps sur leurs cartes, ils n'oublient pas de découper la nouvelle fédération yougoslave en quatre morceaux, en marquant bien les fissures comme des frontières d'Etats. (Les numéros 382, 383 et 384 seraient donc prévus pour le Monténégro, le Kosovo et la Voïvodine, le reste de la Serbie gardant le 381. Et le 388 ? Est-ce pour la République Serbe de Bosnie et d'Herzégovine ? Qui sait ? !) Ce n'est pas pour rien que pendant quarante-cinq ans les météorologues allemands n'on pas reconnu la division de leur pays. C'est gens-là voient loin.

Quand la Grèce a décrété un blocus commercial contre la Macédoine, tous ceux qui avaient instauré le blocus contre la nouvelle fédération yougoslave en ont été fort choqués. Qu'on ne les accuse pas de pharisaïsme, car ils appliquent seulement ce que Maastricht

oblige. Les Grecs feraient mieux de bien se garder, ou on leur téléphonerait pour leur apprendre qui fait la pluie et le beau temps.

L'antipathie envers les Serbes a tendance à passer sur d'autres peuples chrétiens d'Orient. À part les Grecs, cela concerne les Arméniens, qui mènent de leur côté une guerre contre les Turcs, parallèle à bien des égards à celle de Bosnie. On voudrait que les agresseurs grecs et arméniens, autant que les serbes, oublient l'expérience particulière qu'ils ont eue de la souveraineté turque. Les pharisiens parisiens, eux l'ont bien oubliée.

Le terme « Yougoslavie » est entré dans ce glossaire non parce qu'on s'en sert, mais parce qu'on ne s'en sert pas. Avant de rayer définitivement de la carte ce qui reste de cet État, on a rayé son nom du langage.

## *En guise d'appendice*

Notre glossaire pourrait également servir à des journalistes qui voudraient avoir une liste de termes recommandés pour des articles sur n'importe quel conflit. Pour démontrer l'utilité de cette liste, nous avons ici un début d'article exemplaire. Nous ne savons pas grand chose sur les problèmes qui ont provoqué les événements dont parle ce texte, mais telle serait sans doute également la position de son auteur supposé.

### **Panique dans la botte**

*La communauté internationale est perplexée sur l'attitude à adopter face au rejet du dernier plan de paix par le parlement autoproclamé des Italiens. Alors que le président américain a appelé les Européens à une action commune de grande envergure, les consultations entre les organisations concernées n'ont pas permis de dégager une politique concertée pour répondre à la catastrophe humanitaire qui menace la République de Padanie.*

On croyait le processus de paix déjà bien engagé lorsque de nouveaux nuages sont venus se dresser sur le chemin qui mène à la seule solution possible du conflit entre les « belligérants » dans l'esprit de l'accord de Campo Formio, Utah. Les milices séparatistes des agresseurs italiens perchées dans leur fief de Cortina d'Ampezzo disent ne pas vouloir céder le couloir de leur bastion de Vérone qui leur assure un lien avec la « République d'Italie » (Latium et Sicile). Mais le but de ce refus ne pourrait procéder que du motif à peine voilé des dirigeants de Rome et Palerme de constituer une Grande Italie dans l'esprit irrédentiste du Mémento de L'Academia dei Lincei, ce qui ne pourrait mener qu'à une modification de la situation pluriculturelle et multiethnique de la Padanie indépendante dans ses frontières internationalement reconnues. Alors que l'intransigeance des conquérants italiens face aux médiateurs internationaux est sans commune mesure et sans frontières avec la tragédie qui menace de plonger les civils sans armes de ce territoire de l'ex-Italie dans une nouvelle campagne de « distillation raciste » et « drague organisée » de la part de la minorité italienne, quelques observateurs impartiaux à Paris ont pu capter un message sur Internet en padanien d'un de leurs maires légaux où il faisait état de la situation désespérée où il se trouvait dans son camp retranché de Lombardie méridionale dans les environs de Naples. Ces représentants légitimes de l'armée à majorité padanienne ont fait savoir que les extrémistes de Cortina d'Ampezzo menaçaient de lancer un nouveau défi à la Croix-Rouge et d'humilier les forces du progrès et de la paix. Saisi d'indignation et d'incompréhension devant cette nouvelle manifestation de l'esprit ultranationaliste qui menace de plonger le Nouvel Ordre Mondial dans une logique d'affrontement, ce qui ne pourrait qu'engendrer de nouvelles implosions, le Conseil de Sécurité, concerné par la stabilité de cette région de l'ex-Union

Européenne, a immédiatement décidé d'entreprendre des mesures énergiques afin d'implémenter la paix et imposer le silence ...

## INDEX

### **A**GRESSION

AIDE

À MAJORITÉ MUSULMANE

AUTODÉTERMINATION

AUTODÉTERMINER

AUTOPROCLAMÉ

AVOCATS

### **B**ASTION

BATAILLE

« BELLIGÉRANT »

BOSNIAQUE

BOSNO-SERBE OU SERBO-BOSNIAQUE

### **C**AMPS

CAPITALE CULTURELLE DE L'EUROPE

CARICATURE

CATASTROPHE HUMANITAIRE

CÉLÉBRER LA DÉFAITE

CIVILS SANS ARMES

COCA

COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE

CONQUÊTE

CONSEIL DE SÉCURITÉ

COUPABLES

### **D**AYTON, OHIO

DÉFI

DÉMOCRATIE

DIEU SAIT

DOS À DOS (RENOYER AINSI L'AGRESSEUR ET L'AGRESSÉ)

DROITS DES MINORITÉS

DUBROVNIK, VILLE CROATE

DUR

### **E**NTITÉ

ESTIMATION

EURO-  
EXPERTS  
EXTRÉMISTE  
EXTRÉMISTE DE PALE

## **F**IEF

FORCES DE PAIX  
FRAPPE CHIRURGICALE  
FRONTIÈRES INTERNATIONALEMENT RECONNUES

## **G**RANDE CROATIE

GRANDE SERBIE  
GUERRE CONTRE LA GUERRE

## **H**UMANITAIRE

HUMILIATION

## **I**MPARTIALITÉ

IMPLÉMENTER LA PAIX  
IMPLOSION  
INCENDIES CRIMINELS  
INCOMPRÉHENSION  
INDÉPENDANTISTES  
INDIGNATION  
INTANGIBILITÉ DES FRONTIÈRES  
INTRANSIGEANCE  
ISLAMISTE

## **L**ANGUE BOSNIAQUE

LÉGAL  
LÉGITIME  
LIBERTÉ DE LA PRESSE  
LOGIQUE D'AFFRONTMENT  
LOGIQUE ETHNIQUE

## **M**AIRE D'UNE VILLE BOSNIAQUE

MALLARMÉ  
MÉDIATEURS  
MÉDIATISATION  
MENACE

MILICE  
MODÉRÉ  
MOTIF  
MULTIETHNIQUE  
MUNICH  
MUSULMAN

**N**ATIONALISME  
NAZIS  
NOUVEL ORDRE MONDIAL

**O**BSERVATEUR  
OCCUPATION  
OTAGE

**P**LAN DE PAIX  
PLURICULTUREL  
PORTE-PAROLE DES INTELLECTUELS  
PROCESSUS DE PAIX  
PROTÉGÉ  
PROVOCATION  
PURIFICATION ETHNIQUE

**R**ACISME  
RADIO-AMATEURS  
RENÉGAT  
RÉOUVERTURE D'UN AÉROPORT  
REPRÉSENTANT DES INTELLECTUELS

**S**ANS FRONTIÈRES  
SENSIBILISER  
SÉPARATISTES  
SERBO-FÉDÉRAL  
SLAVONIE ORIENTALE  
SS  
STALINGRAD

**T**ABLE DE NÉGOCIATION (Y AMENER LES SERBES)  
TERRE SAINTE  
TOTALITARISME

TRIBUNAL INTERNATIONAL

ULTRANATIONALISTE

VIOL SYSTÉMATIQUE

YOUGOSLAVIE

### **Notice biographique**

L'auteur est mathématicien, professeur à l'Université Saint-John Perse.